

Fin de soirée

White,Lionel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SÉRIE NOIRE
sous la direction de Marcel Duhamel

LIONEL WHITE

Fin de soirée

*Traduit de l'américain par
Roger Guerbet*

nrf

GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

sous la direction de Marcel Duhamel

DU MÊME AUTEUR



DE QUOI SE DÉTRUIRE
LES VORACES
EN MANGEANT DE L'HERBE
UN COUP FUMANT
RAPT
LE VIRUS
VOIX DÉTOURNÉES
TOUT CE JOLI MONDE...
UNE VIERGE PASSE...
LE DÉMON D'ONZE HEURES
LA SAPE

LIONEL WHITE

Fin de soirée

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN

PAR F. ROGER GUERBET



GALLIMARD

Titre original :

A PARTY TO MURDER

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l' U. R. S. S.**

© Éditions Gallimard, 1967.

PREMIÈRE PARTIE

I

LIEUTENANT WILLIAM GOODWIN

Lundi matin 27 décembre. Voilà soixante heures, au moins, que je n'ai pas quitté mes vêtements. Depuis mon arrivée au commissariat, vendredi à minuit, je n'ai pas dormi huit heures en tout ; et encore, ce peu de sommeil, je l'ai pris sur une chaise. J'ai besoin de me raser, j'ai la bouche amère et je suis d'une humeur de chien.

Noël, je l'ai fêté avec un sandwich et un café avalés au bar automatique et, au lieu de formuler joyeusement les vœux traditionnels, j'ai eu le triste devoir d'annoncer à la femme de mon meilleur ami qu'un chauffard venait d'écraser son époux.

L'affaire qu'on m'a confiée ces jours-ci me dégoûte. C'est un crime abject et sordide. Les gens qu'il met en cause sont eux-mêmes abjects et sordides. La victime... Personne ne mérite d'être assassiné, bien sûr, et la loi l'interdit formellement, mais, à en juger d'après les résultats de mes premières investigations, elle avait donné à nombre de ses semblables de sérieux motifs de passer outre à l'interdiction.

Voilà une bonne heure que je lis et relis le compte rendu d'autopsie, et je le trouve de moins en moins intelligible. Pourquoi les médecins légistes sont-ils incapables de rédiger un rapport compréhensible, sinon pour l'homme de la rue, du moins pour le flic moyen ?

En fin de compte, j'ai essayé d'en dégager les éléments essentiels que j'ai transcrits noir sur blanc pour avoir une idée un peu nette de la situation.

La victime : Patricia Andrews, 28 ans, de race blanche, taille 1 mètre 58, poids 52 kg, cheveux blond naturel, yeux bleus, teint clair. Cadavre découvert nu, bras et jambes écartés, sur un lit de la chambre 73 du motel « La Résidence », à 8 h 15 le 25 décembre 1966.

Autopsie effectuée à la morgue de l'hôpital Bellevue. Mort survenue vraisemblablement entre 3 et 6 heures le 25 décembre. Cause de la mort : balle calibre 38 logée dans le cœur après avoir traversé le sein gauche ; trajet dévié par une côte. Mort probablement instantanée.

Pas de brûlures de poudre sur les lèvres de la plaie ; on peut présumer que l'arme était à plus d'un mètre quand le coup fut tiré. Lèvres de la victime meurtries et contusions sur le crâne, juste au-dessus de l'oreille

droite. Egratignures profondes sur les deux seins, à l'intérieur des cuisses, et sur les fesses. Du sang sur le sein gauche ne correspondant pas au groupe sanguin de la morte. Fragments de peau et de sang séché sous les ongles de la main droite ; ce sang appartient au même groupe que celui trouvé sur le sein gauche.

Contusions du crâne peuvent avoir provoqué perte de connaissance avant la mort, mais pas forcément.

La présence de sperme dans le vagin montre que la victime a eu des rapports sexuels avant de mourir.

Début de rigidité cadavérique peu avant la découverte du cadavre.

Alcool et aliments partiellement digérés dans l'estomac ; pourcentage élevé d'alcool dans le sang. L'état du cœur, des poumons, du foie et des reins montre que la victime était en parfaite santé au moment de la mort. Aucune trace d'opération ni de maladie grave auparavant. La victime n'a jamais eu d'enfants.

Cause officielle de la mort (provisoirement) ; meurtre accompli par une ou plusieurs personnes inconnues. Pas d'arme dans la pièce. Pas de marques de poudre sur les mains de la victime.

Voilà tout ce que je peux tirer de ce rapport bien qu'il couvre douze pages tapées à simple interligne.

Je ne fais pas, d'habitude, ce genre de résumé, mais comme je l'ai déjà dit, ce week-end a été un vrai désastre. Je n'étais nullement obligé d'aller moi-même annoncer à Mildred Swendson la mort de Karl, mais j'ai jugé préférable de le faire, plutôt que l'exposer à être prévenue par un indifférent.

Je ne cesse d'ailleurs d'être hanté par ce qui est arrivé à Karl dans cette rue de Manhattan. Ce malheur a dû se produire presque au moment où Patricia Andrews se faisait assassiner. J'espère bien, bon sang ! qu'on va arriver à retrouver le gars qui conduisait la voiture. C'est tout de même malheureux que le seul témoin de l'accident soit un pochard. Il était tellement saoul quand on l'a interrogé que ses réponses n'ont ni queue ni tête. Il s'est déjà contredit une demi-douzaine de fois, et il est difficile de démêler ce qu'il a pu voir ou ne pas voir. Une seule chose est certaine : il n'a pas relevé le numéro de la bagnole et ne peut même pas en donner un semblant de signalement.

Mais c'est trop penser à Karl, quand un tas de gens attendent que je les interroge. Je ferais mieux de porter toute mon attention sur l'affaire Andrews et relire les notes que je viens de prendre.

Inutile toutefois de revenir sur l'endroit où fut trouvée Patricia Andrews, ni sur la position et l'état du cadavre. C'est moi qui suis arrivé le premier sur le lieu du crime, aussitôt après l'agent de police

que la bonne, à moitié folle d'effroi, appela lorsqu'elle eut découvert le corps.

Je pense toujours à la morte comme à une jeune fille, mais avec ses vingt-huit ans c'était bel et bien une femme. Elle semblait si jeune, pourtant, à la voir toute nue sur ce drap que son sang tachait de rouge.

Avant de monter voir le cadavre, je me suis arrêté au bureau de réception du motel « La Résidence », qui est en réalité un hôtel new-yorkais de dix étages, mais à cause de son parking en sous-sol on l'a baptisé motel. J'ai appris que Mme Andrews s'était présentée seule et fait inscrire sous son propre nom, déclarant que son mari viendrait la retrouver plus tard. Autant qu'on sache, il ne s'est jamais manifesté, tandis que l'assassin, lui...

La chambre se trouvait au sixième étage et donnait sur la Neuvième Avenue. C'est probablement le passage continu des camions qui empêcha d'entendre le coup de feu.

Patricia Andrews était arrivée au motel peu après minuit. Je n'ai pas encore vu le mari. Il est toujours sous le coup de l'émotion et tient des propos décousus. Il est au commissariat.

On n'a pas trouvé de revolver dans la chambre ni dans le reste du motel. (En revanche, on a découvert certains objets passablement sordides et curieux dans les chambres de clients en apparence fort respectables !) Je n'arrive pas à comprendre pourquoi la balle a dévié sur une côte au lieu de lui traverser la poitrine de part en part. Un calibre 38 imprime pourtant à ses projectiles une sacrée vitesse initiale !

Je remarquai tout de suite les ecchymoses aux lèvres et les différentes marques sur le corps. J'en ai déduit qu'il s'agissait d'un viol. A moins, évidemment, que la morte n'ait été une de ces souris qui ont besoin, pour que leur plaisir soit complet, de recevoir une dérouille en faisant l'amour, d'où les éraflures et le reste. On ne lui avait pas non plus arraché ses vêtements. Sa robe avait été disposée sur le dossier d'un fauteuil.

Il faut être un tantinet vicieux pour avoir des pensées égrillardes en regardant une morte, mais je dois avouer qu'en contemplant ce corps aux lignes voluptueuses, ma curiosité eut du mal à demeurer strictement professionnelle. « S'il s'agit d'un viol, pensai-je de prime abord, elle n'a pas dû opposer une résistance bien farouche ! »

Le rapport du médecin légiste m'a amené à changer d'avis. Le coup porté à la base du crâne lui avait peut-être fait perdre connaissance. Sans compter ce qu'elle avait ingurgité, c'est-à-dire la teneur en alcool de son sang ainsi que celui qui se trouvait encore dans l'estomac et les reins. Avec cette dose-là, elle avait fort bien pu perdre connaissance

aussitôt après s'être abattue sur le lit.

Il faut se défier des conclusions hâtives, surtout au début d'une enquête, mais une hypothèse se présente tout naturellement à l'esprit : le sang étranger à son groupe, trouvé sur la poitrine de la jeune femme et sous ses ongles, est celui de l'homme avec qui elle venait d'avoir des rapports sexuels. Ce sang avait giclé sur elle au cours de sa lutte pour repousser l'agresseur, ou bien, au contraire, en participant de son plein gré avec lui à des jeux érotiques d'un genre spécial.

Son partenaire l'avait ensuite abattue d'un coup de revolver et avait filé avec l'arme du crime. A moins qu'il ne l'ait quittée le plus normalement du monde après leurs ébats et qu'une autre personne ne soit entrée dans la chambre pour tuer la jeune femme. La porte n'était pas fermée à clé quand la femme de chambre arriva et découvrit le cadavre.

Mme Andrews avait peut-être donné rendez-vous à quelqu'un. Elle pouvait aussi attendre son mari, le mari qui ne se montra pas, et avoir été attaquée par un inconnu ou par un employé de l'établissement. A moins encore que le mari ne fût venu sans se faire remarquer et l'eût abattue avant de repartir.

La seule chose certaine, c'est qu'elle ne s'était pas tiré cette balle elle-même.

Pour l'instant, je n'en suis encore qu'aux hypothèses. D'après ce qu'on sait déjà à son sujet, il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'elle air pris une chambre dans un motel. Les Andrews habitaient Westchester, mais restés sans enfant après six ans de mariage, il leur arrivait de temps à autre de passer la nuit à New York. Le soir de sa mort, Mme Andrews s'était rendue au réveillon offert à son personnel par le propriétaire de la maison d'édition où travaillait son mari. On croit qu'elle quitta cette soirée peu après minuit pour gagner en voiture « La Résidence ». On a retrouvé son auto garée dans le parking du motel.

Le rapport du médecin légiste ne dit pas tout ce que je voudrais savoir. Je suppose que Mme Andrews ne portait pas de pessaire, puisqu'il n'y est pas fait allusion. Si donc elle était venue à ce motel avec l'intention de tromper son mari, on pourrait la taxer de négligence ou d'insouciance car, d'après le rapport, son partenaire n'avait pas utilisé, lui non plus, de préservatif. Mais elle était peut-être de ces femmes qui ont recours à la pilule anticonceptionnelle ? (Rien de plus facile que de me renseigner là-dessus.) Ou alors, est-ce que le manque total de précautions n'indiquerait pas qu'il s'agit réellement d'un viol ?

Quand on appartient à une force de l'ordre dotée d'effectifs nombreux, on a l'avantage énorme de disposer du personnel voulu

pour recueillir quantité de renseignements dans un délai très bref. J'en sais déjà très long sur la morte et sur certains de ses familiers.

Le mariage de Patricia Andrews ne fut pas heureux. Extrêmement jaloux, son mari semble avoir eu d'excellentes raisons de l'être à l'égard de cette jeune épouse qu'on disait de mœurs très faciles. On prête à Patricia une brève aventure – entre d'autres – avec un certain Markey, patron de son mari, et une assez longue liaison avec un architecte un tantinet *playboy* du nom de Siddel. D'après nos renseignements, Siddel en avait assez et aspirait à rompre.

Un lecteur de la maison d'édition aurait été follement épris, dit-on, de Patricia, et se serait séparé de sa femme à cause d'elle. Il se serait ruiné à lui offrir de somptueux cadeaux.

Une employée qui travaille dans le bureau du mari et assistait à la soirée a confié à l'un de nos enquêteurs que « cette Mme Andrews était une vraie morue dès qu'elle avait quelques verres dans le nez ; elle couchait avec n'importe qui ; avec elle, c'était au plus goujat et au plus affreux ! »

D'un autre côté, sa voisine de Westchester, qui passe pour avoir été sa meilleure amie, prétend qu'elle était « une femme comme il faut », et ne peut croire qu'elle se soit laissé lever par un inconnu. Si Mme Andrews avait eu une aventure extra-conjugale, ajouta-t-elle, elle aurait certainement fait preuve de la plus grande discrétion.

Allez donc savoir la vérité ! Un détail dont on peut cependant être certain, c'est que cette soirée offerte au personnel fut vraiment du tonnerre. C'est ce qui arrive généralement aux abords de Noël, mais celle-là paraît avoir été exceptionnellement bruyante et frénétique.

C'est sans doute à cause du tapage fait par les invités que personne n'entendit l'explosion, quand des inconnus firent sauter la porte du coffre-fort d'une bijouterie en gros, à l'étage au-dessous.

Et cela me rappelle qu'il me faut absolument trouver une minute pour téléphoner à Mildred Swendson et prendre de ses nouvelles. Je vais m'en occuper dès que j'aurai pu interroger Clayton Andrews, le mari de la défunte.

II

CLAYTON ANDREWS

Cet inspecteur de la Brigade Criminelle, le lieutenant Goodwin, si j'ai bien compris son nom, n'est pas un imbécile. Il me donne l'impression d'être réfléchi et avisé, malgré l'air vaguement distrait qu'il prend en vous parlant. Je ne pense pas lui avoir donné le change un seul instant.

Dieu sait pourtant que je n'ai pas eu à feindre la consternation et l'effroyable douleur qui m'oblige à faire appel à toute ma volonté pour ne pas me cacher la tête entre les mains et laisser couler le flot de larmes qui, tôt ou tard, va venir noyer ma détresse.

Le lieutenant a reconnu la sincérité de mon chagrin, certainement, mais il a deviné aussi que je comprenais le sens de ses questions, et que mes réponses étaient volontairement évasives.

Je suis bien certain que je n'ai pas fini d'avoir affaire à lui.

Comment aurais-je pu lui répondre autrement, quand il s'est mis à m'interroger sur Pat ? Pat est morte. Pat gît sur une dalle glaciale, à la morgue, et des médecins grotesques sont en train de la disséquer avec leurs cruels instruments. Ils examinent, sondent, déchirent son pauvre corps. Ils en violent le mystère pour essayer de savoir comment elle est morte.

Il faudrait autre chose que de malheureux scalpels pour découvrir la vérité. Ils auront beau profaner ce modèle de perfection physique qui s'appelait Pat, cela ne leur révélera pas la vraie cause de sa mort.

La fragile dépouille mortelle gisant sur la dalle de la morgue n'est que l'ombre et le symbole de son être véritable qui, lui, avait commencé à mourir il y a déjà belle lurette.

Le lieutenant Goodwin me fait l'effet d'un homme intelligent. Il s'efforce d'être bon et humain autant que le lui permet sa profession, mais j'ai bien senti le soupçon derrière cette façade bienveillante et une investigation insistante sous ses questions insidieuses. Je crois qu'il sera difficile de l'abuser. Son front vaste et haut, ses étranges yeux gris-vert, son mince nez aquilin, sa bouche expressive aux lèvres bien dessinées lui font une tête qui n'est pas celle du policier classique. Il ressemblerait plutôt à un père Jésuite. C'est un visage intéressant que j'aimerais peindre.

Il parut surpris lorsque je lui dis que j'avais vingt-deux ans de plus

que Pat, et malgré l'aisance avec laquelle il se composa un masque d'impassibilité, je vis bien son embarras quand il se mit à m'interroger sur notre vie sexuelle. Je suis certain qu'il respectait ma douleur et s'il m'a posé ces questions, c'est uniquement par devoir professionnel.

Mais à quoi s'attendait-il ? Que pouvais-je répondre ? S'imaginait-il que j'allais réellement lui dire comment nous nous comportions dans l'intimité ?

Le lieutenant Goodwin est intelligent, c'est entendu, mais l'est-il assez pour comprendre – et moi pour l'expliquer – que passion amoureuse et haine sont des sœurs siamoises qui ne peuvent être séparées sans mourir toutes deux.

Pouvais-je lui expliquer que j'aimais Pat pour ce qu'elle était, et que je la haïssais pour ce qu'elle faisait ? Pouvais-je lui expliquer la raison de ses actes quand moi-même je la saisisais si mal ? Pouvais-je lui expliquer que, la sachant morte, je suis accablé de douleur, mais que j'éprouve aussi un soulagement, une sensation de liberté comparables à ce que doit ressentir le condamné à mort gracié quelques minutes avant l'exécution ?

Pourtant, je répondis à ses questions. Presque toujours sincèrement et sans détours, et en respectant la vérité à la lettre.

Je lui ai parlé de notre mariage. Je lui ai raconté ma première rencontre avec Pat, il y a six ans. Elle exerçait alors la profession de modèle et venait me proposer ses services. Je lui dis comment nous étions tombés amoureux l'un de l'autre, comment nous nous étions mariés, comment nous avons débuté dans la vie conjugale.

Je devinais les pensées qui défilaient dans l'esprit du lieutenant pendant que je parlais. Visiblement, il s'interrogeait sur la nature des liens qui avaient pu exister entre Pat et moi. Je le voyais hésiter à se prononcer. Est-ce qu'elle m'avait réellement aimé ? Et, dans l'affirmative, pour quelles raisons ?

Il me jaugeait du regard et se demandait : « Cette jeune femme a-t-elle pu vraiment éprouver de l'amour pour l'homme de cinquante ans que j'ai devant moi, plutôt petit, frêle, aux cheveux gris déjà clairsemés, au teint jaune, aux lèvres blafardes, au visage creusé de rides ? » Tandis que j'évoquais nos premières années de vie commune, je lisais sur son visage les questions qu'il se posait en son for intérieur : « L'a-t-elle d'abord aimé par admiration pour son talent de peintre ? Ou alors parce qu'elle l'a trouvé sympathique ? Était-ce parce qu'il avait, à ses yeux, l'attrait de la nouveauté, de l'inattendu ? Et plus tard, s'est-elle lassée de lui ? L'intimité n'aurait-elle pas engendré chez elle, à la longue, l'indifférence, puis le mépris ? »

Il choisissait soigneusement ses mots pour éviter de me choquer ou de me faire un affront. Il n'alla pas jusqu'à demander si le mariage

avait fini par être une désillusion pour elle. Il ne prononça pas non plus le nom d'autres hommes, mais il les avait visiblement sur le bout de la langue.

Je voyais bien ce qu'il brûlait de me demander. Il avait entendu les ragots, il connaissait les obscénités crapuleuses qui couraient sous le manteau, et il essayait de vérifier leur exactitude. Mais il avançait avec prudence et, à sa façon, se montrait plein de tact. En somme, il me laissait le choix entre deux attitudes : protester, ou chercher à gagner sa sympathie.

Il se garda bien, au début, de découvrir le fond de sa pensée et ne me demanda pas si j'étais au courant des infidélités de Pat. Je savais cependant qu'il finirait par y arriver. Son insistance à prononcer sans cesse le nom de mon patron, Harold Markey, le laissait prévoir. Et celui de Joël Siddel, notre architecte et mon ami de toujours, et même celui de Johnny Creamer, l'un des jeunes lecteurs de la maison d'édition où je travaille et qui passait souvent ses week-ends chez nous.

— Dans une enquête criminelle, m'expliqua le lieutenant, on pose des tas de questions dont l'importance ou le rapport avec le meurtre n'apparaît pas toujours bien clairement aux yeux du profane. Il se peut même que j'aborde des sujets plus ou moins gênants et qui vous paraîtront ne pas me regarder du tout !

Bien que ces précautions oratoires m'eussent un peu mis en garde, je fus surpris en voyant combien le champ de son interrogatoire était étendu.

Il commença par me demander des tas de précisions sur le réveillon offert au personnel de la maison d'édition. Pourtant je lui avais dit que je n'avais fait qu'y emmener Pat et que j'y étais resté moins d'une heure. J'imaginai qu'après cela il allait vouloir savoir pourquoi j'étais parti si tôt, sans ma femme, et ce que j'avais fait ensuite, mais il ne releva pas ce détail et laissa tomber purement et simplement.

En revanche, quand j'eus raconté sans y attacher d'importance que j'avais offert un bracelet de diamants à ma femme comme cadeau de Noël, il me posa une foule de questions qui ne rimaient à rien.

Il parut attacher un intérêt particulier au fait que je l'avais acheté à la maison de joaillerie en gros qui se trouve à l'étage au-dessous de celui où je travaille. Il voulut savoir combien je l'avais payé, quelle remise j'avais obtenue, pour quelle raison mon choix s'était porté sur ces bijoutiers. Je lui expliquai que des relations s'étaient nouées entre nous à l'occasion de quelques modèles de bijoux que j'avais dessinés pour eux à mes moments perdus.

Ma surprise fut des plus sincères quand il m'apprit que des

cambrioneurs s'étaient introduits dans leur local pendant que se déroulait notre soirée, et qu'ils avaient emporté près de cinq cent mille dollars de diamants bruts et de pierres rares.

L'énormité de la somme me stupéfia ; j'étais loin de me douter que Coster & Fils eussent des stocks de cette importance. Le lieutenant Goodwin fut étonné que je ne sois pas au courant de ce cambriolage qui, depuis deux jours, remplissait la première page des journaux.

Mais mon ignorance n'avait rien d'extraordinaire. J'avais appris l'assassinat de Pat le samedi matin, et après cela pouvait-on s'attendre à ce que je me plonge tranquillement dans la lecture des faits divers ?

Le seul instant où je faillis réellement m'effondrer fut celui où le lieutenant me tendit le rapport d'autopsie en me priant d'en prendre connaissance. Il eut à tout le moins la délicatesse de détourner la tête pour ne pas avoir l'air de guetter mes réactions.

A vrai dire, il ne comportait rien qui pût me surprendre. Dans le fond de mon âme, je savais déjà tout cela et, après six années de vie commune avec Pat, j'avais l'habitude de ce genre d'épreuves. Mais voir toutes ces ignominies couchées noir sur blanc...

Il y a une limite à la résistance humaine, et lorsqu'un certain degré de souffrance est atteint, on n'est plus capable de se maîtriser. Il me fallut quitter la pièce ; en proie à de violentes nausées, je gagnai en titubant les lavabos où je vomis pendant un quart d'heure.

Le lieutenant fit apporter deux gobelets de café. Complètement vidé, épuisé, j'en avalai quelques gorgées avant qu'il ne reprenne la parole pour demander :

— Vous n'avez pas idée de la personne qui... ?

Je m'empressai de faire signe que non, mais l'espace d'un instant j'avais été sur le point de lui dire que c'était moi qui me trouvais dans la chambre du motel avec Pat. Même morte, j'avais toujours cet irrésistible besoin de la défendre.

Mais ç'aurait été inutile, je le savais. Mon alibi était trop solide. Impossible de revenir sur mes précédentes déclarations et d'être cru. Patricia est morte, il va me falloir vivre avec le souvenir de ce que durent être ses derniers instants.

— Tout indique que votre femme a été violée peu avant d'être assassinée, dit le lieutenant.

Tardif effort pour m'épargner. Il savait aussi bien que moi qu'une autre conclusion s'imposait avec autant de force : Patricia avait eu des rapports adultères de son plein gré.

— Mais nous sommes obligés de considérer toutes les éventualités, continua-t-il sans me regarder cette fois. Pensez-vous que votre épouse ait pu... (Il s'arrêta, en proie à une certaine gêne, je crois, et après une

seconde d'hésitation, reprit.)... ait pu avoir rendez-vous avec un ami ?

J'eus l'impression qu'une veine ou une artère m'éclatait dans le crâne. J'aurais voulu me lever pour le battre, pour lui crier : « Mais oui, mais oui, espèce d'ordure, je crois qu'elle a très bien pu... qu'elle a même probablement goupillé ce que tu appelles si délicatement un rendez-vous avec un ami. Je suis persuadé qu'elle est allée à « La Résidence » avec la ferme intention de se faire tringler. Je suis certain qu'elle n'avait qu'un désir : se déshabiller, se coucher sur le lit, ouvrir les cuisses, et... »

Mais je me contentai de saisir le gobelet de café et le portai à mes lèvres d'une main si tremblante que j'en répandis la moitié en route.

— Si vous voulez vous allonger un peu et vous reposer... me proposa le lieutenant.

— Mais non ; inutile, déclarai-je en le regardant droit dans les yeux. Je ne crois pas que ma femme ait eu un rendez-vous avec qui que ce soit. Nous étions convenus ensemble, dans le cas où je serais retenu à New York, qu'elle passerait la nuit à « La Résidence » au lieu de rentrer seule à la maison. Le réceptionniste vous a rapporté ses paroles. Elle m'attendait, je devais venir la retrouver, tôt ou tard. Je m'y préparais quand, samedi matin, au moment où je sortais de mon atelier de Greenwich Village, vos hommes m'ont appris ce qui lui était arrivé. Non, ma femme n'avait rendez-vous avec personne d'autre que moi.

Le lieutenant se leva. Avant de faire demi-tour, il me dit :

— Je suis désolé si notre entretien a été pénible pour vous, monsieur Andrews, mais vous comprenez que c'était mon devoir de vous poser ces questions. Une chose encore : vous étiez au courant des infidélités de votre femme, n'est-ce pas ?

Je le regardai plusieurs secondes sans pouvoir parler, puis baissai les yeux :

— Oui, murmurai-je.

Je savais qu'il était inutile de lui mentir. Il était au courant de tous les ragots. Il devait l'avoir entendu de la bouche même de ce salaud d'Harold Markey. Cet individu est mon patron et je le hais de toutes mes forces. Markey est le type qui, non content de s'amuser à vous cocufier, adore par-dessus le marché, le clamer au monde entier.

III

HAROLD MARKEY

Eh ben, mon vieux, ce réveillon-là, il a été au poil, si je puis m'exprimer ainsi.

J'ai dû allonger quinze cents dollars pour la tortore, le liquide et les suppléments, mais personne ne dira que les Editions Markey sont constipées du porte-monnaie quand il s'agit d'offrir un chouette réveillon au personnel. Malgré tout, je regretterais probablement d'avoir fait tous ces frais, si, en fin, de compte, je n'avais pas réussi à m'envoyer cette petite garce de Susie, la fille que nous avons engagée comme archiviste la semaine dernière.

Oh ! ma mère !

Le plus marrant, c'est que Bertha l'a prise pour Pat Andrews, quand elle nous a trouvés tous les deux sur le divan. Elle devrait me connaître mieux que ça. Quand je me suis farci une bonne femme et que c'est fini, c'est bien fini. Mais cette Susie, quel numéro !

Quand Pringle l'a amenée dans mon bureau pour l'engager, il y a huit jours, je savais que je la carambolerais un jour. Elle nous a raconté qu'elle avait vingt ans. Tu parles ! Je parierais mon dernier dollar qu'elle en a dix-sept... si elle les a. Quand elle est entrée, les nichons en avant, en tortillant ses petites miches bien rondes, j'ai tout de suite vu que c'était le genre facile. Il m'a quand même fallu une demi-bouteille de gin pour réussir ce coup-là ; elle avait commencé par se débattre vachement, cette sacrée gosse, mais lorsqu'elle s'y est mise, elle y est allée franco !

Elle avait prétendu qu'elle était pucelle. Mais pour moi, il y en a déjà pas mal qui ont dû lui passer sur le ventre.

Elle n'en sait rien encore, mais lorsqu'elle m'a appelé Hal en entrant dans mon bureau ce matin, c'est comme si elle avait signé sa lettre de démission. Elle est comme toutes les petites putes de son espèce... Vous tirez un coup avec elles, et tout de suite elles s'imaginent qu'elles vous tiennent à leur merci. Mais minute, papillon ! Ce n'est pas de cette façon-là que Hal Markey a réussi à faire prospérer sa maison d'édition.

Je vais la faire flanquer à la porte par Pringle ; puisque c'est lui, après tout, qui l'a embauchée.

Quant à Bertha, je lui avais dit que l'épouse du patron n'avait pas

à paraître dans une soirée offerte au personnel. Alors, il a fallu naturellement qu'elle s'amène. Ce sera peut-être un peu difficile de lui faire avaler ça, mais elle finira bien par comprendre. Elle a toujours compris, d'ailleurs.

Il faudra probablement que j'y aille de cette étoile de vison qu'elle réclame à cor et à cri. Bah ! Ça valait vraiment le coup.

Ça m'embête de voir partir cette petite Susie, mais ce serait idiot de la garder ici désormais. Je pourrais peut-être, il est vrai, m'entendre plus ou moins avec elle, lui proposer par exemple un appartement du côté de West Side ou un truc dans ce genre-là.

Il faut que je pense à demander à Pringle si elle habite chez ses parents. Quand elle ne travaillera plus dans ma boîte, le reste ira tout seul.

Oui, pas d'erreur, ce fut une faridon du tonnerre. Tout s'est passé comme prévu. Il y a toujours un zigoto qui se poivre, engueule le patron et se fait sacquer. Clayton n'a pas fait exception à la règle, à ce détail près qu'il n'avait pas pris la cuite. Après ce qui est arrivé à Pat, il va falloir, bien sûr, que je change un peu mes batteries.

Si je me séparais de lui maintenant, les langues iраient leur train. Mais, à la première occasion, je compte bien me débarrasser de ce petit salopard.

Je ne sais pas ce qui a bien pu lui donner à penser que je pourrais encaisser des boniments pareils sans réagir. Après ce que j'ai fait pour lui ! Bon Dieu ! il devrait tout de même se douter que, si je l'ai engagé, c'est à cause de sa sacrée bonne femme. Et si je l'ai gardé aussi longtemps, c'est parce qu'elle s'allongeait chaque fois que j'en avais envie.

Qu'est-ce qu'il s' imagine donc ? Que c'était à cause de son talent ? Mais je peux trouver de meilleurs directeurs artistiques dans le premier lycée venu ! Et je n'aurais pas à les payer quinze mille dollars. Markey est généreux, mais il ne faudrait pas le prendre pour une poire.

Je dois tout de même reconnaître qu'il a plus de cran que je ne l'aurais cru. Oser me traiter de porc ! Il n'ignore pourtant pas que je pourrais le réduire en bouillie d'une seule main. Et ce vanne qu'il m'a balancé à propos des gratifications de fin d'année. Donner des gratifications au personnel quand je me fends de quinze cents dollars pour ce réveillon ! Décidément, ce gars-là ignore ce que c'est que la gratitude. Je lui cède gratis son atelier de Greenwich Village, je le laisse faire de la perruque et, en guise de remerciements, le voilà qui vient se planter devant moi, un de *mes* sandwiches dans une main, un de *mes* verres de bourbon dans l'autre, et il me traite de porc !

Tous ces salauds-là se sont tapés ma gnôle et ma boustif comme

s'ils n'avaient rien avalé depuis huit jours. L'année dernière, j'avais pu ramener chez moi deux caisses de whisky mais cette fois-ci il n'y a pas eu le moindre rabiote pour papa Markey. Joël Siddel, j'ai bien l'impression, s'est envoyé deux bouteilles à lui tout seul, et il n'est même pas un employé de la boîte !

Je donnerais cher pour savoir si c'est Pat ou Bertha qui l'avait invité. Il me semble qu'il ne couchait plus avec Pat depuis pas mal de temps déjà.

On peut dire que Clayton Andrews est un mari complaisant. Il doit bien savoir que sa femme a été la maîtresse de Siddel. Je suis sûr que toute la ville était au courant.

Si les policiers cherchent un mobile pour l'assassinat de Pat, ils n'auront pas de mal à trouver. En revanche, s'ils veulent savoir avec qui elle s'envoyait en l'air à « La Résidence », ce sera aussi facile à peu près que de récupérer une aiguille dans une meule de foin.

Je suis bougrement content d'avoir un alibi à toute épreuve. Bertha me déteste peut-être, mais elle ne me laissera pas tomber pour une affaire aussi grave. Elle n'est pas folle et sait de quel côté se trouve son intérêt.

Je n'aime pas ce flic qui fouine partout en posant des questions. Ça m'énerve. Je me demande qui a eu la langue trop longue. Bon sang de bonsoir ! Dire qu'il est au courant de ce qui s'est passé entre Pat et moi, y compris la date de rupture. Bertha a dû lui servir une sacrée salade ; à moins que ce ne soit Clayton, car il est lui-même en bonne place sur la liste des suspects. Question mobile, il a le numéro un.

Je n'ai jamais compris Clayton Andrews. Il me semble qu'un type comme lui devrait avoir plus d'amour-propre. Pat ne cachait pas ses sentiments à son égard. Elle se fichait pas mal de ce qu'il pouvait penser ; on aurait même dit qu'elle éprouvait un plaisir particulier à lui planter des cornes sur le front. Mais quand certains mecs se mettent à être amoureux, ça doit être comme le cancer. Incurable.

Et, juste retour des choses, voilà Pat qui va s'amouracher de Siddel. Lui, il est probablement pire, dans son genre, qu'elle ne l'était dans le sien. Il lui en a fait voir de dures, pas d'erreur, mais ça ne l'empêchait pas d'être vraiment mordue... Aujourd'hui, il doit être drôlement soulagé de savoir qu'il ne la trouvera plus sur son chemin.

La mort de Patricia Andrews est une bénédiction pour bien des gens, son mari le premier. A condition, bien sûr, qu'il n'ait pas la malchance d'écoper d'une condamnation à perpète. Je comprends très bien qu'il ait eu le coup de foudre, notez-le, mais comment a-t-il pu continuer à l'aimer après tout ce qu'elle lui a fait ? La nature de leurs rapports sexuels est une énigme pour moi quand je songe à la façon dont elle le méprisait, le tournait en ridicule et le cocufiait.

Dieu sait si elle était séduisante... Et même, magnifique ! Mais absolument frigide. C'est curieux, d'ailleurs, mais j'ai remarqué que ces nanas cavaleuses le sont souvent.

J'admets que lorsque je l'ai vue pour la première fois, j'ai marché à fond. Son regard était tout ce qu'il y a de prometteur, et on avait l'impression qu'elle se donnait du mal pour tenir parole. Eh bien, ouiche ! En la sautant, on aurait cru faire l'amour avec un macchab...

Pour moi, Clay est masochiste. Ce bracelet de diamants qu'il lui a offert pour Noël a dû lui coûter trois mois d'appointments. Elle l'avait porté au poignet à peine vingt-quatre heures qu'elle se trémoussait déjà dans un plumard de « La Résidence » avec son dernier béguin. La voilà bien, la reconnaissance féminine !

Mais tout ça n'empêche pas ma soirée d'avoir été bien réussie, bien que j'aie peut-être eu tort d'inviter les dactylos et les gars de l'emballage et de l'expédition. J'aurais dû me limiter comme d'habitude aux lecteurs et au personnel des services artistiques et commerciaux. Seulement, je voulais avoir cette petite pute de Susie sous la main. On aurait trouvé bizarre que je l'invite sans ses collègues.

Ce policier de mes fesses semblait surpris que je ne puisse pas établir la liste exacte des personnes présentes. S'imagine-t-il que je me tenais à la porte pour vérifier l'identité des gens qui entraient ?

L'année prochaine, je m'arrangerai pour qu'aucune personne étrangère à la maison ne soit admise. Je ne dis pas qu'il y ait eu des resquilleurs à proprement parler... Il est vrai que, dès qu'on donne à boire gratuitement, on ne peut jamais savoir. J'ai pourtant remarqué des têtes que je n'avais jamais vues dans mes bureaux... Oui, certainement, au réveillon, nous avons accueilli beaucoup trop de pique-assiettes.

Il faudra que j'interroge le jeune Creamer à ce sujet. Il était censé avoir l'œil sur ce qui se passait. Ça me rappelle que Bertha m'a parlé de Mme Creamer l'autre jour ; il paraît qu'elle veut divorcer.

Je me contrefiche d'ordinaire de ce que font mes collaborateurs au-dehors, mais quand leurs histoires sentimentales nuisent à la bonne marche de mes affaires, alors, halte-là ! Johnny ne se doute pas que je suis au courant de son aventure avec Pat. Si on peut appeler ça une aventure. Je suis certain qu'elle se fichait pas mal de ce jeune godelureau. Elle s'est sans doute fait offrir ce qu'elle a pu et ensuite elle l'a envoyé balader.

C'est curieux comme ces prétendus petits malins, ces intellectuels du genre Clayton et Johnny, perdent la tête pour des putes notoires. Ils devraient bien se douter que si une fille comme Pat en a fait porter à un autre, leur tour arrivera aussi. Fatalement. Johnny est avec nous

depuis assez longtemps pour s'être rendu compte de ce que valait Pat. D'ailleurs, ne me disait-il pas lui-même qu'il plaignait Clayton ? Et après ça, il trouve moyen de s'amouracher d'elle !

Si sa vie familiale est brisée à cause de cette fille, on peut dire qu'il l'a bien cherché. Pour être juste, je dois reconnaître que son travail n'en a pas souffert. Mais je sais que ses finances sont mal en point ; ses créanciers ont obtenu une saisie-arrêt sur ses appointements ; c'est pour ça, sans doute, que sa femme veut le plaquer. Il a probablement claqué tout l'argent en cadeaux pour cette garce de Pat.

Je ferais bien de jeter un coup d'œil sur ma comptabilité pour m'assurer qu'il n'a pas puisé dans le tiroir-caisse. Je sais pertinemment qu'il publiait des articles à droite et à gauche sous un pseudonyme, mais je ferais bien de voir si ça n'est pas allé plus loin.

Je ne suis peut-être pas un aigle, mais j'ai la prétention de m'y connaître en hommes. Un petit gars comme Johnny, c'est un faible. S'il se voit lessivé, il perdra la boussole et fera n'importe quoi pour se procurer du fric. Voilà des mois qu'il vient pleurer dans mon gilet pour obtenir de l'augmentation. Peut-être bien qu'il la mérite. Mais ce ne sont pas quelques malheureux dollars de plus par mois qui vont le tirer d'affaire. A quoi bon, dans ces conditions, foutre de l'argent en l'air inutilement ?

Les flics sont en train de l'interroger. Il faut que je lui parle dès qu'il en sera débarrassé. Bon Dieu ! A voir tous ces poulets aller et venir ici comme chez eux, on se croirait à la salle de service de la police municipale. Ils nous emmerdent avec leur fric-frac du cinquième étage. Nous n'avons rien à voir avec Coster & Fils, bijoutiers en gros. Ce n'est pas notre faute s'ils se sont fait faucher leurs cailloux le soir où nous donnions notre petite faridon !

Il y avait un tel boucan dans la boîte qu'une bombe H aurait pu éclater à l'étage au-dessous sans qu'on le remarque. Et l'autre flic qui voulait savoir ce que je faisais entre onze heures et minuit ! Ils ne s'imaginent tout de même pas que je vais leur dire : j'étais en train de caramboler une gamine de dix-sept ans sur le divan de mon bureau !

Après tour, il vaut mieux que Pringle ne la sacque pas tout de suite. Avec ces enquêtes policières en cours, si on la met à cran, elle est capable de manger le morceau. Mais ça ne lui donne pas le droit d'entrer dans mon bureau comme chez elle et de m'appeler par mon petit nom. Je suis *monsieur* Markey pour elle comme pour les autres employées, et si je leur pince les fesses en passant dans le hall ou si je les saute à l'heure du déjeuner, ça n'y change rien, je suis toujours *monsieur* Markey, faudrait pas l'oublier !

Et moi, je ferais bien aussi de me préparer à aller déjeuner avec Bertha. Si je lui pose un lapin et qu'un flic s'avise d'aller faire la

causette avec elle pendant qu'elle est en rogne contre moi, on ne peut pas prévoir ce qu'elle serait capable de sortir.

Il faut aussi que je lui fasse repasser notre petite histoire, pour être sûr qu'elle ne se trompe pas en la racontant. L'heure exacte à laquelle nous sommes partis d'ici, l'heure exacte à laquelle nous sommes arrivés chez nous... et ainsi de suite. C'est un coup de veine que Bertha soit rentrée directement à la maison, et un coup de veine plus grand encore que le portier ne l'ait pas vue à ce moment là. Ce qui m'épate, c'est qu'elle ne m'ait pas demandé ce que j'avais fait, en réalité, après être parti d'ici. Peut-être qu'à la longue elle devient futée et se dit que, moins elle en saura sur ma conduite, moins elle souffrira. Ou alors elle rageait tellement de me voir tringler Susie sur le divan qu'elle n'a plus pensé au reste.

Bon. Après tout, qu'elle y pense ou non, je m'en contrefiche. D'ailleurs, est-elle vraiment rentrée directement à la maison ? C'est ce qu'elle prétend, mais ce ne serait pas son premier mensonge. Avant mon départ, elle bavardait avec Siddel, ce Don Juan de bastringue. Mais, j'y repense ; est-ce qu'ils ne sont pas partis ensemble, à peu près en même temps que moi ?

C'est plutôt bizarre la façon dont ce flic ramenait toujours le nom de Siddel sur le tapis. Il semblait croire que je savais où il se trouve. Bon Dieu ! s'ils ne sont pas capables, eux, de le dénicher, comment veulent-ils que j'y arrive ?

Et la brusquerie avec laquelle il a envoyé promener Pat, pendant le réveillon... Ils ont dû se disputer, car au début ça avait l'air de gazer entre eux. A moins qu'ils aient joué la comédie, à ce moment-là, pour mettre Clayton en boule. Elle aimait bien se livrer à des petits tours de ce genre-là.

Mais si Joël Siddel ne se montre pas bientôt, c'est un rude imbécile. Il a dû lire les journaux, il sait que les flics le cherchent. Il choisit un drôle de moment pour se déguiser en homme invisible.

De toute façon, la semaine sera dure, j'en ai bien l'impression. Je donnerais cher pour ne pas être obligé de paraître à l'enterrement de Patricia Andrews. Mais comme je suis le patron du mari, ça semblerait bizarre si l'on ne m'y voyait pas. Et ce n'est pas le moment de donner à réfléchir aux gens. Les flics s'intéressent un peu trop à moi pour mon goût.

C'est drôle, mais je suis sûr d'éprouver un pincement au cœur quand je verrai les croque-morts descendre Patricia dans le trou. C'était quand même une fille remarquable...

Mais il y a une chose aussi qu'il ne faut pas que j'oublie de faire (même avant d'aller chercher Bertha pour déjeuner) c'est de mettre en place le magnétophone et de vérifier si le micro que j'ai dissimulé

dans mon bureau fonctionne bien. Si ce flic revient m'interroger – et on peut être sûr qu'il reviendra – je tiens à avoir un enregistrement de mes paroles. Sans ça, je risquerais plus tard de m'embrouiller dans mes histoires. Si seulement j'arrivais à me rappeler si Bertha et Siddel sont vraiment partis ensemble ! J'aurais dû le demander à Bertha. J'espère qu'elle n'a pas fait de bêtises, d'autant plus que les flics commencent maintenant à être de mauvais poil du fait qu'ils ne parviennent pas à retrouver Siddel.

Ce gars-là, j'ai toujours trouvé qu'il était cinglé.

IV

JOËL SIDDEL

Si j'allais remettre ce calibre 38 aux policiers en leur racontant ma petite histoire, le talent réuni des meilleurs avocats d'Amérique ne pourrait pas m'empêcher d'aller finir mes jours à Sing-Sing.

D'une façon ou de l'autre, je suis perdant. Si je reste caché ici sans voir de médecin, cette sacrée infection va gagner et je serai mort dans huit jours. Si je sors et essaie de prendre la fuite, je risque de me faire flinguer comme un lapin avant même d'avoir quitté Manhattan.

Rien ne peut me sauver. J'ai signé mon arrêt de mort le jour où j'ai fait sa connaissance. Cette fois-là, j'aurais aussi bien pu rentrer chez moi et ouvrir le robinet du gaz.

On dit qu'un savoir restreint est une chose dangereuse. Eh bien, à mon avis, un savoir trop étendu est encore plus dangereux. Et faites-moi confiance, mes connaissances sont des plus vastes. Ce n'est plus d'un bagage encyclopédique que j'ai besoin maintenant, c'est d'un ami à qui je puisse me fier entièrement.

Comment peut-on avoir vécu quarante années en réussissant pleinement dans sa carrière, posséder cent cinquante mille dollars en valeurs mobilières, appartenir à cinq ou six cercles, être au mieux avec une foule de gens... et ne pas pouvoir compter sur un seul véritable ami lorsqu'on en a besoin ?

Le meilleur que j'aie jamais eu, c'est encore Clayton Andrews, une des rares personnes que j'estime et qui me le rend. Malheureusement, Clay est bien le dernier à qui je puisse m'adresser. Je n'en ai pas le droit. Il ne m'a jamais accusé d'être l'amant de sa femme, mais je suis certain qu'il sait depuis longtemps que Pat et moi couchions ensemble. Elle s'imaginait lui faire avaler ses histoires d'attachement platonique – et peut-être a-t-il essayé d'y croire pendant un certain temps – mais je suis sûr qu'aujourd'hui il est au courant. C'est impossible qu'il ne le soit pas.

Si seulement Pat avait montré moins d'insouciance. Mais elle était persuadée qu'il accepterait tout de sa part. Elle ne se trompait peut-être pas, après tout. C'est inimaginable ce qu'il a pu supporter.

Le meilleur service qu'elle lui ait rendu, ce fut probablement de se faire assassiner.

Je n'oublierai jamais l'instant où Clayton m'a dit : « Ne plus croire

en Dieu m'a paru facile ; ce qui me fait vraiment souffrir, c'est de ne plus croire en l'humanité. » Le pauvre diable venait probablement de se rendre enfin à l'évidence, au sujet de Pat et de moi...

Ce soir, je suis dans la chambre où mon aventure avec elle a commencé. Le sort a de ces ironies. Je me souviens encore des mots que j'employais pour lui vanter les agréments de ce refuge. Nous venions juste de quitter son petit salon de Westchester et je lui disais :

— Si j'étais peintre comme votre mari, j'appellerais cela mon atelier. Mais ce n'est, en fait qu'un grenier à courants d'air dans le quartier de Chelsea, une retraite qui m'abrite lorsque je tiens à m'éloigner quelques jours du bureau pour travailler sérieusement. J'en ai fait un coin agréable avec une salle de bains et une mini-cuisine que, je suis fier de le dire, j'ai aménagés de mes propres mains. Ma secrétaire elle-même en ignore l'adresse.

Pat avait alors éclaté de rire.

— Vous m'intriguez, dit-elle. Est-ce dire que vous m'emmenez dans ce mystérieux repaire pour me montrer votre collection de gravures ?

— Je vous y emmène pour vous faire subir les derniers outrages. Et si vous voulez savoir pourquoi, c'est que vous êtes la créature la plus désirable que j'aie rencontrée depuis des années. Tant pis si vous êtes, en même temps, la femme d'un ami à moi qui n'est plus très jeune.

Elle tourna alors vers moi son petit visage malicieux, et, de l'air le plus innocent du monde, s'enquit :

— Est-ce votre habitude de faire subir les derniers outrages aux épouses des gens dont vous êtes l'architecte ?

— Uniquement quand elles sont aussi belles que vous.

— Hum... Je ne sais pas du tout si je me laisserai faire, mais votre discret refuge pique ma curiosité. J'ai aussi une autre excellente raison d'aller le visiter : ne faut-il pas que je m'assure de l'étendue de vos talents ?

— Eh bien, dis-je, nous allons donc pouvoir juger mutuellement de la diversité de nos talents respectifs... Après le baiser d'hier soir, je croirais volontiers...

Je savais que je coucherais avec Patricia Andrews bien avant ce premier baiser, bien avant qu'elle n'eût entrouvert la bouche pour permettre à ma langue d'en explorer la douceur. Bien avant même que la pression de son corps ravissant contre le mien n'eût provoqué cette brusque tension de mon être...

Ma certitude datait du moment où Clayton m'amena chez lui pour me présenter à sa jeune femme. Ce soir-là, il me dit son intention de faire construire une nouvelle demeure et son désir de m'en voir

dessiner les plans.

Il y a déjà trois ans de cela. Nous venions de nous retrouver après nous être plus ou moins perdus de vue depuis l'époque lointaine où nous travaillions tous deux pour la même maison. J'avais alors vingt-cinq ans. Lui en a une douzaine de plus que moi. C'est un peintre de valeur, un grand artiste, bien qu'il se soit lancé dans une carrière commerciale, au lieu de consacrer son temps au portrait ou au paysage.

Il n'a pas du tout pourtant l'aspect qu'on prête aux artistes. C'est un petit homme mince et terne dont le visage n'a rien qui retienne l'attention. Mais il a la répartie prompte et son ironie est à la fois mordante et subtile.

Je me souviens encore de mon saisissement lorsqu'il me dit :

— Permets-moi de te présenter à ma femme, Pat.

Belle, blonde, bien prise dans sa petite taille, elle avait l'air d'être sa fille, elle était d'ailleurs assez jeune pour l'être effectivement. Dès la première seconde, je me demandai ce qui pouvait lui avoir plu chez Clayton, elle si séillante, si pleine de vitalité, presque coquette par instants. Elle le traitait de façon étrange ; tout en paraissant lui porter une réelle affection et être fière de lui, elle donnait l'impression de s'ennuyer prodigieusement en sa compagnie.

Dès le début, je la sentis inassouvie et en quête de je ne sais trop quoi. Je crois d'ailleurs qu'elle fut attirée par moi aussi instantanément que je le fus par elle. Je peux dire sans fausse modestie que je suis assez beau garçon, et, à côté de Clay Andrews, j'ai l'air d'un véritable Adonis. Un étranger nous apercevant tous les trois se serait instinctivement tourné vers Pat et moi en s'écriant : « Quel couple idéal ! »

Certaines femmes flirtent sans que cela tire à conséquence, mais en Patricia je reconnus la femme pour qui le flirt n'est que le prélude à l'aventure. Je ne sais comment ces choses-là se devinent, mais on s'y trompe rarement. Je n'irai pas prétendre qu'elle était nymphomane. Pas du tout. Mais je suis certain que les passades n'ont pas manqué dans sa vie.

Elle était de ces femmes que la curiosité, l'ennui ou la recherche d'un plaisir insaisissable jette dans les bras de partenaires toujours renouvelés. Je devins l'un d'eux le jour où elle m'accompagna pour la première fois dans ce qu'elle avait nommé mon « discret refuge »... et qui me sert de cachette aujourd'hui.

En réfléchissant à cette minute de ma vie passée, je n'arrive pas à me souvenir de quoi nous avons parlé, ni même si beaucoup de paroles furent échangées. Je nous vois franchir le seuil de la chambre, préparer deux martinis, et, avant même de les avoir finis, nous étions

couchés. Il n'y eut pas de timidité, de moment de gêne entre nous. Ce fut la chose la plus naturelle du monde. Elle vint à moi sans les habituelles protestations préliminaires. On eût dit que nous étions amants depuis des années déjà.

Elle me laissa ôter sa robe sans résistance et je la déshabillai avec lenteur jusqu'au moment où son petit corps exquis apparut dans sa charmante nudité.

Je ne sais pourquoi (Peut-être à cause de cette absence totale d'hésitation, de sa part.) je lui attribuai une grande expérience amoureuse et je fus surpris en découvrant, au contraire, que sa technique était totalement dépourvue de recherche et d'imagination. C'était une femme, je m'en rendis compte bientôt, qui restait complètement passive pendant toute l'opération. Au moment décisif, son corps se tendit et elle resserra quelque peu son étreinte, mais elle ne proféra aucun son, et je compris que j'étais le seul à avoir pris mon plaisir.

Je me demandai si elle n'était pas frigide et j'essayai de me représenter ce que pouvait être sa vie conjugale. Je supposai qu'en raison de la différence d'âge entre elle et son mari leurs rapports sexuels devaient être rares et peu satisfaisants.

Plus tard, lorsque je la connus mieux et qu'elle m'eût fait ses confidences, je me rendis compte que Clay avait des rapports bien plus fréquents que la plupart des époux ordinaires, mais que ces étreintes quasi quotidiennes la laissaient indifférente. Jamais elle ne goûta le plaisir ni ne fut sexuellement assouvie. Pour elle, ce genre d'exercice lui était aussi indifférent que frotter le dos de son mari lorsqu'il prenait un bain.

Au début de notre liaison, avant qu'elle m'eût avoué qu'elle m'aimait et voulait m'épouser, il m'arriva de lui demander pourquoi elle ne cherchait pas à rompre ce mariage si dénué d'intérêt.

— Oh ! je m'entends bien avec Clay, répondit-elle. Il m'aime à sa façon et fait de son mieux. Je lui accorde ce qu'il désire et j'ai en échange une certaine sécurité. Je peux le satisfaire sans rien donner de moi-même. Pour le reste ce n'est pas un mari désagréable ; tant qu'il sera content comme ça...

Pat ne disait pas la vérité, j'en étais certain ; ou alors elle se faisait vraiment des illusions.

Je fus bientôt un familier de la maison et me rendis compte que Clayton n'était pas du tout heureux. Il soupçonnait les infidélités de Pat, peut-être même en savait-il plus long qu'elle ne voulait l'admettre. Il vivait dans un état constant d'amertume, de jalousie et de dépit.

C'était dû, pour une bonne part, au caractère unilatéral, oserais-je

dire, de leurs rapports sexuels. Mais je crois aussi qu'il l'aimait sincèrement et souffrait de ne pouvoir la guérir de son ennui, de son inadaptation à la vie, de son besoin constant de chercher à atteindre un but dont elle ne se rendait même pas compte elle-même.

Malgré sa gaieté coutumière, car Pat était loin d'être mélancolique, malgré son intérêt pour les livres, le théâtre, la peinture et une douzaine de passe-temps variés, on devinait en elle un étrange tourment. Non pas celui de la mondaine égoïste se livrant à de vaines occupations pour fuir son vide intérieur. Non, c'était plus mystérieux et l'on pourrait dire, au risque de simplifier à l'excès, que son attitude dans l'acte amoureux symbolisait sa personnalité : incapable de rien donner d'elle-même, elle se refusait à rien recevoir d'autrui.

C'est ainsi du moins qu'elle était lorsque nous nous sommes rencontrés. Mais une transformation se fit en Pat quand pour la première fois de sa vie son cœur parla. Et en devenant réellement amoureuse, elle trouva peut-être ce qu'elle cherchait sans le savoir : non pas le bonheur, mais la mort.

J'ignore si c'est à cause de la fièvre qui me brûle ou s'il s'agit d'une forme plus subtile de blocage psychologique, mais, arrivé à ce point, mon cerveau refuse de fonctionner. Je ne veux plus... je ne peux plus penser à cette partie de mon passé. Nous entrerions dans le domaine du grotesque, et si je veux garder ma raison en même temps que ma vie, il me faut effacer de ma mémoire tout ce qui ne concerne pas la minute présente.

Pourquoi penser à Pat Andrews ? Pat Andrews n'existe plus. Il ne reste d'elle qu'une dépouille mortelle gisant à la morgue, une balle de 38 logée profondément dans cette chair qui fut naguère tendre et douce.

Les morts n'ont pas de problème. Ceux qu'ils pouvaient avoir sont irrévocablement résolus.

Mais les vivants en ont, et je suis encore du nombre.

Pas pour longtemps si un médecin ne s'occupe pas de moi au plus tôt. Pas pour longtemps si un certain monsieur trop impétueux découvre ce studio perché au sommet d'un immeuble de Chelsea.

Pas pour longtemps si les policiers vont plus vite que lui et me trouvent les premiers.

V

SUSAN FLANNERY

Eh bien, il y en a qui ne manquent pas de toupet ! Pour qui se prend-il, celui-là ? Il passe la moitié de la nuit à me répéter : « Appelle-moi Hal, mon petit lapin », et quand j'arrive au bureau et lui dis gentiment : « Bonjour, Hal ! », il me lance un regard furibond et me rabâche qu'il s'appelle *monsieur* Markey.

Monsieur Markey ! Je t'en ficherais du « monsieur », moi ! Il se figure peut-être que j'ai oublié, mais s'il croit qu'on peut faire avec moi tout ce qu'il a fait et n'y plus penser le lendemain, il se met le doigt dans l'œil. Certains hommes n'ont vraiment aucun respect pour les femmes. Je peux aussi vous dire une chose : question bagatelle, il n'est vraiment pas formid. Ce que j'ai pu être bête de le suivre dans son bureau !

A la façon dont il m'a regardée en m'engageant, je me suis dit : « Ma petite, en voilà un qui ne va pas tarder à te faire du gringue ! » Mais je ne me doutais pas qu'il se conduirait plus ou moins comme un vicieux et un sadique.

Sous prétexte que j'avais avalé deux verres en me laissant peloter un peu, il a cru qu'il n'avait plus besoin de se gêner, mais si ce n'avait pas été Noël et le Réveillon, jamais je n'aurais consenti à rester seule avec lui dans son bureau. Faut bien dire aussi que c'est lui le patron, alors qu'est-ce que je pouvais faire ? Seulement, si je lui ai permis de fourrer ses pattes poisseuses un peu partout et de dégrafer mon soutien-gorge, faudrait pas qu'il s'imagine pour ça que j'ai le béguin ! Au début, je dois reconnaître qu'il se conduisait convenablement. C'est sans doute à cause du gin que je n'ai pas protesté par la suite quand il m'a étendue sur le divan, et tout... Je ne peux pas sentir les hommes qui ont les lèvres en rebord de pot de chambre ; heureusement, lui, ce n'est pas sur la bouche qu'il m'a embrassée !

Dès ce moment-là, j'aurais dû me douter qu'il n'était pas complètement normal.

Ainsi donc, c'était ça : il voulait simplement se coucher sur moi. Un point, c'est tout ! J'ai tout de suite compris qu'il n'était pas capable de faire autre chose ; si ce gros lard n'avait pas été mon patron, je serais partie immédiatement. Dans le fond, je regrette de ne pas l'avoir fait.

Quand j'ai raconté à Joe que c'était le chat qui avait laissé toutes ces marques rouges sur la peau, en me léchant, je savais bien qu'il ne me croirait pas. Si je lui disais tous les trucs que ce type-là m'a faits (Et tout ce qu'il a voulu que je fasse !) je le connais... il irait le tuer. A qui croyait-il donc avoir affaire, le vieux saligaud ? Une que je plains, c'est sa femme !

Il n'a même pas eu l'air gêné quand elle nous a surpris, c'est tout dire. Je reconnais qu'à ce moment-là il avait encore la plupart de ses vêtements, mais elle a bien dû se douter de quelque chose, non ?

Maintenant, ce n'est peut-être pas la première fois qu'elle trouve son mari en train de faire des propositions malhonnêtes à une fille.

C'est comme ce fouet qu'il m'a tendu en me disant de le battre. Pour sûr que je te battrai, mon bonhomme, si tu t'avises encore de me proposer des trucs pareils. Je te casserai même une bouteille de coca-cola sur la tête. Une bouteille vide. Sale vicelard, va !

Joe prétend que ces soirées offertes au personnel dégénèrent toujours en orgies. Moi, je trouve qu'il a raison. Je n'aurais pas dû y aller, dans le bureau. Ou alors permettre seulement un peu de pelotage. D'ailleurs, même s'il avait été plus loin, c'est le patron, après tout. Mais pouvais-je deviner que c'était un vicieux, incapable de rien faire !

Autre chose : à quoi ça l'avance de dire toujours des gros mots ? Moi, s'il y a une chose que je ne peux pas supporter, c'est un homme mal embouché. M. Pringle, lui, c'est un vrai gentleman ; il avait beau avoir bu et avoir voulu m'emmener dans la salle des archives, lui au moins, il est resté poli. J'aurais peut-être dû y aller, mais il est trop laid ; s'il y a une chose que je ne peux pas encaisser, chez un homme, c'est la laideur.

En tout cas, il s'exprimait comme un vrai gentleman. Avec lui, pas de « Allons donc tirer un coup », « J'ai envie de te baiser », ou autres trucs du même genre. Non ; il m'a dit gentiment que ça lui plairait d'avoir une petite aventure avec moi. Il y en a bien d'autres à qui ça plairait aussi, et s'il fallait que je fasse une partie de jambes en l'air avec tous les ballots qui ont envie de coucher avec moi...

M. Siddel est plutôt beau gosse, lui. Je n'aurais pas dit non s'il avait voulu, mais il n'a même pas eu l'air de voir que j'existais. Je ne sais pas pourquoi, c'est toujours les mochetées qui me cavalaient après. Il y en a ici qui ont des tronches à caler les roues de corbillard. C'est pas de la blague, sans compter qu'avec tous ces flics et ces poulets qu'on rencontre dans tous les coins, cette maison n'est plus un endroit convenable pour une jeune fille ; ça ne me surprendrait pas si je les plaquais cette semaine.

Après tout, une place de plus ou de moins...

Dans le fond, cette soirée de réveillon n'a pas été si moche, et le père Noël était vraiment marrant. Je me demande qui ça pouvait bien être ? Ce que j'ai pu me tordre quand il est entré dans le bureau et nous a vus à poil. Mais *monsieur* Markey n'a pas eu l'air de trouver ça amusant.

Un peu plus tard, il est vrai, quand j'ai rencontré de nouveau ce père Noël, je n'ai plus trouvé ça drôle du tout. Ça montre bien qu'il ne faut jamais juger les gens à la légère.

J'avais bu pas mal, je l'avoue, et quand j'ai fini par me retrouver à la maison, Joe était à cran. Quelqu'un m'avait mise dans un taxi, mais qui ? Impossible de m'en souvenir !

C'est vraiment terrible ce qui est arrivé à cette pauvre Mme Andrews. On voyait tout de suite que c'était une vraie dame, et si gentille avec ça. Un détraqué, un satyre quelconque a dû la suivre jusqu'au motel et la tuer. Et dire que nous sommes restées un bout de temps à bavarder ensemble comme des copines et seulement une heure après, elle était assassinée ! Ça me donne le frisson rien que d'y penser !

Je n'ai même pas pu la remercier de m'avoir accompagnée en bas, dans les watères des dames, quand j'étais malade et que j'ai été prise de vomissements. Je me demande pourquoi les cabinets des dames sont en bas et ceux des hommes à cet étage-ci. Ça ne donne pas une riche idée de l'immeuble s'ils n'ont pas les moyens d'en avoir un pour les dames et un pour les hommes à chaque étage.

Ça m'a fait une drôle d'impression de retrouver ce père Noël dans le lavabo des dames. Il avait dû se perdre ; il ne paraissait pas ivre pourtant. Quand il nous a vues il a détalé en vitesse !

C'était peut-être un vicieux aussi pour traîner comme ça dans le W.C. des dames. Ou alors il n'était pas de l'immeuble. Comme on dit : il faut de tout pour faire un monde !

Ce que je ne peux pas digérer, par exemple, c'est qu'on m'ait demandé quelque chose pour la couronne de Mme Andrews. Il y a si peu de temps que je travaille ici ; je trouve ça exagéré. Je suis tout de même contente d'avoir donné parce que c'était une vraie dame et qu'elle a été gentille avec moi. C'est une honte qu'on l'ait tuée comme ça.

Je plains bien son mari. C'est le seul homme qui n'ait pas essayé de coucher avec moi depuis que je suis ici.

C'est peut-être un vicieux ou un détraqué, lui aussi...

Maintenant, je vais arrêter de penser à tout ça et me remettre au boulot. Mais cette semaine, quand j'irai au confessionnal, je dirai au père O'Connell ce que j'ai fait avec M. Markey – ou, pour être exacte, ce que je lui ai laissé faire ! Quand on a commis un acte répréhensible,

je trouve qu'il faut toujours se confesser. Mais je ne lui raconterai pas que M. Markey est juif. M. Pringle est assez laid pour être juif aussi, mais je ne crois pas qu'il le soit. C'est un vrai gentleman, et s'il a voulu coucher avec moi, ça montre seulement qu'il a bon goût...

VI

HUBERT PRINGLE

Je viens d'avoir une longue conversation avec ce lieutenant de police et, j'en suis bien convaincu, il n'a pas cru un mot de ce que je lui ai raconté. Il était si courtois, si poli, qu'on ne l'aurait jamais pris pour un policier. A aucun moment il n'a tenté de m'intimider ou de me menacer. Rien ; il n'a pas même haussé un sourcil pour montrer qu'il mettait mes paroles en doute.

Mais cette voix douce et pleine de sympathie, ce chaud regard compréhensif dissimulent un profond scepticisme, et s'il m'a encouragé aussi insidieusement à bavarder, c'était dans l'intention de m'amener à me contredire.

Est-ce que ce n'est pas incroyable qu'après avoir été pendant vingt ans un fidèle et loyal employé, un bon mari, un bon père et un honnête citoyen, on puisse voir son univers s'écrouler d'un seul coup. C'est pourtant ce qui m'arrive.

A quel moment ça a commencé à aller mal ? A quel instant fatal ai-je-commis la bévue initiale dont le résultat actuel est ce désastre qui bouleverse mon existence ?

Est-ce il y a vingt ans, lorsque, tout bouillonnant d'ambition et le cœur plein de gratitude, j'entendis Harold Markey m'annoncer qu'il m'engageait comme comptable aux Editions Markey ? Je me trouvais dans la pièce même où je me tiens à présent, devant ce même bureau, où je suis installé aujourd'hui et qui était alors celui de Markey. Lorsque je partis, tout joyeux, annoncer la bonne nouvelle à Martha, je ne me doutais pas que vingt ans plus tard je serais assis à cette place en qualité de directeur administratif de la maison.

Je le remerciai, les larmes aux yeux. Pour moi, c'était le meilleur, le plus honnête, le plus généreux des hommes. Il était au courant de mon casier judiciaire et me savait en liberté surveillée. Il n'ignorait rien de mon passé. Mon précédent employeur lui avait dit le montant exact des sommes que j'avais détournées et, très vite, perdues aux courses ; il avait même refusé de me fournir un certificat et avait vivement déconseillé à Markey de me prendre à son service.

« Oui, pensai-je alors, Harold Markey est un vrai chrétien. » Et, ce soir-là, avant de m'endormir, je priai Dieu de lui accorder sa bénédiction.

Il y a vingt ans de ça ; pourtant, il me semble que c'était hier, tant ces années ont passé vite. Mais comment ai-je pu me tromper à ce point sur le compte de mon patron ?

Car Harold Markey est le dernier des salauds. C'est fou ce que je peux le mépriser et le détester. Pendant vingt ans, je me suis chargé de ses sales besognes ; je me suis compromis pour lui éviter des histoires, j'ai flanqué à la porte les filles qui ne lui plaisaient plus, je lui ai déniché de nouvelles maîtresses, j'ai fermé les yeux sur bien des méfaits et j'ai commis dans son intérêt toutes les saletés et les malhonnêtetés possibles. J'ai donc largement payé ma dette de reconnaissance, intérêts compris ; mais ce faisant j'y ai perdu mon âme.

Oui, la voilà, mon erreur initiale : avoir accepté ce poste, il y a vingt ans.

J'ai réellement détesté deux personnes au cours des quarante-six années de mon existence. Harold Markey en est une, l'autre est Marty Feathers, mon beau-frère. Dieu sait si Martha, mon épouse, est loin d'être parfaite. Négligée dans sa tenue, ce n'est pas une bonne mère ; elle pleurniche et se plaint sans cesse, dépense sans compter, et mentir ne lui fait pas peur. Mais malgré tous ses défauts, il est difficile d'imaginer l'existence d'un lien de famille entre elle et Marty et on a de la peine à croire que les mêmes parents aient pu les mettre tous deux au monde et les élever. Oui, Martha a ses défauts, mais elle possède un fond de pudeur et de loyauté, et n'est ni perfide ni criminelle comme son frère.

Chose curieuse, si j'ai menti au cours de cette heure et demie passée en compagnie du lieutenant, c'est pour sauvegarder ces deux hommes : celui pour qui j'éprouvais tant de gratitude lorsqu'il me fournit l'occasion de refaire ma vie et celui qui me donna sa sœur en mariage, oui, ces deux hommes que j'ai appris par la suite à haïr si amèrement, et pour qui, à certain moment, j'aurais sacrifié ma vie. Avant que tout ceci soit terminé j'aurai peut-être à le faire, mais ce ne sera pas volontairement.

Je n'ai jamais aimé les soirées offertes à leur personnel par les Editions Markey, mais, de toutes, ce sont les réveillons de Noël que je déteste le plus, à cause de l'hypocrisie foncière qui a présidé à leur création.

Est-ce que Markey ne se rend donc pas compte que son geste ne trompe personne ?

Le plus naïf de ses employés sait bien qu'il les donne uniquement pour faire l'économie de gratifications convenables en fin d'année. Il n'est personne, dans ses bureaux, qui n'aimerait mieux recevoir une petite somme, si minime soit-elle, à l'occasion des fêtes, plutôt que

boire quelques verres d'une bibine de dernier ordre pour faire passer les indigestes amuse-gueule traditionnels.

Harold Markey ne le comprend donc pas ? Si, probablement, mais il s'en fiche royalement. Il n'a pas l'habitude de tenir compte des sentiments et des préférences d'autrui.

Je ne suis pas dupe de ses simagrées, je sais trop comment fonctionne son esprit tortueux. Lorsqu'il donne ces petites fêtes, c'est d'abord son intérêt personnel qu'il a en vue. Primo : elles l'aident à satisfaire sa lubricité. Employée aux archives ou dactylo nouvellement engagée, il y a toujours parmi les invitées une fille sur laquelle il a jeté son dévolu. Il s'arrange pour l'entraîner dans son bureau, lui fait avaler une quantité suffisante d'alcool pour la rendre docile et se livre ensuite sur cette chair fraîche à toutes sortes d'obscénités.

Secundo, ces réunions sont de perfides pièges qui lui permettent de surprendre la pensée réelle de son personnel. Il sait bien que les langues se délieront dans l'euphorie née de l'atmosphère joyeuse du moment et que, l'alcool aidant, ses employés videront leur sac sans vergogne. Ainsi, les petites inimitiés secrètes éclateront au grand jour et les intrigues de bureau seront rendues publiques.

C'est toujours le même scénario, la même gamine qui se fait violer dans le bureau, à ce détail près qu'elle change tous les ans et, huit jours après, deux ou trois employés qui ont eu le tort de s'exprimer avec trop de franchise, se font vider aussi sec.

Cette année ce fut comme les autres fois. Harold Markey a emmené dans son bureau Susan, la nouvelle archiviste et il m'a déjà chargé de donner le préavis de licenciement au jeune Rorson, du service photographique. Le malheureux a eu le tort de se plaindre en termes trop énergiques de la modicité de ses appointements.

Ce réveillon diffère pourtant des précédents sur un point : nous avons eu droit à bien plus que la simple séduction d'une innocente et le renvoi d'un employé ou deux. Cette fois-ci, la fête s'est muée en tragédie, car, j'en suis persuadé, le meurtre de Patricia Andrews est lié d'une façon ou d'une autre à ce réveillon de Noël.

Je suis sûr que le lieutenant Goodwin est de mon avis. Sinon, pourquoi serait-il constamment revenu, dans son interrogatoire, sur cette soirée de vendredi, choisie par les Editions Markey pour accomplir leur grand, leur noble geste annuel ?

Hélas ! Je vais être obligé de les abandonner, ces Editions Markey. Et même d'abandonner bien d'autres choses encore. La question est réglée. Il va falloir que je prenne le large et c'est tragique pour moi, de plus d'une façon.

Tout le monde prétend que je n'ai pas d'humour. Sous prétexte que je n'aime pas les gaudrioles et que je n'apprécie pas les farces brutales

et stupides, on me prend pour un esprit chagrin. On se trompe beaucoup. Si les gens savaient que, dans un moment comme celui-ci, en pleine déroute morale, sociale et financière, c'est essentiellement à cause de la montre que je parle de tragédie, ils comprendraient que je possède bien le sens de l'humour.

Oui, c'est surtout à cause de la montre que j'ai le cœur brisé à la pensée de quitter les Editions Markey. Depuis dix ans, je ne fais que combiner l'attitude que je vais adopter le jour où, dans cinq ans d'ici, Harold Markey me remettra la fameuse montre en or, récompense de mes vingt-cinq années de fidèles et loyaux services.

Car aux Editions Markey on ne prend pas sa retraite à soixante ou soixante-cinq ans comme ailleurs. Lorsque vous vous êtes échiné vingt-cinq ans dans la maison, on vous remercie tout simplement. L'âge importe peu. On ne vous accorde ni pension ni indemnité d'aucune sorte. Après, vous n'avez plus qu'à crever.

Mais il y a le dîner d'adieu, il y a la *montre*.

Cela me navre de penser que jamais l'occasion ne me sera offerte de prononcer le petit discours que je préparais si soigneusement.

Debout sur l'estrade, face à mon bienfaiteur, et tenant cette montre en or d'une main tremblante, j'aurais dit au milieu du silence général en fixant sur Markey un regard embué de larmes : « Pendant tout le reste de mes jours je me souviendrai avec orgueil de cet instant, et je vous prie, monsieur, de prendre cette montre en or et de vous la foutre au cul ! »

Et alors, devant les employés stupéfaits plongés dans une admiration muette, j'aurais envoyé de toutes mes forces mon poing dans la figure de Markey, mon poing tenant encore bien serré le gage de mes loyaux services.

Oui, voilà le moment que j'attendais depuis des années et pour lequel je me préparais avec soin. Mais ce moment n'arrivera jamais, car il n'y a plus la moindre chance que je sois encore ici dans cinq ans.

Sans ce dernier réveillon, sans ce qui est arrivé à Patricia Andrews, je suis sûr que j'aurais pu goupiller ça. Malheureusement, il est trop tard, désormais. Le feu est aux poudres, comme on dit, et il n'y a plus rien que je puisse faire. Rien, sinon sauver ma peau à tout prix.

Dès le début de la soirée j'avais le pressentiment qu'il finirait mal, ce réveillon. J'ignore si j'ai des dons de médium, mais le fait est que je prévois souvent ce qui va se passer. Ce fut le cas pour Susan Flannery, par exemple. Lorsque je l'ai présentée à Markey pour qu'il ratifie son engagement, à l'instant même où elle franchissait le seuil de son bureau, j'ai su qu'il allait se l'envoyer. C'était peut-être sa façon de la lorgner, ou peut-être simplement parce que je le connais bien, mais en tout cas je l'avais prévu.

Normalement, je n'aurais pas dû engager cette petite. Elle tape à la machine de façon déplorable, parle un anglais approximatif, et n'a visiblement aucun désir de faire carrière dans l'édition. Mais quand on paie les employés des salaires de famine, on n'a pas le droit de se montrer difficile.

Bien entendu, je ne me faisais pas d'illusions. Je savais que sa présence allait provoquer une vive effervescence parmi le personnel et qu'en moins d'une semaine elle aurait tous les hommes mariés à ses trousses. Et probablement les célibataires aussi ! J'avais vu juste, bien sûr. Mais toujours à court de personnel avec le modeste budget dont je dispose, je l'ai tout de même menée chez le patron. Il m'a dit : « Engagez-la » ; je l'ai fait, et mes pires prévisions se sont réalisées.

Quand Harold Markey m'annonça son intention d'inviter le petit personnel, cette année, j'aurais dû deviner son idée de derrière la tête. Il pensait à Susan, parbleu !

Je ne suis peut-être qu'un hypocrite, ou simplement un homme comme les autres ; mais quand je l'ai vue flirter et se livrer à toutes sortes de coquetteries avec les messieurs, je n'ai pu résister, et, moi aussi, j'ai tenté ma chance. Dieu sait si je m'efforce toujours de me tenir comme il faut, mais quand une petite voleuse de santé comme celle-là vient vous fourrer tous ses appas sous le nez, comment s'en dépêtrer ? En tout cas, moi, je n'ai pas essayé de la violer et je n'ai pas tiré avantage de ma position pour en venir à mes fins. Je me suis contenté de lui poser carrément la question de confiance. Elle hésita une seconde et je fus alors saisi d'un fol espoir, mais elle se montra aussi franche que moi et me répondit par un grand éclat de rire en secouant la tête.

A cause, probablement, de mon extrême laideur. Le bon Dieu m'a fait comme ça, je n'y peux rien. Il faut une femme exceptionnelle pour percer la façade de mon visage repoussant. Or, Susan est tout ce qu'on veut, sauf une femme exceptionnelle.

C'est curieux aussi que Marty ait remarqué cette petite. J'ai eu vraiment bien tort d'inviter Marty au réveillon. Mais, là encore, je me suis trouvé complètement désarmé. Markey m'avait défendu, cette année, de faire tenir le rôle du père Noël par l'un des employés et avec la modique somme qu'il m'alloue, je ne pouvais recourir aux services d'un acteur professionnel.

Je sais bougrement bien pourquoi il ne veut pas qu'on utilise un de ses employés. C'est ce père Noël qui distribue les cadeaux. Ce ne sont pas, en fait, de véritables présents mais des babioles sans valeur tels que stylos-billes, articles de cotillon, etc... L'année dernière, le jeune Creamer avait été chargé de faire le père Noël, mais sa façon d'offrir les bonnets de papier et les mirlitons mit Harold Markey en fureur. Il

trouvait que Creamer se comportait comme si c'était lui le généreux donateur. Markey ne pouvait pas admettre qu'un simple employé pût se prendre pour l'auteur des largesses et des munificences de son patron.

Cette année, je m'adressai donc à mon beau-frère, Marty Feathers. Je crus qu'il bondirait sur l'occasion à cause des coups de gnôle et des sandwiches gratuits, mais il resta sur la réserve. Je lui avais parlé plus d'un mois à l'avance et c'est seulement il y a quinze jours qu'il vint me rappeler ma proposition et me dire qu'il était prêt à endosser la défroque du père Noël pour notre soirée. Il n'y a probablement rien d'étonnant à ce changement d'attitude. Il avait sans doute en tête, pour ce vendredi-là, un projet qui est tombé à l'eau. Après tout, le foie gras et le whisky à l'œil seraient mieux que rien !

Fâcheuse coïncidence, ce cambriolage à l'étage au-dessous exécuté vendredi soir pendant que notre réveillon battait son plein. Marty m'en a fait le reproche, ce qui montre bien sa stupidité et son ingratitude. Comment pouvais-je prévoir que Coster et Fils seraient cambriolés ce soir-là ?

Bien entendu, il m'a fallu mentir au lieutenant Goodwin. Il n'était pas possible de lui parler de mon beau-frère, Marty. Je sais comment fonctionne le cerveau des policiers : mes propres mésaventures d'autrefois me l'on appris amplement !

Quand on a un casier judiciaire, on est marqué pour la vie. Si quoi que ce soit de fâcheux arrive à moins d'un kilomètre de l'endroit où l'on se trouve, vous voilà suspect. Et, avec Marty sorti de prison depuis un an à peine, même s'il y était simplement pour faux et usage de faux, je sais très bien ce qui se serait produit si j'avais révélé sa présence et sa parenté avec moi. Ces messieurs se seraient aussitôt mis à éplucher ma vie, et, découvrant mes anciennes erreurs, nous auraient inscrits d'office en tête de la liste des suspects.

Je ne prétends pas que la police s'arrange pour mettre un innocent en accusation à l'aide de pièces à convictions fabriquées pour les besoins de la cause, mais si ce malheureux se trouve affligé d'un casier judiciaire, c'est à lui de faire la preuve de son innocence. Même s'il y réussit, l'enquête peut mettre à jour des faits qui pour être différents de ceux dont on l'accuse, n'en risquent pas moins d'amener sa perte.

Je m'inquiète probablement à tort. Le lieutenant Goodwin s'occupe du meurtre de Patricia Andrews, et non du cambriolage. Je n'ai pas quitté les bureaux des Editions Markey de toute la soirée, et cent personnes en témoigneront au besoin. Je puis donc être tranquille de ce côté là.

Malheureusement, il y a autre chose. Si les enquêteurs apprennent que Marty est un vieux cheval de retour et que moi j'ai eu aussi des

défaillances autrefois, je suis cuit. Des démêlés avec la police ne feraient ni chaud ni froid à Marty, il en a l'habitude. Mais si les policiers s'en prennent à moi, il suffirait qu'ils mettent le nez dans ma comptabilité pour que le pot aux roses soit découvert.

Une fois connu le petit manège auquel je me livre depuis trois ans, ce serait la fin de tout. Je ne peux pas compter sur la moindre pitié de la part de Markey. Même dans des circonstances normales, il est d'un naturel vindicatif. Alors, il suffirait qu'il eût le moindre prétexte pour se déchaîner...

Le plus curieux, c'est que je me demande s'il ne sait pas que je tripote sa comptabilité. J'ignore comment il aurait pu le découvrir, mais ça ne m'étonnerait pas qu'il soit au courant. Disons que c'est une de mes fameuses intuitions.

Ce que je n'arrive pas à comprendre, par exemple, c'est pourquoi il n'est pas encore intervenu. Est-ce pour le plaisir sadique de jouer au chat et à la souris avec moi ? Veut-il simplement me donner assez de corde pour me pendre ? Ou bien, plutôt, mijote-t-il un plat de sa façon et me laisse-t-il m'embourber assez profondément pour me tenir à sa merci et me contraindre à participer à quelque sinistre combinaison de son cru ?

Je l'ignore, mais j'ai des raisons de croire que la dernière hypothèse est la vraie. Il y a un mois ou deux, il m'a aperçu aux courses et a fait semblant de ne pas me voir. Ce fait, et certaines petites allusions qui lui ont échappé, me font supposer le pire.

Si seulement j'avais du temps devant moi, j'arriverais à rassembler la somme nécessaire et à tout rembourser. Mais hélas, le temps me fait cruellement défaut.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de mettre Marty au courant de mes tracas. Dans un moment de démoralisation, j'ai sans doute éprouvé le besoin de parler de mes ennuis à quelqu'un ; or Marty est la seule personne de ma connaissance susceptible de me prêter une oreille sympathique. En principe, du moins, car je l'ai assez souvent aidé à sortir de ses propres difficultés. Et puis je suis sûr qu'il se doutait de quelque chose. A plusieurs reprises, il m'a vu étudier les feuilles hippiques, et il sait ce qui arrive quand je perds la tête au point de croire que je peux miser sur le gagnant. Et, comble de malchance, c'est lui qui a décroché le récepteur, quand le book m'a téléphoné ses menaces...

Enfin, ce qui est fait est fait. Mais c'est sans doute l'une des raisons qui me rendent sa présence insupportable. Et comme il vit à nos crochets, il ne démarre plus de la maison.

C'est surprenant de voir à quelles extrémités un homme foncièrement honnête peut se trouver entraîné quand il est aux

abois... à quelles viles actions il peut s'abaisser. C'est pourquoi je suis heureux de ne pas avoir trouvé Clayton chez lui lorsque je suis allé à son atelier de Greenwich Village, en sortant du réveillon. Clayton est un chic type et a toujours été mon ami. Je ne sais pas comment j'ai pu avoir la bassesse d'essayer seulement de mettre à exécution ce que j'avais envisagé.

Bassesse ? Le mot est trop faible. Y a-t-il quelque chose de plus ignoble que d'offrir à un mari de le mettre au courant des turpitudes de sa femme moyennant finances ? J'en rougis encore lorsque j'y pense, et je me demande si, trouvant Clayton chez lui, j'aurais eu le courage de lui faire mon infâme proposition ?

Bien sûr, j'avais trop bu, j'étais au désespoir et probablement à moitié fou d'inquiétude ; mais tout de même, quelle ignominie ! Aller dire à un homme que sa femme le trompe et offrir de lui en vendre la preuve pour qu'il puisse divorcer. Mon Dieu ! C'est effrayant ce que je peux me mépriser parfois !

Le fait qu'empêché par l'absence de Clayton je n'aie pu mettre mon projet à exécution ne m'absout pas. C'est l'intention qui compte. Mais je voyais dans cette opération l'unique moyen de me procurer de l'argent pour restituer une partie de ce que j'ai puisé dans la caisse et gagner du temps.

A présent, il est trop tard. La honte et le scandale sont inéluctables. La catastrophe va se produire et je vais perdre Martha, je vais perdre ma situation. Tout ce que je puis faire c'est essayer de sauver les miettes, préparer ma fuite, et disparaître de la circulation.

C'est vraiment un comble d'éprouver des scrupules à propos de ce que je n'ai pas fait à Clayton, quand je n'en ai aucun pour ce que je vais réellement faire à Bertha Markey et à son mari ! La perspective de ce chantage – c'est même pire qu'un chantage – ne me trouble pas le moins du monde.

Je vais soutirer de l'argent à Harold Markey en le menaçant de faire certaines révélations à sa femme, et ensuite je vendrai ces mêmes révélations à Bertha Markey. Je pourrais probablement obtenir soit de l'un, soit de l'autre, une somme suffisante pour filer et refaire ma vie sous un nouveau nom, mais cela ne me donnerait pas pleine satisfaction... Je tiens à m'enfoncer dans les méfaits jusqu'au cou. J'ai lu quelque part que les infractions mineures conduisent aux délits et les délits aux crimes. Ce doit être vrai.

Bien entendu, j'ai un plan de rechange. Une combinaison moins dangereuse et d'un succès plus facile. Je suis sans doute la seule personne à savoir qu'au moment où sa femme fut assassinée, Clayton Andrews n'était pas dans son atelier de Greenwich Village. Or il a déclaré le contraire à la police. D'autre part, ce que j'ai appris sur les

amours adultères de sa femme me rendent certain – absolument certain – qu’il avait les meilleures raisons du monde de la tuer.

Si tout cela venait à la connaissance du lieutenant, Clayton Andrews serait déjà virtuellement dans la cellule des condamnés à mort. Il paierait sûrement mon silence très cher. Mais je ne le ferai pas chanter. Il a suffisamment souffert.

Je me demande comment le lieutenant a pu savoir que j’avais quitté la soirée avant sa fin. Mon départ a en effet précédé de peu celui de Patricia Andrews pour son fatal rendez-vous.

Les questions de Goodwin étaient des plus astucieuses et il s’imaginait probablement que je ne voyais pas clair dans son jeu. Il commença par me demander si je n’avais rien vu qui puisse aider l’enquête sur la mort de l’agent tué devant l’immeuble par un chauffard. Il savait fort bien que, si j’avais assisté à accident, j’aurais tout de suite prévenu la police. Cela ne l’empêcha pas de me poser de singulières questions. « Vous n’auriez pas vu, par hasard, un corps étendu dans le caniveau ? » Je crois que ce fut sa phrase exacte. Il ajouta : « Comme celui d’un ivrogne cuvant sa boisson. »

Il voulait évidemment détourner mon attention de l’enquête en cours et m’empêcher de me tenir sur mes gardes lorsqu’il me demanderait à brûle-pourpoint où et comment j’avais fini la soirée.

Chose bizarre, il n’a nullement mis en doute l’histoire de ma visite au cinéma permanent. Il lui parut logique qu’ayant bu un peu plus que de raison, j’aie préféré attendre d’être dégrisé avant de sortir ma voiture du garage pour rentrer chez moi à Long Island.

Fort heureusement, j’avais déjà vu le film et m’en souvenais. Et ce fut une chance que ce soit justement dans le cinéma de Times Square que je venais de lui indiquer. J’y étais allé trois jours seulement auparavant, quand j’avais voulu me détendre un peu et oublier mes soucis. Enfin, je n’étais pas ivre ce jour-là, simplement trop déprimé pour prendre tout de suite le chemin de la maison où m’attendaient les jérémiades de Martha... Oui, ce fut un coup de chance, car le lieutenant ne m’épargna pas les questions, voulant savoir où je m’étais assis, à quel moment du film j’étais arrivé et quantité d’autres détails.

Il ne fut pas surpris que la caissière ne m’ait pas reconnu lors de la confrontation ; on ne pouvait pas s’attendre à ce qu’elle gardât le souvenir de tous les clients qui passent devant son guichet. Mais elle l’assura que mon visage lui disait quelque chose... probablement pour m’avoir vu trois jours plus tôt !

Donc, mon alibi tient, et voilà au moins une chose qui ne me tracasse plus. J’espère seulement que Clayton en a un aussi bon. Il va en avoir besoin. Chacun de ceux qui ont pris part à cet effroyable réveillon en aura besoin d’un avant que tout soit terminé. Sans

excepter Markey et sa femme...

Pendant que j'y pense, il faut que je donne un coup de téléphone à Bertha Markey pour prendre rendez-vous avec elle. Une surprise désagréable l'attend, la malheureuse.

A moins qu'au contraire elle prenne ça du bon côté. On ne sait jamais. Elle ne doit plus avoir beaucoup d'illusions sur le compte de son mari, et si je lui fais payer assez cher les renseignements que je lui apporte, elle en aura du moins pour son argent.

Ce que je vais lui raconter lui permettra d'obtenir le divorce à son profit... et cette ordure de Markey va se trouver complètement plumé et n'aura plus un traître *cent*.

VII

BERTHA MARKEY

Ma mère me disait toujours : « Bertha, il y a une chose qui tu ne dois pas oublier : tu t'appelles Roth et tu descends d'une famille apparentée aux Rothschild. Aucun mari ne sera jamais trop bien pour toi. »

Maman m'a choisi Harold Marcus. Elle le trouvait sans doute suffisamment bien, mais, pour une fois, elle s'est trompée. Je suis la femme de Harold Marcus – ou Hal Markey, comme il se fait appeler aujourd'hui – depuis quelque vingt-deux ans, et je peux vous dire une chose : mon mari est un beau salaud.

Maman est morte d'une attaque pendant notre voyage de noces en Europe, et je remercie le Seigneur qu'elle n'ait pas vécu assez longtemps pour découvrir ce que valait son gendre. Il ne m'a pas fallu attendre vingt-deux ans pour le savoir. Je m'en suis bien rendu compte dès la première nuit de mon mariage, et chaque jour passé depuis m'a fortifiée dans mon opinion.

Il subvient largement aux besoins de la maison, ça c'est certain. Mais maman aurait été surprise d'apprendre que c'est uniquement grâce aux cent mille dollars remis par elle à l'occasion de notre mariage ; cet argent lui a permis de renflouer sa miteuse petite maison d'édition et de se lancer vraiment dans les affaires. Maman serait encore plus surprise si elle savait qu'il m'a volé – c'est bien le mot – les soixante-quinze mille dollars que j'ai hérités d'elle et qui permirent à Hal de se tirer d'affaire au cours de notre seconde année de mariage.

A présent, l'affaire marche. Très bien même. Et si j'ai réussi à mettre petit à petit une jolie part du gâteau de côté, il me semble que j'y avais bien droit !

Il me jette sans cesse à la figure ce qu'il a fait pour moi, mais laissez-moi vous dire ceci : quand, depuis vingt-deux ans, une femme a passé toutes ses nuits dans la couche de Hal Markey, elle mérite bien les huit cent mille dollars de valeurs de premier ordre que j'ai placées en lieu sûr.

Quand je songe à tout ce que j'ai fait pour cet homme, à tout ce que j'ai supporté, à toutes les petites saletés que je l'ai aidé à dissimuler en mettant mon amour-propre dans ma poche...

J'ai menti au policier. Je lui ai menti de propos délibéré, et, je

crois, d'une façon assez convaincante, et pourtant j'ai l'impression qu'il ne m'a pas crue. Peu importe d'ailleurs, car il n'a aucun moyen de découvrir la vérité. Mais Hal la connaît, et, à présent, il sera bien obligé d'expier. Cette fois, il a réussi à se fourrer dans un pétrin dont il ne sortira pas facilement.

On pourrait croire qu'à force de courir après les femmes – et Dieu sait qu'il s'est entiché de tous les spécimens possibles et imaginables – il aurait fini par acquérir quelque expérience. En bien, non, pas du tout. Et l'on peut être sûr que, chaque fois, il se conduit en parfait imbécile.

J'ai essayé de le mettre en garde contre cette Patricia Andrews. Elle avait sûrement une idée derrière la tête. Pourquoi une fille aussi séduisante (je dois admettre qu'elle l'était, bien que je ne comprenne pas ce qui peut plaire aux hommes dans ces fades blondes étiques), pourquoi une fille aussi séduisante, disais-je, ferait de l'œil à un vilain gros lard comme Harold Markey, à moins qu'elle ne veuille tirer quelque chose de lui ?

Je suppose qu'il a fini par s'en apercevoir. Elle doit l'avoir joliment fait cracher. Avec une fille de cette classe, Hal aurait dû se dire qu'il ne pourrait pas se livrer à ses petits jeux habituels, et se contenter ensuite de lui offrir une poignée de dollars ou une veste en peau de phoque au moment de la laisser tomber. Cette fille en savait probablement long sur son compte et le tenait dans ses griffes.

Je l'ai averti qu'il jouait avec le feu, mais quand Hal m'a-t-il jamais écoutée ? Il s'imaginait que mon inquiétude venait de Clayton, mais je savais bien que Clayton n'était pas dangereux. Ce petit homme effacé ne serait pas capable de faire du mal à une mouche. Il était parfaitement au courant de ce qui se passait entre Hal et Patricia (qui donc pouvait l'ignorer ?), mais il n'aurait jamais eu assez de caractère pour intervenir.

Clayton est une de ces natures mollasses – on pourrait dire : artistes – qui se rongent le cœur et restent là, sans rien faire, sinon essayer de comprendre ce qui est clair comme de l'eau de roche pour tout le monde. Mais Hal n'a pas voulu m'écouter, et, à présent, il est dans les ennuis jusqu'au cou.

Maman me répétait toujours : « Bertha, tu as le don de seconde vue », et je crois que c'est vrai. J'avais l'intuition qu'il allait se passer quelque chose au cours de cette soirée. Bien entendu, lorsque je me suis aperçue que Hal ne tenait pas à ce que j'y assiste, j'ai aussitôt pris la décision de m'y rendre. J'avais le sentiment qu'il mijotait un de ses tours habituels.

Il m'accuse constamment de ne pas m'intéresser à ses affaires. Comment le pourrais-je, puisqu'il ne me tient au courant de rien ? Et

de toute façon je ne vois pas ce qu'il y aurait d'agréable à perdre mon temps dans ces bureaux lugubres en compagnie de minables employés. Mais comme je voyais bien qu'il manigançait quelque chose, j'ai tenu à aller voir ce qui se passait. Je crois qu'il fut plutôt surpris quand il m'a vue arriver juste au moment où l'on se préparait à distribuer les petits cadeaux !

Hal se montre tellement pingre quand il s'agit d'acheter du whisky ou du gin pour la maison que je n'en suis pas revenue en voyant l'alcool couler à flots. Je m'aperçois que mon mari sait lâcher les cordons de sa bourse quand il le veut vraiment... ou quand il se trouve ailleurs que chez lui.

La toute première personne que j'ai aperçus fut Patricia Andrews, et je remarquai tout de suite son bracelet. Hal le nie, mais je parierais n'importe quoi que c'est lui qui l'a offert. C'est sans doute une partie du cadeau de rupture. Aussi sûr que je respire, cette fille-là faisait chanter Hal depuis plus d'un an.

Elle m'a raconté que son mari lui avait donné ce bijou pour Noël, mais j'ai l'œil pour ce genre de chose... Le bracelet vaut cinq mille dollars au bas mot. Je ne vois pas un homme gagnant ce que gagne Clayton faire à sa femme un présent de cinq mille dollars pour Noël ! Et encore moins quand cette femme se conduit comme le fait Patricia qui, non seulement couchait avec Hal (ce que la plupart des gens savaient) mais en plus était follement amoureuse de Joël Siddel et ne s'en cachait pas.

Evidemment, Joël pourrait lui avoir donné ce bracelet pour se débarrasser d'elle, car Dieu sait si cette aventure commençait à lui peser. Mais c'est peu probable, Joël n'étant pas de ceux qui font des cadeaux coûteux à leurs ex-maîtresses.

Pour en revenir à mes intuitions, je *savais* qu'un événement important se produirait au cours de cette soirée. J'étais certaine que Hal avait une nouvelle petite pute prête à entrer en service, et, comme d'habitude, je ne me trompais pas. Lorsque j'ai pénétré dans son bureau et que je l'ai trouvé avec cette fille, je dois avouer que je l'ai prise pour Patricia Andrews. Ça aurait été tellement dans la manière de Hal de faire venir Patricia pour une partie de jambes en l'air à la sauvette pendant que le mari fêtait Noël de l'autre côté de la porte et que sa propre épouse était dans la pièce voisine !

C'est le genre de situation qui l'excite au plus haut degré. Mais je me suis trompée, je le reconnais. Pourtant il faut avouer que cette fois il a été trop loin. Cette gosse n'avait pas plus de seize ou dix-sept ans, et l'on aurait pu croire qu'après ses derniers ennuis avec des filles trop jeunes, Hal connaîtrait enfin l'âge au-dessous duquel il devient dangereux de les prendre pour partenaires. Ça me rend furieuse quand

je pense à l'argent qu'il a dû verser aux parents de la petite Klosman, la fois où il l'avait emmenée en week-end avec lui. S'il peut s'offrir ces dépenses-là, pour moi, en tout cas, elles sont au-dessus de mes moyens.

Je me demande parfois si je n'ai pas épousé un véritable détraqué. C'était déjà scandaleux d'avoir cette gamine sur son divan, sous les yeux de tout le personnel rassemblé pour la circonstance, pourrait-on dire. Mais ne s'avise-t-il pas ensuite de disparaître avant la fin du réveillon (offert pourtant par lui) et de ne rentrer à la maison que le lendemain matin, au petit jour. Et par-dessus le marché, il a le toupet de vouloir que je lui fournisse un alibi !

J'ai accepté de me livrer à ce mensonge, mais c'est bien le dernier. Et, si j'ai menti, ce n'est pas pour sauver sa peau, mais je ne veux pas que ses sottises compromettent mes chances au stade où nous en sommes. Hal ne s'en rend peut-être pas compte, mais le policier est au courant de son aventure avec Pat et il a sûrement deviné qu'elle le faisait chanter jusqu'à la gauche. Je suis même sûre qu'il se demande si, après tout, Hal n'avait pas un mobile supérieur à tout autre pour abattre cette fille.

Je n'ai pas l'habitude d'écouter aux portes, et ma pire ennemie ne m'accusera jamais de mettre le nez dans les affaires d'autrui, mais ce n'est pas ma faute si certaines personnes ont le verbe trop haut. Lorsque j'ai aperçu Pat et Joël en train de discuter dans leur coin, j'ai naturellement voulu savoir de quoi il s'agissait. Après tout, ne suis-je pas une amie de Joël, et n'est-ce pas moi qui l'ai pris pour architecte de notre résidence d'été, dans les monts Adirondacks ?

D'ailleurs, je ne suis pas seule à les avoir entendus. Je suis certaine que Clayton a surpris une partie de leur conversation car, lorsque je me suis approchée parce que l'électrophone faisait trop de bruit, je l'ai vu s'éloigner de la cloison derrière laquelle Pat et Joël bavardaient. A la tête qu'il faisait, on aurait dit qu'il venait d'avaler un cent de clous et n'était plus responsable de ses actes.

Il se dirigea vers la porte et disparut. On ne le revit pas de la soirée. J'allai prendre la place qu'il venait de quitter et je peux dire que j'en ai entendu de belles. Ils se disputaient comme des chiffonniers. Patricia disait que, s'il lui posait encore une fois un lapin, il le regretterait toute sa vie. Je devinai qu'elle voulait le revoir après le réveillon et que Joël essayait de se défilier.

On imagine mal qu'une femme puisse avoir si peu d'amour-propre. Pat ne comprenait donc pas que leur aventure était finie... qu'il avait soupé d'elle ? Joël Siddel est certainement un beau garçon, et je m'y connais, mais ça ne m'empêche pas de voir clair dans le jeu d'un type comme lui. Joe Siddel n'est pas homme à se laisser épouser ni, j'en

suis sûre, à tenir beaucoup aux liaisons prolongées.

La première petite dinde venue sait tout de suite à quoi s'en tenir sur un homme comme lui. Très chic, toujours charmant et empressé, il donne à sa partenaire l'impression d'être une reine. Mais sera-t-il fidèle ? Allons donc ! Laissez-moi rire ! Cette impression d'être une reine, il ne la donne pas à *une* femme, il la donne à *toutes* les femmes qu'il honore momentanément de sa compagnie.

Joël Siddel peut avoir toutes celles qu'il veut. Je ne connais peut-être pas très bien les hommes, mais il y a une chose que je sais : avec les Don Juan de son espèce, une femme qui ne résiste plus et s'abandonne cesse immédiatement d'être intéressante. Et puis, Joël a beau être un fieffé coureur de jupons, je ne crois pas qu'il se soucie réellement de nous. Ce qui l'excite, il me semble, c'est de prendre la femme ou la maîtresse d'un autre homme. Se demander s'il va réussir, voilà ce qui lui plaît ; dès qu'on s'est donnée à lui, on perd tout intérêt à ses yeux.

Si quelqu'un devait être tué dans cette affaire, j'aurais parié pour Joël. Je connais une bonne demi-douzaine de maris qui tireraient volontiers à vue sur lui. Je connais même plusieurs femmes qui, si elles en avaient l'occasion, n'hésiteraient pas à laisser tomber quelques gouttes d'arsenic dans son martini.

J'aurais aimé entendre la fin de leur discussion et savoir si Joël se rendrait vraiment à ce rendez-vous avec Pat. Mais mon imbécile d'époux est sorti à ce moment-là de son bureau. Il avançait en titubant et finissait de reboutonner son pantalon, le visage tout barbouillé de rouge à lèvres. Pour l'empêcher de se rendre plus ridicule qu'il ne l'est habituellement, j'ai bien été obligée d'aller le retrouver et de lui dire d'aller aux lavabos mettre de l'ordre dans sa toilette.

D'après les journaux et les bruits qui circulent, Patricia avait bien rendez-vous avec quelqu'un au motel. La police ne sait pas si c'est cette personne qui l'a tuée, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que Pat n'était pas seule dans son lit ! A première vue, son compagnon pourrait avoir été Joël, mais si l'on pense à la façon dont ils se disputaient, cela me semble peu probable.

Non, je suis sûre d'une chose : Joël ne l'a pas tuée. Il n'est pas de ceux qui utilisent le revolver pour se débarrasser de maîtresses encombrantes. Son procédé est plus cruel ; il leur dit froidement de ficher le camp et, après leur avoir brisé le cœur, il les abandonne tout simplement. C'est ce genre de discours qu'il tenait à Patricia quand j'ai surpris si involontairement leurs paroles.

Elle disait :

— Comment peux-tu me faire ça, Joël, après ce que nous avons été l'un pour l'autre, après ce que je t'ai offert et la façon dont je t'ai

aimé ?

Et lui de répliquer :

— Comment as-tu pu faire ça à ton mari, après ce que vous avez été l'un pour l'autre, après tout ce qu'il t'a donné et l'amour fou qu'il t'avait voué ?

Evidemment, c'était plutôt embarrassant pour Pat. Ce qui est surprenant... enfin, ce qui me surprend, moi, c'est qu'une femme ayant eu autant d'aventures que Pat soit restée aussi stupide.

Hal a de la chance que Joël se soit affolé et ait disparu de la circulation. Ce Joël est plus bête que je ne croyais. Quand le lieutenant m'a interrogée, il a bien fallu lui dire tout ce que je savais et lui rapporter la conversation que j'avais involontairement surprise. De toute façon, la police n'aurait pas manqué de découvrir que Joël devait retrouver Pat après la soirée. S'il est maintenant dans ses petits souliers, c'est bien sa faute après tout. Et tant que les policiers s'intéresseront à Joël, ils ne se poseront pas de question au sujet de Hal et ne chercheront pas à vérifier où il a réellement passé la nuit.

Le lieutenant Goodwin a manifesté l'intention de me revoir. J'en profiterai pour lui mettre la puce à l'oreille. Ce n'est pas que je veuille du mal à Joël, mais si quelqu'un doit avoir des embêtements, je préfère que ce soit lui plutôt que mon mari.

Je me demande bien pour quelle raison Hubert Pringle veut me voir. D'après le ton de sa voix au téléphone, ça semblait important. Rien ne l'empêchait de me parler pendant cette soirée de réveillon, mais il ne s'est jamais approché de moi.

Comme je l'ai dit à Hal plus de dix fois, je ne peux pas souffrir ce Pringle et je ne comprends pas pourquoi mon mari le garde dans la maison.

Vingt pour cent des actions m'appartiennent ; il me semble qu'on pourrait m'écouter davantage. Si ça ne dépendait que de moi, je commencerais par sacquer la moitié du personnel, Pringle en tête. Je me débarrasserais aussi de la petite dinde qui tient le standard téléphonique. Elle est incapable de transmettre un message correctement, et je n'aime pas sa façon de répondre : « Je vais voir si M. Markey est là », quand je téléphone. Elle sait bougrement bien qu'il est là. S'imagine-t-elle que je ne comprends pas ?

Ce Creamer ne serait pas long, non plus, à recevoir son congé ! Il n'a pas écouté un seul mot de ce que je disais à propos de son article paru dans le dernier numéro de *L'Ange du Foyer*. Il a été parfaitement malhonnête. Après tout, je suis l'épouse de son patron et il me doit le respect. Si c'est ainsi qu'il traite sa femme, je ne m'étonne plus qu'elle le plaque. Creamer était ivre avant que la soirée n'eût seulement commencé.

La façon dont il tournait autour de Patricia était absolument écœurante. Tomber amoureux d'une femme mariée, ce n'est déjà pas beau, mais le laisser voir ainsi à tout le monde, ça dépasse les bornes !

VIII

JOHNNY CREAMER

Je me demande sincèrement si je ne deviens pas fou.

Ah ! si je pouvais seulement me souvenir... Ce n'est pas la première fois, remarquez bien, que je suis dans le cirage après une cuite trop carabinée. Bien sûr, ça m'est déjà arrivé. Mais, sapristi ! j'ai toujours fini par retrouver les pédales !

Le lieutenant Goodwin m'a assuré qu'il comprenait. Je me demande s'il dit la vérité. Je sais que j'avais l'automatique sur moi et ça n'aurait servi à rien de le nier. Le gars qui m'a laissé pleurer dans son gilet était certainement au courant puisque je me rappelle avoir sorti l'arme pour la lui montrer. Mais suis-je ou non allé au motel ensuite ? Ça je n'en sais rien.

Est-il vraiment possible que je l'aie tuée ? Non, ce ne se peut pas, je ne le croirai jamais. Personne ne peut savoir à quel point j'aimais cette femme. J'étais follement jaloux ; j'ai perdu mon sang-froid et le peu de bon sens que j'aie jamais possédé ; c'est entendu, mais, malgré tout, je n'arrive pas à croire que j'aurais pu lui faire du mal. Si je suis réellement allé là-bas et les ai trouvés tous les deux ensemble, j'ai peut-être tiré sur Siddel et c'est Pat qui aura reçu la balle ? Mais si ça s'est passé de cette façon-là, pourquoi Siddel ne vient-il pas le dire ? Pourquoi a-t-il disparu ?

Et puis quelqu'un m'aurait vu, quelqu'un saurait la vérité. Et comment se fait-il que je me sois retrouvé dans ce bouge infect de la Bowery ? Comment m'y suis-je rendu ? Est-ce que quelqu'un m'y a conduit ?

Il paraît que je suis arrivé là-bas vers les quatre heures du matin, ivre mort. Ça, c'est vrai, j'étais rétamé. Rétamé au point de ne même pas me souvenir comment j'ai quitté la petite fête donnée par Harold Markey. Non, je ne me souviens absolument de rien. Sauf que dans le bureau, j'ai raconté mes malheurs à...

A qui donc ? Là, ma mémoire se brouille. Mais quelle que soit la personne à qui j'ai parlé, pourquoi ne se fait-elle pas connaître à la police ?

Mary-Ann avait raison de dire que ça finirait mal pour moi. C'est bien ce qui s'est produit, ça, je m'en rends compte. Si elle désire toujours le divorce, elle n'aura aucune difficulté à l'obtenir. Et ce n'est

pas moi qui le lui reprocherai, vingt dieux !

J'ai vraiment du mal à me figurer que Pat soit morte. Et pourtant, c'est incontestable, elle est morte. Mais je n'arrive pas à définir ce que j'éprouve.

Quand je lui ai dit que si elle n'était pas à moi, elle ne serait à personne, je n'imaginai pas que ça tournerait de cette façon-là. Si, à ce moment-là, je croyais préférer la voir morte plutôt que dans les bras d'un Joël, je sais à présent que je ne voulais pas m'avouer la vérité.

Pat pouvait bien faire tout ce qu'elle voulait et avec qui ça lui chantait, je ne voulais pas qu'elle meure. Jamais l'idée ne me serait venue de lui faire le moindre mal.

Bien sûr, je n'aurais pas dû vider ce premier verre. Je savais ce qui se passerait ensuite. Mais c'est seulement lorsque j'ai entendu Pat demander à Joël de venir la retrouver à « La Résidence » que j'ai perdu la tête.

Joël ne se doute pas à quel point il a frôlé la mort de près en cet instant. Si je suis allé dans mon bureau, c'était pour prendre le pistolet. Ce fut une chance que le flacon ait été dans le même tiroir ; s'il ne s'était pas trouvé là, je me servais tout de suite de l'automatique. Mais la vue de l'alcool m'a fait changer d'avis et je me suis mis à boire et à sangloter tour à tour. Une fois le flacon vide, je tenais une telle mufflée que je n'avais plus qu'un désir : rencontrer une âme charitable à qui confier mes peines. C'est à ce moment-là que le type habillé en père Noël est entré...

Mais, bon Dieu ! Ce doit être à lui que j'ai conté mes malheurs ! C'est curieux comme tout me revient à présent. Ce gars-là m'est complètement inconnu, ai-je pensé, et voilà que je lui raconte ma vie ! Je crois que je n'aurais jamais pu parler aussi librement à une personne de mon entourage ou à quelqu'un qui connaissait Pat. Je ne crois pas avoir prononcé son nom, ni dit quoi que ce soit qui pût la faire reconnaître, mais dans l'état où je me trouvais je ne suis sûr de rien...

Si je pouvais seulement savoir qui était cet homme. Il me dirait bien si j'avais encore l'automatique quand je suis parti. J'ai vaguement le souvenir qu'il m'a adjuré de ne pas faire de bêtises. Lui aurais-je alors remis mon arme ?

Si je ne la lui ai pas donnée, je l'ai certainement passée à quelqu'un d'autre. Ou alors, on me l'a prise. En tout cas, une chose est sûre, elle a disparu. Est-ce une simple coïncidence que Pat ait été tuée par une balle de calibre 38 et que mon automatique soit justement un calibre 38 ?

Je ne sais pas ce que je donnerais pour que ce maudit pistolet

reparaîsse. Au moins je serais fixé d'une façon ou d'une autre.

Le lieutenant est absolument certain qu'on le retrouvera. J'espère qu'il ne se trompe pas. Si c'est moi qui ai tiré la balle mortelle, j'aime mieux le savoir. Tout vaut mieux que cette incertitude.

Je me soucie tellement peu de ce qui va m'arriver, à présent. Vivre ou mourir, cela m'est égal, mais il faut que je sache... il faut que je découvre la vérité.

Hubert Pringle est un sacré menteur. Quand je lui ai demandé le nom du gars qui faisait le père Noël, il m'a répondu que c'était juste un pauvre diable ramassé dans la rue.

S'il en est ainsi, pourquoi son bonhomme ne se montre-t-il pas ? Il doit lui arriver de lire les journaux, non ? Ou d'entendre la radio.

Je ne vois pas ce qui peut obliger Pringle à mentir, mais je suis sûr qu'il ment. Qu'essaie-t-il de dissimuler ? Il n'y a certainement jamais rien eu entre lui et Pat. De tous les invités masculins présents à cette foutue soirée, il est probablement le seul à n'avoir eu aucune raison de la tuer.

Des mobiles, Clayton en aurait eu a foison. Mais je ne le vois pas tuer quelqu'un. Je crois qu'il avait pour Pat, à sa façon, un sentiment aussi fort que celui que j'éprouvais. Et elle se fichait éperdument de lui comme de moi.

Ce salaud de Siddel aurait pu la tuer, certes. Mais il ne l'aurait pas tuée parce qu'il était amoureux d'elle ; ç'aurait été tout simplement pour se débarrasser d'elle.

— Voyons maintenant Hal Markey. Rien ne l'empêchait d'entrer dans mon bureau pour prendre l'automatique pendant que je cuvais mon alcool. Est-ce qu'il n'aurait pas pu avoir suivi ensuite Pat et Joël à « La Résidence » ? Toujours en supposant que Joël soit l'homme qui accompagnait Pat quand elle y a pris une chambre.

Quant à Markey, cet ignoble porc, il a certainement couché avec elle à un moment ou à un autre, mais il ne l'a pas tuée. Il pense uniquement à sa précieuse personne et il est incapable d'éprouver la moindre passion. Jamais il ne ferait rien qui risque de mettre sa peau en danger. L'assassinat n'est pas dans ses cordes. S'il aime détruire les corps ou les âmes – c'est par d'autres moyens. Markey est un homme que j'abattrais avec joie.

Ce qui me surprend, c'est de ne pas avoir encore été arrêté. Les enquêteurs savent que le pistolet m'appartient, je l'ai avoué. Et je ne peux expliquer ni où j'étais, ni ce que je faisais quand Pat a été assassinée. J'ignore comment ils l'ont découvert, mais ils paraissent savoir que, moi aussi, j'étais fou d'elle.

On devrait faire périr sous le fouet le salaud qui a écrit cet

abominable article dans le journal de ce matin. Comment peut-on déverser de telles ignominies sur elle ? Les hommes lui ont déjà fait assez de mal de son vivant. Et pourtant, ils éprouvent encore le besoin d'achever de ruiner sa réputation maintenant qu'elle n'est plus !

Je crois bien être la seule personne au monde à l'avoir réellement connue. La seule personne qui ait compris ce qui la poussait à se comporter de la sorte, à coucher avec tous ces gens-là. Par une curieuse ironie du sort, moi le seul homme qui l'ait vraiment aimée, je me trouve être le seul à n'avoir jamais couché avec elle. Le seul homme qui ait su découvrir réellement la beauté de son âme.

Pourquoi ne m'a-t-elle pas compris, moi ? Pourquoi refusa-t-elle toujours de m'écouter ? Pourquoi a-t-il fallu qu'elle ait ce triste sort ?

Je ne peux plus rien pour elle, maintenant, mais je puis au moins faire une chose : essayer de savoir qui l'a tuée. Même si je découvrais que c'est moi le coupable. Je veux savoir.

Comme point de départ, il faut que je reconstitue ce qui s'est passé après le début de mon ivresse.

Il faut absolument que je retrouve le gars qui tenait le rôle du père Noël.

DEUXIÈME PARTIE

I

LIEUTENANT WILLIAM GOODWIN

Il y a certains moments où j'ai New York en horreur ; je déteste les millions de créatures égoïstes, nerveuses et agitées qui grouillent dans ses rues. Un inoffensif citoyen peut être sauvagement assassiné devant cinq cents témoins, et pas un seul ne lèvera le petit doigt pour le défendre ou n'appellera même à l'aide.

Je me demande si ce n'est pas ce qui est arrivé dans le cas de Karl Swendson.

Une chose est certaine, quinze ou vingt passants ont défilé à moins d'un mètre de l'endroit où son corps ensanglanté gisait dans le caniveau, et personne ne s'est arrêté pour voir s'il vivait encore, personne n'a pris la peine d'avertir la police. Il y eut un témoin de la scène, le clochard que nous retenons en ce moment à la prison des Tombs. Il était saoul, bien entendu, mais pas ivre au point de ne pas se souvenir d'un détail ou deux. Il devait bien y avoir d'autres passants, à cet endroit-là, quand le chauffard a fait de l'agent Swendson un cadavre ensanglanté et désarticulé.

Ce matin, j'ai causé avec Conrad Fairman, le clochard en question. En principe, je n'ai pas à m'occuper de cette affaire, mais elle m'intéresse pour deux raisons. L'une est personnelle, l'autre regarde mon métier.

Swendson était mon ami, c'est la raison personnelle. Je voudrais voir sous les verrous, en train d'expier son crime, le misérable qui l'a tué.

La seconde raison tient à l'heure et au lieu de l'accident. C'est arrivé samedi dernier, vers une heure ou deux du matin, devant l'immeuble où se trouvent les bureaux des Editions Markey. Au moins une douzaine de personnes qui avaient assisté à la soirée ont quitté l'immeuble entre le moment du drame et celui où il nous fut signalé. Plusieurs ont vu le corps, mais elles ont cru, c'est du moins ce qu'elles prétendent, qu'il s'agissait d'un ivrogne en train de cuver son vin.

Ces témoins ont vu aussi notre clochard, Conrad Fairman, assis dans l'embrasure d'une porte, une bouteille à la main, l'air à moitié évanoui. Ils ont supposé que les deux hommes étaient ensemble et ne se sont pas arrêtés ; ils se sont dit qu'après tout ça ne les regardait pas.

Ils ne pouvaient deviner que Swendon appartenait à la police, je le

reconnais. Swendon rentrait chez lui, son service terminé, et n'était pas en uniforme.

Fairman se souvient de très peu de choses, mais son interrogatoire a mis en lumière certains faits. Il est resté sous ce porche plusieurs heures avant d'être arrêté. Il se rappelle vaguement qu'une voiture était garée devant l'immeuble. Un homme monta dedans et au même moment quelqu'un traversa la rue en criant des paroles que Fairman ne saisit pas. Sur ces entrefaites l'auto démarra brusquement, s'écarta du trottoir et renversa celui qui venait d'interpeller le conducteur. On peut donc supposer que Swendon avait remarqué quelque chose de louche, soit dans l'auto, soit dans l'attitude du chauffeur.

Swendon ne pouvait pas être au courant du cambriolage de la bijouterie, il ne s'agit donc pas de ça. De quoi, alors ? Un détail l'avait-il intrigué dans la personne du chauffeur ?

Ce qui intéresse le policier en moi, c'est la possibilité qu'un des invités soit sorti au moment de l'accident. C'est tout à fait possible, mais alors pourquoi ce témoin garde-t-il le silence ?

Le clochard n'a remarqué personne en particulier parmi ceux qui ont quitté l'immeuble ce soir-là, ce qui est pour moi doublement décevant. Je voudrais trouver quelqu'un qui ait vu sortir Mme Andrews. Sa voiture, elle aussi, était garée non loin de cette porte. J'aimerais savoir si la jeune femme était seule, ou, dans la négative, qui l'accompagnait.

Les gens que j'interroge sont exaspérants. Toute cette affaire, d'ailleurs, est exaspérante. Celui que je désire le plus questionner, Joël Siddel, est introuvable. Les témoins à qui je m'adresse me répondent de façon évasive... quand ils ne mentent pas carrément. Je ne crois pas qu'un seul, parmi eux, s'en soit tenu à l'exacte vérité.

Ce qui vient de se passer à propos de Susan Flannery est caractéristique. Je l'attendais à neuf heures, dans le bureau où elle travaille, quand elle a téléphoné pour avertir qu'elle abandonnait son emploi. Avant que je puisse atteindre moi-même l'appareil, elle avait raccroché. J'ai donc sauté dans ma voiture pour me rendre à Brooklyn où elle habite avec sa mère. Cette dernière m'apprit que sa fille était partie, elle ne savait où, sans préciser la date de son retour. Elle ajouta que Susan était rentrée la veille au soir, l'air bouleversée, et avait simplement annoncé qu'elle s'absentait pour quelque temps.

J'ai lancé un avis de recherches à son sujet.

Sa mère, Mary Flannery, massive commère d'apparence peu soignée, est la concierge de l'immeuble. C'est une bonne catholique, laborieuse et bornée mais, je pense, honnête. L'ennui, c'est que, comme tant d'immigrants Irlandais, Américains de fraîche date, elle a une méfiance innée de l'autorité en général et de la police en

particulier. Dès qu'elle eut entrouvert la porte, sans décrocher la chaîne de sûreté, j'ai senti son hostilité. J'ai demandé à voir sa fille, mais ce fut seulement lorsque je lui eus montré mon insigne qu'elle consentit à me répondre. Elle me fit entrer à contrecœur, pour que les voisins ne sachent pas qu'elle parlait à un policier bien plus que par politesse.

Il m'a fallu près d'un quart d'heure pour apprendre que Susan avait quitté la maison le soir précédent, munie seulement d'un petit sac de nuit.

— Madame Flannery, dis-je, ce brusque départ de votre fille ne vous paraît pas étrange ?

La grosse femme secoua la tête.

— Peut-être qu'elle a ses raisons, répliqua-t-elle. Qu'est-ce que vous lui voulez ? Après tout, elle a rien fait de mal. Elle est un peu remuante, mais c'est une honnête fille. La police a rien à lui reprocher, et je voudrais bien savoir pourquoi vous cherchez des ennuis à une brave petite...

— Nous ne lui cherchons pas d'ennuis, dis-je. Nous voulons uniquement lui poser certaines questions.

— Mais puisque je vous dis que Susan...

— Madame Flannery, Susan n'a rien à craindre de nous. Votre fille n'a rien fait de répréhensible. Mais elle assistait à un réveillon donné par la maison où elle travaille et une femme qui se trouvait aussi à cette réunion a été assassinée un peu plus tard. Nous savons que cette femme a parlé à Susan, et nous aimerions beaucoup savoir si...

— Je vous répète que Susan n'est au courant de rien.

Mme Flannery, qui ne m'avait pas prié de m'asseoir, me regardait d'un air féroce, en se tenant les hanches à pleines mains.

Je n'arrivais à rien. Inutile d'insister, la raison et la logique ne m'étaient d'aucun secours. Je déteste employer la manière forte avec les témoins, mais c'est parfois nécessaire. Changeant de tactique, je lançai :

— Je peux arrêter votre fille, madame Flannery, et la garder à la disposition de la justice à titre de témoin capital en fixant une caution très élevée. Je ne désire pas en venir là, mais si elle se soustrait à mon interrogatoire, je me verrai contraint d'intervenir dans ce sens. Alors pourquoi ne pas me dire tout simplement où elle se trouve ? Ce sera beaucoup plus commode pour elle, croyez-moi. Tout ce que je désire, c'est lui poser quelques questions.

— Mais puisque je vous dis que je ne sais pas où elle est !

— Vous saviez qu'elle voulait quitter son emploi ce matin ?

— Oui. Elle me l'a dit hier soir, après le coup de téléphone.

— Le coup de téléphone ? Quel coup de téléphone ? Est-ce qu'elle aurait reçu cette communication avant de vous annoncer son départ ?

— Asseyez-vous, papa, dit enfin la grosse Irlandaise.

Elle-même se laissa tomber lourdement sur une chaise à dossier droit, mais en veillant bien, pourtant, à n'être assise que tout au bord du siège, les muscles bandés, tout son être sur le qui-vive.

Je pris un siège de l'autre côté de la table.

— Si je dis tout ce que je sais, vous me promettez de ne pas la garder en prison à titre de... comme vous avez dit ?

— Je vous donne ma parole que, si elle nous communique les renseignements qu'elle possède, nous ne l'arrêterons pas. Il faudra simplement qu'elle se tienne à la disposition de la justice jusqu'à la conclusion de cette affaire.

Mme Flannery réfléchit longuement, puis ayant acquiescé d'un hochement de tête, elle articula, sans abandonner son air rébarbatif :

— A huit heures hier soir, le téléphone a sonné. C'est Susan qui a décroché le récepteur, alors je ne sais pas si c'est un homme ou une femme qui se trouvait au bout du fil. Susan a dit : « Oui, je suis bien Miss Flannery. » Puis elle a écouté pendant deux ou trois minutes et a raccroché sans avoir prononcé une autre parole. Elle ne m'a pas dit un mot, et moi je n'ai rien demandé. Les filles d'aujourd'hui, faut pas se mêler de leurs affaires.

— Et après ? Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Rien. On venait juste de se mettre à table. Elle a repris sa place et on a continué à manger. Mais elle gardait les sourcils froncés, et une ou deux fois elle a pas répondu quand je parlais. On ne tient pas de grandes conversations à table. On est toujours fatiguées, toutes les deux ; alors on préfère se taire.

» Après souper, elle est montée dans sa chambre et elle est redescendue vingt minutes plus tard. « Je pars pour quelques jours », qu'elle m'a dit. Elle avait l'air surexcité, mais quand j'ai voulu lui demander ce qu'il y avait, elle m'a fermé le bec. Elle gagne sa vie, n'est-ce pas, alors y a longtemps qu'on ne peut plus rien lui dire...

— Elle n'aurait pas pu avoir rendez-vous avec... ?

Mme Flannery leva brusquement la tête et s'écria, le menton en avant :

— Tâchez de vous rappeler que ma Susan est une fille sérieuse. C'est pas le genre à traîner avec les uns ou les autres. D'abord, elle fréquente Joe. Ils doivent se marier aussitôt qu'il aura son avancement, et Susan...

— Elle n'aurait pas pu avoir eu rendez-vous avec ce Joe ?

La grosse concierge secoua la tête.

— Non. Joe est venu ici vers les dix heures. Une demi-heure après le départ de Susan, peut-être, et il était au courant de rien.

— Elle n'a pas de tantes, de cousines, ou alors une amie intime...

Mme Flannery secoua la tête encore plus vigoureusement.

— Elle m'a dit qu'elle voulait être seule pendant deux ou trois jours, voilà tout. Et qu'elle me téléphonerait ce soir pour me dire où elle se trouvait.

Nous avons bavardé encore une vingtaine de minutes, et je suis à peu près certain qu'elle m'a dit la vérité. Elle ne sait pas où est sa fille ni pourquoi elle est partie. Je l'ignore moi-même, mais je suis bien décidé à faire tout ce qu'il faudra pour me renseigner là-dessus.

En attendant : un témoin qui s'envole, voilà tout ce que j'ai à mettre à l'actif de ce début de journée. Sur le chemin du retour, je me suis arrêté à la prison des Tombs pour voir mon clochard qu'on a fini par dessaouler suffisamment. Il n'a plus la tremblote et s'exprime de façon cohérente, mais ne m'a rien appris de nouveau. A présent, je suis à Greenwich Village, dans l'atelier de Clayton Andrews ; lui-même est dans sa salle de bains et finit de s'habiller.

Il a répondu à mon coup de sonnette en robe de chambre et en pantoufles et m'a dit avoir travaillé toute la nuit. Je ne sais si c'est vrai, mais, à en juger par sa mine cadavérique, il n'a sûrement pas dû dormir beaucoup. Je le plains de tout mon cœur – visiblement la mort de sa femme lui a porté un coup terrible – mais ça ne va pas m'empêcher de le retourner sur le gril à ma façon. Il m'a dit un tas de choses qui ne me semblent approcher la vérité que d'assez loin. Et il a ce genre d'alibi que j'exècre particulièrement : impossible de le prouver ni de le réfuter !

*

Tout en bavardant, je promène mon regard sur les murs de l'atelier. On y voit au moins dix portraits de Patricia Andrews, la plupart inachevés et sans cadre. Il y a aussi d'autres tableaux, ce qui donne à penser que Clayton aborde ici des sujets qui l'intéressent au cours de ses heures de loisirs. Toutes ces œuvres sont des portraits, à l'exception de quelques nus. Je ne sais si sa femme a posé pour ceux-ci ; ils reproduisent tous le même corps féminin, mais la tête du modèle est tournée de façon à ne pas laisser voir les traits du visage.

Clayton, très nerveux, fume sans arrêt, allumant chaque nouvelle cigarette au mégot de la précédente. Notre conversation le met visiblement au supplice, mais il répond à toutes mes questions, et, bien qu'elles l'irritent, il reste parfaitement maître de lui. Il me semble pourtant que le moment où il va s'effondrer approche.

— Vous me donnez l'impression d'avoir beaucoup aimé votre femme, monsieur Andrews. Un point alors m'étonne. Nous savons qu'elle vous était infidèle. Vous-même l'avez reconnu, et cependant vous niez lui en avoir tenu rigueur, ou même avoir éprouvé de la jalousie. Vous prétendez que jamais le désir de la punir ou de vous venger ne vous est venu.

Il lève la tête pour me regarder en battant nerveusement des paupières.

— Vous ne comprenez pas ce qu'était Pat, déclara-t-il. L'amour physique n'avait pas grand intérêt pour elle. Pas plus avec d'autres qu'avec moi. Elle était très bonne, aimait faire plaisir, et n'a jamais su dire non. Et comme il était sans importance pour elle, l'amour physique n'avait aucune influence sur ses tendances profondes ou ses véritables sentiments. Elle continuait son petit bonhomme de chemin tout en faisant mille sottises.

— Mais vous, ça devait vous vexer, vous scandaliser ?

Clayton reste silencieux un bon moment. Les yeux braqués sur le parquet, il fuit mon regard. Enfin, il répond d'une voix à peine perceptible :

— Il faut d'abord essayer de comprendre ce qu'est l'amour. Supposons, par exemple, que vous ayez une épouse, ou un fils... qui boive. Qui se saoule. Qui en soit malade, et ne puisse se maîtriser et cesser de boire. Cesseriez-vous de l'aimer et de vous occuper de lui ? Je ne crois pas, si vous l'aimez vraiment. Les contrariétés et les souffrances qu'il vous ferait subir seraient sans importance, à vos yeux. Tout au fond de votre cœur, vous ne lui feriez même pas de reproches. Vous vous efforceriez simplement de le guérir.

— Et si cela se révélait impossible ?

— Vous continueriez de l'aimer.

J'acquiesce.

— C'est vrai, dis-je, dans la mesure où vous considérez l'amour physique avec ses passades comme une simple maladie. Mais supposons qu'un jour l'amour physique devienne pour elle autre chose qu'une gymnastique sans importance. Supposons que votre femme devienne vraiment amoureuse... Amoureuse d'un autre homme. Et que le côté physique de l'amour lui soit révélé par son amant. Quel genre de sentiment éprouveriez-vous alors ?

— Ma femme n'aimait personne que moi.

Il lance cette réplique d'un ton incisif et, cette fois il me regarde droit dans les yeux d'un air totalement dénué de sympathie. Je poursuis :

— Excusez-moi, monsieur Andrews. Excusez-moi d'avoir dit tout

ceci. Mais d'après ce que j'ai pu apprendre, vous êtes dans l'erreur. Votre femme aimait réellement Joël Siddel, cet architecte qui a disparu.

Il se lève d'un bond. L'espace d'une seconde, j'ai l'impression qu'il va me frapper. Il serre le poing et son visage devient exsangue. Le bras levé, il s'avance vers moi et dit en bégayant de fureur :

— Vous êtes un imbé... bécile. Ma femme n'était amoureuse de personne. Joël Siddel est l'un de mes meilleurs amis. Un de nos meilleurs amis, à Pat et à moi.

— Asseyez-vous, monsieur Andrews. Je ne vous apprends rien de nouveau, j'en suis sûr, en vous disant que cet ami si cher était l'amant de votre femme depuis plus de deux ans.

Le sang lui afflue de nouveau au visage et, lorsqu'il parle, c'est d'une voix mourante, empreinte d'une détresse infinie :

— Je le savais, dit-il. Mais cette aventure était comme les autres, sans aucune importance. Pat se sentait trop seule ; sous maints rapports je n'ai pas su répondre à son attente. J'étais de beaucoup son aîné, j'avais d'autres distractions dans la vie. Siddel est d'ailleurs un garçon charmant. Il éprouvait de la sympathie à son égard et s'occupait d'elle. Leur aventure ne tirait pas plus à conséquence que les autres.

— Mais cet homme était votre ami... votre meilleur ami. Vous voudriez alors me faire croire que vous n'étiez nullement contrarié de le voir coucher avec votre femme, quelque fût le peu d'importance qu'elle accordait aux rapports physiques ?

Il se lève et traverse la pièce pour aller se planter devant un portrait de la morte. Je ne sais s'il s'en aperçoit, mais lorsqu'il me parle, c'est de nouveau dans un murmure et en évitant de me regarder.

— Ce salaud-là, je le détestais !

— Alors, pourquoi avoir laissé cette liaison durer si longtemps ?

— D'abord, je n'y ai pas cru. Je savais qu'il était arrivé à Pat de coucher avec d'autres hommes, et Dieu sait si cela me faisait mal. Mais Pat et Joël... je ne l'ai pas cru. Je ne pouvais pas y croire. J'ajoutais foi à ses paroles lorsqu'elle me disait éprouver seulement de la sympathie... de l'admiration pour lui, lorsqu'elle me disait que tous deux avaient plaisir à être ensemble, à bavarder... Elle m'assurait qu'il s'agissait d'une liaison toute platonique. Mais j'ai fini, hélas, par apprendre la vérité...

— De la bouche de votre femme ?

Andrews secoue la tête.

— Non. Elle ne me l'a jamais dit et je ne le lui ai jamais demandé.

— Pourquoi ?

— Parce que, si elle me l'avait avoué, nous aurions dû nous séparer. Elle m'aurait quitté... ou je l'aurais quittée. Or, moi, je ne voulais pas la perdre. A aucun prix. Je savais que si nous feignions de croire que la chose n'existait pas... que si je ne la mettais pas en demeure de dire la vérité, un jour ou l'autre cette aventure s'achèverait comme les précédentes.

— Je crois en effet comprendre. Mais il y a encore un point sur lequel vous trichez, monsieur Andrews. Vous saviez bien qu'avec Siddel il ne s'agissait pas d'une banale aventure. Vous saviez qu'elle était amoureuse de Siddel, voyons !

Il se tourne vers moi. Au regard qu'il me lance, je vois qu'il me supplie de croire ses paroles.

— Elle s'était entichée de lui, dit-il. Tout à fait comme une collégienne. Mais ça aurait passé à la longue. C'était un microbe dont son organisme se serait débarrassé un jour.

Je sais bien qu'il est au supplice, mais je n'ai pas le droit de m'arrêter avant d'avoir atteint la vérité.

— Si elle était amoureuse de lui, dis-je encore, pourquoi croyez-vous que ça aurait passé à la longue ?

— Parce qu'elle n'était pas payée de retour. Joël ne s'est jamais soucié que de lui-même. Il est incapable d'éprouver l'amour. Il ne connaît pas la signification de ce mot. Tôt ou tard, elle s'en serait aperçue. Comprenant alors qu'il s'était simplement servi d'elle selon son bon plaisir, à lui, elle aurait fini par se désintoxiquer et par le laisser tomber.

— Et vous pardonniez aussi à votre femme cette infidélité-là, vous l'affirmez ? insistai-je encore. Cette fois-ci, elle éprouvait de l'amour pour son amant et vous lui pardonniez quand même ?

Clayton m'adresse un regard suppliant et répond :

— Je lui avais pardonné. Comprendre et pardonner, c'est la vraie nature de l'amour. Pat aimait Siddel, qu'il soit ou non digne de son amour, et moi j'aimais Pat, qu'elle soit ou non digne de mon amour. Comprenez-vous ?

— Oui, je le crois.

Je me lève et prends mon chapeau. Arrivé à la porte, je me retourne pour demander :

— Et Siddel, lui avez-vous pardonné aussi ?

— Si je savais où il se terre, j'irais l'abattre immédiatement. Pour l'avoir prise sans l'aimer.

J'hésite un instant avant d'ajouter :

— Vous abattriez Siddel parce qu'il n'aimait pas votre femme.

Permettez-moi de vous poser une dernière question : pensez-vous que Siddel ait pu la tuer parce qu'elle l'aimait trop, qu'il était las de son amour, et qu'il n'arrivait pas à se débarrasser d'elle autrement ?

Andrews me regarde et finit par secouer la tête. Une ébauche de sourire aux lèvres, il explique :

— Mon plus grand plaisir serait d'envoyer ce salaud à la chaise électrique, qu'il soit coupable ou non. J'essaierais même bien de l'y expédier effectivement si je pensais avoir la moindre chance de réussir. Mais Joël n'a pas tué Pat. Ce n'est pas sa main qui tenait le revolver lorsque celui-ci a craché la balle mortelle. Ce n'est pas son style. Joël est beaucoup trop égoïste pour courir un tel risque. Il ne se donne jamais la peine de tuer les femmes qui ont cessé de lui plaire. Il se sert d'elles, et puis il les plante-là. C'est tout. Non ; si Joël a disparu, s'il se cache, c'est simplement par frousse. Peut-être s'imaginerait-il que la police le croit coupable. Ou alors il se trouvait là ; il a vu le meurtrier, et est en train de mourir de peur. Il attend que l'assassin soit sous les verrous avant d'oser reparaître.

» Il y a aussi autre chose. Quel que soit l'assassin, Joël sait bien que c'est lui-même que j'estime responsable de la mort de Pat. Il sait bien que, dès que je l'apercevrai, je le tuerai sans me soucier des conséquences de mon geste.

— Réfléchissez bien avant de faire ça, monsieur Andrews, dis-je. Tuer Siddel ne rendra pas la vie à votre femme. Pensez à la boue qui rejaillirait sur elle. Si vous l'aimez encore, vous ne ferez rien qui puisse salir sa mémoire. Sans compter qu'il existe une loi contre le meurtre. Même contre l'homicide justifiable dans les cas de légitime défense. Vous avez votre vie devant vous. La seule vengeance que vous puissiez souhaiter est celle exercée contre l'assassin effectif de votre femme ; et celle-là, c'est l'Etat qui s'en chargera.

— C'est possible. Mais pour que l'Etat puisse s'en charger, lieutenant, il faut d'abord que vous dénichiez l'assassin !

*

Les gens d'affaires ne cessent de porter contre nous autres, pauvres fonctionnaires, toutes les accusations possibles et imaginables : négligence, malversations, stupidité, incompétence, corruption, Dieu sait quoi encore. Les fonctionnaires manquent totalement de réalisme, dit-on et sont irrémédiablement incapables d'accomplir la tâche confiée à chacun d'eux. Mais, franchement, quand je vois à l'œuvre une équipe comme celle des Editions Markey, je me demande ce que nous avons à leur envier.

Si le directeur de la police new-yorkaise gérait son service comme

Harold Markey mène son affaire, on exigerait sa démission dans les vingt-quatre heures et une anarchie totale régnerait dans la ville.

Les Editions Markey gagnent peut-être beaucoup d'argent avec leurs publications, mais chez elles on ignore le sens des mots honnêteté, probité ou respect de la personne humaine. Cette dernière qualité fait singulièrement défaut à Harold Markey. Tous ses employés semblent le haïr d'une manière unanime, et après avoir été en contact avec lui plus souvent que je ne l'aurais désiré depuis quatre jours, je partage leur sentiment.

Il y a quarante-huit heures maintenant que la petite Flannery a disparu. L'architecte Siddel ne se montre toujours pas. Et je ne serais pas autrement surpris si, à bref délai, deux autres employés de la maison Markey venaient s'ajouter à la liste des manquants.

Le jeune Creamer d'abord. Il est près de perdre la boule d'un moment à l'autre. Et puis Hubert Pringle, qui, je viens de le découvrir, puise sans discrétion dans la caisse de la maison depuis deux ans et est sur le point d'être mis à la porte. A moins que, dans la crainte d'être arrêté, il ne joue la fille de l'air auparavant. D'après ce que m'a confié Bertha Markey (Dans ce ménage-là, on peut dire que chacun des conjoints vaut bien l'autre.) il est probable que Pringle devra répondre d'un chantage par-dessus le marché.

Creamer ne cesse de me surprendre. Persuadé que son histoire d'amnésie était pure invention, je lui ai conseillé de se soumettre au test du détecteur de mensonge. Il a tout de suite accepté. Dans mon esprit, cet acquiescement ne signifiait pas que la perte de mémoire était réelle, mais simplement que Creamer se sentait sûr, soit de n'avoir rien fait de répréhensible, soit de passer l'épreuve sans révéler de détails dangereux pour lui.

Eh, oui, ma foi, l'épreuve a eu lieu, et elle démontre que ce garçon ne se souvient vraiment pas de ce qui s'est passé. Jamais je ne vis démonstration si négative. A chacune des questions ayant trait aux événements survenus entre vendredi onze heures du soir et samedi matin quatre heures, Creamer répondit d'une façon prouvant que, pour cette période, son cerveau est aussi vide qu'il le prétend.

Nous voici donc revenus à notre point de départ. Ivre comme il l'était, il peut avoir emporté son 38... (Selon toute probabilité c'est bien l'arme du crime.) et tué Patricia sans que sa mémoire ait rien enregistré. Ou alors, il est complètement innocent, et le détecteur ne nous est d'aucune utilité non plus.

En revanche, quand on arrive aux périodes dont il a gardé le souvenir il devient le plus loquace des témoins. Bougrement trop loquace même, à mon avis. La moitié du temps, il semble tout contrit de ne pouvoir avouer que c'est lui l'assassin. Une telle attitude n'est

pas naturelle.

Il proclame bien haut son amour pour Mme Andrews. Il semble même fier d'avoir brisé son propre ménage pour elle. Il se vante d'avoir gaspillé son argent à lui acheter des cadeaux variés. Bref, il reconnaît allègrement s'être conduit en parfait imbécile, sans avoir jamais reçu la moindre faveur en retour. Il avoue aussi que, fou de jalousie, il aurait volontiers abattu tous les hommes qui approchaient la belle. Il raconte qu'en prenant le pistolet dans son tiroir, il pensait sérieusement à tuer Siddel... ou à se loger une balle dans la tête. Mieux encore, il confesse qu'à un certain moment il s'est demandé s'il ne ferait pas bien d'abattre Patricia Andrews et de se tuer ensuite. De fait, cet espèce de petit imbécile ne semble avoir qu'une idée en tête : se faire expédier à la chaise électrique par les voies les plus rapides.

Tout cela commence à me rendre sceptique. Nous jouerait-il la comédie, par hasard ? A-t-il froidement assassiné Patricia Andrews et n'essaierait-il pas à présent de nous égarer ?

Rien, en effet, de ce qu'il dit ne pourrait être retenu par un tribunal, et aucun jury n'accepterait de le condamner là-dessus. Se rend-il compte qu'aussi longtemps qu'il s'en tiendra à sa comédie de l'ivrogne amnésique, il nous sera impossible de le déférer à la justice ? Est-il vraiment coupable, et assez fin, assez retors, pour adopter cette attitude ? Je finis par me le demander.

Creamer en revient toujours à cette heure pendant laquelle il a pleurniché dans le gilet du père Noël. Pourquoi cette insistance ? Je trouve vraiment curieux qu'il ait pu causer toute une heure avec un gars sans avoir la moindre idée de l'identité de son interlocuteur.

Il y a autre chose : Pringle et Markey prétendent tous deux ne pas connaître la personne qui a joué le rôle de père Noël. Pringle l'a engagé, Markey l'a payé, et d'après ce que je sais maintenant de Markey, il n'est pas homme à se séparer de son argent sans savoir à qui il le donne.

Pringle prétend qu'il a embauché un clochard dans la rue. C'est assez plausible. A cette époque de l'année, des centaines d'hommes jouent les pères Noël dans les grands magasins et ailleurs. Rien d'extraordinaire si l'un d'eux accepte de faire quelques heures supplémentaires dans la soirée pour arrondir sa paie... Pringle pourrait donc, comme il le dit, l'avoir rencontré dehors, vêtu de son traditionnel costume, et il aurait loué ses services pour le réveillon moyennant un billet de dix dollars. Oui... et pourtant j'ai l'impression que Pringle ne dit pas la vérité.

S'il ne ment pas, nous dénicherons bien notre père Noël tôt ou tard. Nous enquêtons dans les magasins du voisinage et dans les bureaux de placement. Quand nous l'aurons retrouvé, je ne pense pas

que son interrogatoire nous apporte grand-chose, mais sa présence au réveillon est un point obscur, et je n'aime pas laisser de points obscurs derrière moi. Et puis, ça soulagera le jeune Creamer. Il paraît croire qu'il a montré son arme à ce père Noël en lui expliquant à quoi il comptait l'employer. A moins que ce soit à une autre personne, qu'il ait fait ses confidences... Ivre comme il était...

Ce qui me donne la certitude que cette arme est bien celle du meurtre, c'est sa disparition. Evidemment, ce père Noël de fantaisie peut l'avoir emportée, mais c'est peu probable. Les calibres 38 ne se mettent pas facilement au clou, du moins dans notre Etat de New York. Ou alors, on vous pose des questions à n'en plus finir. Non, un gars qui travaille la moitié de la nuit, déguisé en père Noël, pour un misérable billet de dix dollars ne doit pas avoir l'habitude de voler des articles aussi compromettants. Mais l'assassin, lui, pourrait l'avoir pris ; et si Creamer l'a laissé traîner sur son bureau pendant qu'il était ivre mort, n'importe qui a pu s'en emparer.

Une chose me déconcerte. Si l'assassin a subtilisé ce pistolet dans le dessein de tuer Patricia Andrews, pourquoi ne l'a-t-il pas abandonné sur le lieu du crime ? C'était le meilleur moyen de compromettre le jeune Creamer. A moins que le meurtrier n'ait gardé l'arme avec l'intention de tuer une seconde fois ?

Depuis fort longtemps, je pars du principe que les assassins sont des gens essentiellement stupides. Quand on en est réduit à recourir au crime pour résoudre ses difficultés, il faut bien qu'on soit plus ou moins infirme des méninges.

Le cas de Pringle est un exemple convaincant. S'il n'avait pas eu la stupidité de tenter d'acheter ou de faire chanter Bertha Markey, nous n'aurions peut-être pas découvert ses détournements. Tout au moins, pas maintenant. Nous n'aurions pas non plus appris qu'il possède un casier judiciaire. Hé oui ! On peut bien le dire : qui a volé volera.

Au premier abord, il ne m'avait pourtant pas donné l'impression d'être bête. Ni voleur. Et pourtant, Pringle s'est révélé l'un et l'autre. Serait-il aussi assassin ? Là encore, je n'en ai pas l'impression, et vraiment ça m'étonnerait fort qu'il le soit. Les petits employés qui falsifient les écritures se livrent rarement à des crimes féroces. Chantage, falsification de documents, ce genre de choses, oui. Mais pas le vol à main armée, l'agression, et encore moins l'assassinat...

Non, Pringle est simplement un stupide petit voleur à la manque qui se trouve pincé parce qu'il a mal orchestré ses méfaits. Si Patricia n'avait pas été tuée ce soir-là, il n'aurait pas été démasqué avant un bon bout de temps encore. Mais, tôt ou tard, il aurait certainement commis une bétise et, pour ce qui le concerne, ça n'a pas une importance capitale.

Il est fort possible que Pringle soit au courant de ce qui est arrivé à Susan Flannery. Il avait l'air plutôt évasif quand j'ai prononcé le nom de cette petite.

Je peux dire que ce Pringle m'aura surpris jusqu'au bout. Je viens de parler au téléphone avec le sergent George Maidens qui s'occupe du cambriolage de la bijouterie. En apprenant que Pringle cherchait à se procurer de l'argent par tous les moyens, l'idée m'est brusquement venue qu'il avait peut-être joué un rôle dans ce vol. Le cambriolage, ne l'oublions pas, a eu lieu le soir même du réveillon.

Lorsque j'ai su que Pringle avait un terrible besoin d'argent et possédait un casier judiciaire, j'ai fait éplucher sa vie avec soin. Très vite, j'ai su ainsi qu'un beau-frère récemment sorti de prison habitait chez lui. A un moment, nous avons eu l'impression que nous allions enfin tirer au clair l'affaire Coster, même si nous n'obtenons aucun résultat dans l'assassinat de Patricia Andrews.

Maidens s'est rendu au domicile de Pringle pour interroger sa femme. Il a été fort déçu en apprenant que le vendredi, son frère, Marty Feathers, n'avait pas quitté la maison de toute la soirée. Sa sœur en fait le serment ; or, c'est le genre de personne dont le témoignage impressionne toujours les jurés.

Maidens m'a téléphoné que Feathers venait de prendre un billet d'avion au nom de Pringle. Un billet pour l'avion qui s'envole en direction du Brésil dans quarante-huit heures. Pringle aurait donc tout de même cambriolé la bijouterie, et il se proposerait de faire écouler les pierres volées par son beau-frère ? Serait-ce la véritable cause de son départ, bien plus que la crainte de voir découvrir ses détournements ?

Cette hypothèse ne me satisfait pas pleinement. Si Pringle a volé les pierres précieuses, pourquoi diable s'efforcerait-il de faire chanter Markey ? Un minable petit chantage est sans intérêt pour un homme qui vient de s'emparer d'un butin valant un nombre fabuleux de dollars !

Non, ça ne colle pas.

C'est dommage que nos services n'aient pas été fichus de déterminer avec plus de précision l'heure du cambriolage. Tout ce que nous savons, c'est qu'il a été commis entre vendredi huit heures du soir et samedi matin neuf heures, moment où le comptable arriva et vit le coffre éventré.

En tout cas, une chose reste sûre : il nous faut tenir à l'œil Pringle et son beau-frère. Le sergent Maidens considère toujours Pringle comme son suspect numéro un, mais il base sa conviction sur le criant besoin d'argent de ce pauvre type et sur son habitude de puiser librement dans la caisse de ses patrons.

Nous pourrions évidemment l'arrêter en l'accusant de détournements de fonds, mais agir ainsi risquerait de mettre la puce à l'oreille de Marty Feathers, si celui-ci est son complice dans le vol des diamants. Tout bien considéré – et puisque nous pouvons le cueillir à l'instant choisi par nous – il est préférable de le laisser libre. Il nous sera plus utile ainsi qu'en prison.

Quand on commence à remuer l'eau de ces mares en apparence tranquilles, c'est effarant ce qu'on peut découvrir. Harold Markey est président-directeur général et principal actionnaire d'une maison prospère et qu'on pourrait croire bâtie sur le roc. Eh bien, nous avons appris qu'il joue à la Bourse et a subi des pertes pharamineuses au cours des derniers mois. Au niveau social où il se situe, il est probable que Markey a des besoins d'argent aussi désespérés que Pringle au sien. Et d'après l'impression qu'il m'a faite, c'est un homme à ne reculer devant rien pour se tirer d'affaire.

Mais je n'ai pas de temps à perdre avec un cambriolage de bijouterie quand j'enquête à propos d'un assassinat. A la façon dont disparaissent mes témoins, il se pourrait même que j'aie à enquêter sur deux autres meurtres avant d'en avoir fini avec cette affaire.

Si ce Joël Siddel ne se montre pas d'ici peu, le district attorney va probablement délivrer contre lui un mandat d'arrêt. Les présomptions sont à présent assez fortes pour justifier une telle action.

Siddel et Mme Andrews étaient convenus de se retrouver à « La Résidence » après le réveillon. Il n'y a aucun doute là-dessus : deux témoins ont surpris leurs paroles lorsqu'ils se mettaient d'accord sur ce point. Nous savons que Siddel est sorti peu après Mme Andrews. Le réceptionniste de « La Résidence » à qui nous avons montré une photo de Siddel a formellement reconnu en lui un homme dont il avait remarqué la présence dans le hall du motel cette nuit-là.

Il aurait été très facile à l'architecte de subtiliser le calibre 38 posé par Creamer sur son bureau.

Il avait une aventure avec Mme Andrews et commençait à se lasser de la jeune femme. Etait-ce une raison suffisante pour la tuer ? Peut-être pas, mais les deux amants peuvent avoir eu une discussion au cours de laquelle il aurait perdu son sang-froid.

Enfin, il pouvait avoir une raison de la tuer qui n'est pas encore apparue à ce point de notre enquête, et une chose est certaine : il se cache. Les gens, d'ordinaire, ne se cachent pas sans motif.

Il y a aussi la petite Flannery qui a préféré disparaître sans que nous voyions d'explication logique à son acte. On ne peut pourtant pas la considérer aussi comme suspecte, bien qu'elle joue certainement un rôle dans l'affaire. A-t-elle, d'une façon ou d'une autre, eu connaissance du crime ? Dans ce cas, elle représentait une menace

pour le meurtrier qui l'a peut-être traquée et abattue à son tour.

Mais Siddel n'était pas le seul à savoir que Patricia avait l'intention de se rendre au motel. Clayton le savait. Bertha Markey le savait aussi. Et si nous en croyons cette dernière, le jeune Creamer avait entendu la discussion entre Siddel et Mme Andrews. Sans compter que Bertha Markey avait peut-être raconté la chose à son époux.

De tous nos suspects, Pringle était apparemment le seul à l'ignorer. Et il est une des rares personnes qui n'ait eu aucune raison de commettre le crime.

En revanche, chacun des invités sans exception avait eu la possibilité de prendre l'automatique sur le bureau de Creamer et de s'en servir. Y compris le jeune Creamer.

Si l'on avait découvert le cadavre de Siddel à côté de celui de Patricia Andrews, j'expédierais cette affaire en cinq minutes. Au lieu de bavarder avec Clayton, moi, j'arrêteraï le bonhomme. Si, en pénétrant dans la chambre, il avait trouvé sa femme couchée avec Siddel, il aurait abattu son épouse comme un chien. Il aurait ou n'aurait pas tué sa femme, mais l'ami qui le cocufiait y serait certainement passé.

Ivre ou non, Creamer aurait agi de même. Le mari mis à part, Creamer est peut-être celui qui avait les plus fortes raisons de commettre ce crime. A moins que le fait d'être victime d'un chantage ne soit considéré comme mobile suffisant. Dans ce cas, Markey arrive en bonne place sur la liste des suspects.

Si c'est Markey qui a suivi la jeune femme jusqu'à « La Résidence », il aura attendu que Siddel (ou tout autre rombièr venu partager sa couche) ait quitté la chambre pour abattre froidement la malheureuse. D'ailleurs, quel que soit le meurtrier, c'est probablement ainsi que le crime a été commis.

Mais pour l'instant, c'est encore sur Siddel que les soupçons se portent avec le plus de conviction. Il faut que nous le retrouvions le plus rapidement possible. Il faut que nous récupérions aussi Susan Flannery, ne serait-ce que pour la sauver avant que notre assassin ne la repère. J'ai bien peur que les jours de cette enfant ne soient en danger.

II

SUSAN FLANNERY

Mon Dieu ! ce que j'ai pu être idiote !

Je n'aurais jamais dû les écouter, ce chef de train du métro et les autres, le gros type à la serviette qui se disait médecin, les gens autour de nous, le conducteur de la motrice... J'étais encore sous le coup de l'émotion, du choc, m'expliquaient-ils. Pour eux, il s'agissait d'un accident comme il en arrive à n'importe qui. Ils me répétaient tous qu'au lieu de me lamenter à ce sujet, je ferais mieux de remercier ma bonne étoile. Une chance que ce jeune noir ait eu le cran de sauter sur la voie et de me tirer sous le rebord du quai !

Je me demande encore comment je ne suis pas morte de peur :

« C'est un accident, » répétaient-ils ; moi, je les ai crus parce que je ne demandais que ça. Mais en réfléchissant, je me rends bien compte que ce n'est pas vrai. Quelqu'un m'a poussée exprès, pour me faire tomber sur la voie. Quelqu'un a voulu me tuer.

J'ai dix-neuf ans (je ne les parais pas, parce que je prends soin de ma petite personne), j'ai pas mal roulé ma bosse et je m'imaginais connaître la vie. Mais avec ce qui m'est arrivé au cours de ces deux derniers jours, on remplirait bien deux vies entières, comme on dit. Et dire que, par-dessus le marché, j'ai failli mourir aussi ! Assassinée comme cette Mme Andrews ! Oui, quelqu'un a essayé de me tuer, quelqu'un veut ma mort.

Je ne croyais pas qu'il y eût au monde une chose dont je puisse avoir peur, sauf, par exemple, que Maman meure et que je me trouve en chômage au même moment. Maman n'est pas morte, bien sûr, mais moi, je suis sans boulot et j'ai une pétasse à crever. J'ai peur que ce soit moi qu'on emmène les pieds devant.

Joe avait raison sur un point. Il ne voulait pas que j'assiste au réveillon des Editions Markey, vendredi soir.

« Ça ne te rapportera rien de bon », disait-il. C'est bien dommage que personne ne m'ait annoncé tout le mal qui en sortirait pour moi.

D'abord, je n'aurais jamais dû accepter cette place aux Editions Markey. Dès le début, j'avais eu l'intuition qu'il y avait du louche dans cette boîte-là.

Je ne comprends pas ce qui se passe. Je ne comprends pas pourquoi on m'a poussée sur la voie du métro, lundi dernier, quand je

rentrais à la maison. Je ne comprends pas pourquoi j'ai reçu cet argent par la poste, ni pourquoi on m'a donné ces coups de téléphone.

Mais il y a une chose dont je suis bien certaine : tout ça a commencé quand je me suis rendue à ce réveillon.

Ça fait des heures que je réfléchis dans cette chambre d'hôtel pour essayer de comprendre. Et, plus je réfléchis, moins je comprends.

J'ai été à bien des soirées avant celle-là, des meilleures et des pires. Ce qui s'est passé avec M. Markey était écœurant, bien sûr, mais j'en ai vu d'autres. J'étais passablement paf en plus, et en rentrant il m'a fallu demander au chauffeur d'arrêter son bahut pendant que je me penchais par la portière pour restituer ce que vous savez. Mais ce n'est pas la première fois que je vomis tripes et boyaux après une petite fête, et s'il fallait compter toutes les g.d.b. que j'ai eues dans ma vie... Quand M. Markey m'en a laissé le temps, j'ai dansé. Je voyais bien que mes partenaires auraient préféré une partie de jambes en l'air mais ça n'a rien d'extraordinaire, surtout à une soirée où la boisson est gratuite.

Alors, je ne vois pas ce que c'est, au juste, mais je suis sûre que tout a commencé vendredi soir, quand je suis allée à ce réveillon. Mme Andrews y est venue aussi, et tout ça pour se retrouver morte ! Evidemment, je ne me suis pas conduite comme elle, je n'ai pas quitté la soirée pour me rendre dans un motel avec un type. (Et pourtant, il y en a plus d'un qui me l'a proposé !) Mais je persiste à croire que ce qui est arrivé depuis, ce qui m'oblige à rester calfeutrée dans une chambre d'hôtel sans oser en bouger ni dire à personne où je suis... tout ça enfin, est lié d'une façon ou de l'autre à un événement qui a eu lieu ce soir-là.

Quand Joe est venu me chercher samedi soir pour notre virée hebdomadaire, j'ai aussitôt vu à sa mine qu'il ne cherchait qu'à me faire enrager. Au lieu de m'emmener au restaurant chinois où j'aime aller, il a tenu à ce que nous dînions chez ses Italiens à la noix. Et pourtant, il sait que j'ai horreur de l'ail, bien que je ne crache pas sur une bonne pizza de temps en temps.

Tout de suite, il s'est mis à me charrier en disant qu'une fille habituée au champagne des soirées mondaines ne trouverait sûrement pas le rouge ordinaire à son goût.

Joe est Rital mais je sais qu'il n'aime pas tellement la cuisine italienne. S'il s'est comporté de cette façon-là, c'était uniquement par dépit. C'est donc comme ça que notre soirée a commencé.

A la façon dont, sans jamais me demander quoi que ce soit sur le réveillon, il ne cessait de rabâcher : « Tu en as, une mine de déterrée ! Tu es sûre d'avoir assez dormi la nuit dernière ? » j'ai compris ce qu'il avait sur la patate. Finalement, je lui ai dit : « Monsieur Prado. » (Il

déteste que je l'appelle comme ça, bien que ce soit son nom.) Monsieur Prado, si je vous paraissais tellement moche que vous ayez honte d'être vu en public avec moi, vous feriez mieux de me reconduire à ma résidence personnelle et de finir votre soirée avec quelqu'un que vous trouverez sans doute plus jolie que moi... »

Il n'a rien répondu. Nous avons achevé notre repas beaucoup trop gras pour mon estomac fragile, et il m'a alors demandé quel spectacle me plairait. Le samedi soir, nous allons parfois au cinéma, mais le plus souvent nous montons chez lui. Il partage le logement de sa sœur, mais elle ne rentre jamais avant le petit matin.

Dès que Joe eut proposé d'aller voir un film, alors que d'ordinaire c'est toujours moi qui opte pour le cinéma, j'ai compris qu'il était dans une sacrée fumasse. D'ordinaire, c'est toujours lui qui veut que nous rentrions tout de suite après le dîner. On s'installe dans sa chambre et on écoute des disques en se pelotant un peu. Faut vous dire que nous sommes fiancés ; on attend seulement que Joe gagne un peu plus pour nous marier. Je lui ai bien fait comprendre dès le début que je ne suis pas le genre à tout accorder à un homme avant d'être passée devant M. le Maire.

Je me suis dit que, s'il voulait faire la mauvaise tête, moi, je m'en fichais pas mal. Alors je lui ai dit : « Oui, j'aimerais assez voir ce qu'on donne au Palace. »

J'ai dit ça parce que le Palace se trouve à Manhattan. Je sais qu'il a horreur d'aller si loin quand on donne des films tout aussi bons à Brooklyn, où nous habitons.

Joe a pris la Chevrolet de sa sœur, et nous nous sommes mis en route. Tout à coup, il s'est écrié : « Une voiture nous file le train ! » J'ai cru qu'il blaguait, car il ajouta que c'était sans doute un de mes admirateurs secrets ou un rival dont je lui cachais l'existence. Mais après ce qui s'est passé depuis, je me demande si Joe n'avait pas raison et si quelqu'un ne nous pistait pas réellement.

Au Palace, le film était vraiment moche. En sortant, comme Joe se montrait un peu plus aimable, j'acceptai d'aller passer une heure ou deux chez lui. Quand nous sommes arrivés, sans même donner de la lumière, voilà monsieur qui se précipite sur moi, comme un satyre...

Je dois dire que cette conduite m'a surprise parce qu'elle ne lui ressemblait pas. D'habitude, on s'assied gentiment sur le divan ; il m'embrasse ; quelquefois je lui permets de fourrer sa main dans mon corsage pour me caresser les seins, mais rien de plus.

Cette fois-ci, il me renversa brutalement sur le divan et, dans l'obscurité, tenta de me prendre. Inutile de dire que je l'ai aussitôt remis au pas. Mais il a répliqué que si je me laissais faire par d'autres types, pourquoi ne pas lui faire une petite gentillesse, à lui ?

L'allusion aux « autres types » ne m'a pas beaucoup plu. Joe sait bougrement bien que je suis vierge Enfin, il n'en sait rien mais il le croit, et c'est pourquoi je ne le laisse jamais aller trop loin. Je le repousse donc, me relève et, après avoir allumé l'électricité, je m'écrie :

— Qu'est-ce qui t'a pris ? T'es cinglé ou quoi ? Je ne sais pas à quel genre de fille tu t'imagines avoir affaire mais ce n'est pas une façon de se conduire avec sa fiancée.

Je crois que mes paroles lui ont fait honte. Il s'est calmé et est devenu plus convenable. Il semblait même si malheureux d'avoir agi comme une bête sauvage que je lui ai permis de mettre sa main le long de ma cuisse et de remonter un peu.

Tous ces derniers temps, j'ai beaucoup réfléchi à ce qui allait se passer quand on allait se marier et je me suis demandé si, lors de notre nuit de noce, Joe s'apercevrait que je n'étais pas exactement ce que je lui ai dit. Je crois savoir que les hommes peuvent fort bien se rendre compte de la vérité ; aujourd'hui, personne ne croit plus à ces histoires de selle de bicyclette ou de chevaux montés à califourchon. Je me suis dit que mieux valait tirer parti de l'occasion et le laisser me tripoter un peu de ce côté-là...

Ça l'a mis dans un drôle d'état. Heureusement que sa sœur est rentrée à ce moment-là, sans quoi je crois que Joe n'aurait vraiment pas épousé une pucelle, après tout !

Mais je suis contente de ce qui est arrivé. De cette façon-là, lorsque nous nous marierons, Joe ne s'apercevra pas qu'un certain nombre de types y sont passés avant lui, à commencer par mon oncle Tim, le jour de mes quatorze ans, mais c'est parce qu'il avait promis de me payer un manteau de fourrure.

Il était cinq heures quand Joe m'a ramenée à la maison. J'étais si claquée que j'ai passé mon dimanche au lit ; maman m'a sonné les cloches parce que j'avais manqué la messe. Lundi matin, j'ai été travailler comme d'habitude. Il y avait des tas de poulets dans les bureaux qui interrogeaient tout le monde. Et c'est lundi soir, en retournant chez nous, qu'il m'est arrivé cette mésaventure, dans le métro.

A cinq heures et quart, il y a toujours une cohue effroyable. C'est l'une des multiples raisons qui auraient dû me retenir d'entrer aux Editions Markey. Dieu merci, il y a des maisons qui laissent sortir leurs employés à cinq heures moins le quart pour leur permettre d'échapper au pire de la bagarre. A la station de Grand Central, il m'a donc fallu jouer des coudes pour me faufiler jusqu'à la hauteur du troisième wagon de la rame omnibus qui est généralement moins bourré que les autres.

Un million de personnes se bouscullaient comme de coutume dans la station. Moi, je me trouvais assez loin, presque au bout du quai, et c'est probablement ce qui me sauva la vie.

Au moment où la rame entrait en gare, j'avais bien senti que quelqu'un s'était collé littéralement derrière moi. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'un effronté quelconque qui cherchait à se procurer des sensations à l'œil, mais brusquement une main est venue se poser à plat au creux de mes reins et a poussé un bon coup.

J'étais au bord du quai et le train ralentissait déjà. Je n'ai pas eu le temps d'ouvrir la bouche pour dire ma façon de penser au grossier personnage. Je crois que j'allais précisément me retourner pour l'engueuler quand je me suis aperçue que je tombais. Il paraît que j'ai poussé un beau cri !

Je ne me souviens pas de ma chute ni du beau billet de parterre que je me suis payé sur la voie ; mais, en tout cas, c'est un fait : il m'en est resté une sacrée bosse au front.

Tout alla si vite que je ne pourrais pas dire comment ça s'est passé, exactement. En tout cas, ce n'est pas de si tôt que je reprendrai le métro sans éprouver un affreux serrement de cœur et sans être toute moite d'angoisse !

La seule image qui me soit restée dans la mémoire, c'est ce quai en surplomb au-dessus de moi et le jeune Noir qui me couvrait de son corps. A ce détail près qu'à ce moment-là, je n'avais même pas vu que c'était un nègre ! Franchement, ce garçon aurait été un Juif chinois ou je ne sais quoi que je n'y aurais pas vu d'inconvénient. Et j'entends encore le grincement des roues sur les rails au moment où le conducteur a freiné brusquement.

Je suppose que les voyageurs ont dû en prendre un bon coup quand la rame s'est immobilisée aussi sec !

Par la suite, j'ai découvert que si ce nègre n'avait pas sauté derrière moi quand je suis tombée – quand on m'a poussée, en fait – et s'il ne m'avait pas fait débouler sous le quai avec lui, on n'aurait plus eu qu'à ramasser les morceaux de la petite Susie sous le deuxième wagon de la rame.

Je me suis fait aussi une vilaine écorchure au front et j'ai des bleus un peu partout, mais je ne souffre pas autrement. Le chef de train voulait que j'aille me faire examiner tout de suite à l'hôpital. La compagnie doit avoir une peur bleue que je consulte un avocat ou un type de ce genre-là !

Un agent a fini par se montrer. Il m'a posé mille questions et a noté toutes mes réponses sur un calepin noir. Quand je lui eus dit que quelqu'un m'avait poussée exprès, il a éclaté de rire et m'a demandé si je n'avais pas un peu trop bu, ce qui, évidemment, m'a mise en rogne.

Il m'a expliqué que j'avais bien été poussée, mais *accidentellement*, comme ça arrive tout le temps dans le métro. Ça m'a fait voir de quel côté il était, ce sale flic. J'ai été bien bête de lui parler, les petites gens ne les intéressent pas. Les flics sont seulement là pour défendre les intérêts des richards et des grosses compagnies qui sont propriétaires de machins comme le métro.

Je me suis bien gardée d'aller à l'hôpital. Pas folle, la guêpe. Je leur ai dit que je me ferais examiner par mon médecin personnel ; alors ils ont appelé un taxi et l'un des employés a insisté pour me reconduire à Brooklyn.

Je me sentais plutôt vasouillard en arrivant à la maison. Maman n'était pas là. Ça valait mieux, car j'avais décidé de ne rien lui dire. J'hésitais encore à croire qu'il s'agissait d'autre chose que d'un simple accident, mais je commençais quand même à éprouver une certaine inquiétude.

Sans le coup de téléphone qui suivit, je serais peut-être toujours dans le doute. La sonnerie s'est déclenchée pendant que je me demandais si je n'allais pas appeler le médecin, juste pour voir si je n'avais rien de grave. J'ai donc décroché le récepteur.

— C'est Susie ? demanda une voix masculine.

Il y avait un truc bizarre dans l'intonation. Je ne sais pas trop quoi, mais le fait est que j'ai tout de suite flairé quelque chose de louche.

— Je suis Miss Susan Flannery, dis-je. Pourrais-je savoir qui est à l'appareil ?

Pendant une bonne minute j'entendis seulement la respiration bruyante de mon interlocuteur, puis la voix reprit :

— Tu as eu de la veine aujourd'hui, Susie, mais suis bien mon conseil : ne prends plus le métro, tu aurais peut-être moins de chance la prochaine fois. Et puis, tâche de ne plus parler aux flics, de toute façon, ils ne te croiraient pas !

D'abord, je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire et je me préparais à répondre quelque chose comme : « Qui est-ce qui est à l'appareil, voyons ? » quand, brusquement, j'ai pigé. Ma main s'est mise à trembler tellement que j'avais du mal à tenir le récepteur. Même si ma vie avait dépendu d'un mot, je crois que je n'aurais pas eu la force de le prononcer. Pendant que j'essayais de me ressaisir, j'entendis qu'on raccrochait à l'autre bout de la ligne.

Lorsque maman rentra, une demi-heure plus tard, j'étais couchée. Je lui ai dit que j'avais un rhume et que je ne me sentais pas dans mon assiette. Elle comprit que j'étais mal vissée et n'insista pas. Elle devait s'imaginer que je m'étais bagarrée avec Joe.

Le lendemain matin je ne suis pas allée travailler. On ne m'aurait

pas fait mettre le pied dans le métro pour un empire.

Le jour suivant, le facteur passa vers onze heures. Là encore j'ai été vernie, parce que maman se trouvait justement chez l'épicière. Il y avait une seule lettre, et elle était adressée à moi.

J'ai presque tourné de l'œil quand, l'ayant ouverte, j'ai aperçu les trois billets de cent dollars.

Pas un mot d'explication. Rien que l'argent. J'étais encore en train de me torturer les méninges pour comprendre, quand le deuxième coup de téléphone arriva. En entendant : « C'est Susie ? », je reconnus tout de suite la voix et je retins mon souffle, incapable de prononcer un seul mot.

— Tu vas prendre quinze jours de vacances, Susie, continua la voix. Pars demain, et, à ton retour, cherche une autre place.

J'étais si secouée que je ne savais plus ce que je faisais. Surtout, je ne voulais pas être là au retour de maman. Elle se serait doutée que quelque chose marchait de travers et m'aurait cassé les pieds. Je me suis habillée en vitesse, et, après avoir écrit un mot lui disant que je me sentais mieux et retournais au boulot, j'ai filé sans demander mon reste.

Il fallait absolument que j'arrive à comprendre.

Jusqu'au moment où l'argent m'est parvenu, j'avais cru que, pour une raison incompréhensible, quelqu'un cherchait à me flanquer la frousse... ou même voulait me supprimer. Mais alors, pourquoi m'offrir des vacances payées ? Ça ne tenait pas debout !

J'allai m'asseoir dans un cinéma ; ça m'aide toujours à réfléchir, quand je regarde un film.

Et, brusquement, l'idée m'est venue que M. Markey était derrière tout ça. Il avait dû prendre peur en pensant à sa conduite avec moi, le soir du réveillon. C'était sans doute à cause de ça que j'avais reçu l'ordre de chercher une autre place et de ne pas prendre le métro.

Plus j'y réfléchissais, plus j'avais l'impression d'avoir mis dans le mille. A part, évidemment, que je ne voyais pas pourquoi on m'avait poussée sur la voie quand la rame entrait dans la station. M. Markey devait bien se douter que je serais trop heureuse d'avoir des vacances payées. Pas besoin de me flanquer sur les rails du métro !

D'un autre côté, les trucs qu'il m'avait faits dans son bureau pendant la soirée du réveillon montraient bien qu'il était dingue. Allez donc savoir ce que va faire un type qui travaille de la toiture !

Plus je pensais à tout ça et plus j'étais furieuse, tant et si bien que j'ai fini par en oublier ma peur. Si M. Markey se fait de la bile à ce point-là, me suis-je dit, on peut sûrement tirer de lui un peu mieux que quinze jours de vacances et trois cents malheureux dollars. C'est

alors que je me suis décidée à lui donner un coup de téléphone pour tirer au clair un ou deux trucs.

La standardiste me répondit qu'il n'était pas là. Tant mieux pour toi, mon bonhomme, pensai-je, car, furax comme je l'étais, je lui aurais secoué les puces, moi, à M. Markey ! Je sortis de la cabine d'où j'avais téléphoné, dans le hall du cinéma, et retournai voir le film une seconde fois.

Quand je suis rentrée à la maison, maman m'a regardée d'un drôle d'air. Ça devait se remarquer que j'étais sens dessus dessous. Pourtant, elle ne me posa pas de questions. Elle devait toujours penser que c'était à cause d'une dispute avec Joe.

Nous étions en train de souper quand je reçus le troisième coup de téléphone. Cette fois, j'écoutai sans rien dire. C'était encore la même voix, et elle ne ressemblait pas du tout à celle de M. Markey. Du moins à ce qu'il me sembla, car je n'avais jamais entendu mon ex-patron au téléphone.

A présent je suis dans une chambre d'hôtel, absolument morte de terreur, et c'est ce dernier coup de téléphone qui en est cause. Pas seulement les paroles, mais aussi le ton sur lequel on les a prononcées.

— Décampe avant demain, Susie, dit-elle. Sinon, souviens-toi qu'il n'y a pas de vacances pour les macchabées.

Et l'on raccrocha.

A ce moment-là, j'aurais peut-être dû tout raconter à maman. Ou téléphoner à Joe. Je n'en sais rien, mais ce que je peux dire, c'est que je commençais à être drôlement terrifiée : au point de ne pas oser partir, ni même d'oser rester.

J'ai bien envisagé d'aller porter plainte à la police, mais je me suis souvenue que l'agent n'avait pas voulu me croire quand j'avais dit qu'on m'avait poussée sur les rails du métro... Alors, comment les policiers croiraient-ils qu'un cinglé m'avait envoyé trois cents dollars par la poste ?

Tout ce qu'ils seraient capables de faire, c'est de confisquer les dollars !

Je finis par trouver que le mieux était encore de disparaître de la circulation jusqu'à ce que je sois arrivée à comprendre de quoi il retournait.

J'achevai de dîner, puis montai dans ma chambre préparer mon sac de voyage et je prévins maman que je m'absentais pour quelques jours. J'aurais bien appelé un taxi en téléphonant de la maison, mais je ne voulais pas que maman soit au courant de quoi que ce soit. Je suis donc descendue au drugstore du coin et c'est de là que j'ai téléphoné pour en avoir un.

Je me suis fait conduire à Manhattan, dans l'hôtel de la Huitième Avenue où je me trouve en ce moment. Je le connaissais parce qu'il y a quatre mois, le patron pour qui je travaillais alors m'y avait emmenée.

Je m'y suis fait inscrire sous un faux nom et, enfermée dans ma chambre, je me suis mise à réfléchir. Je ne regrettais pas ma décision de plaquer les Editions Markey. J'en avais marre, de cette boîte. Plus je pensais à mon histoire, plus j'étais persuadée que l'argent venait de M. Markey. Il devait avoir la pétoche à cause de sa conduite pendant la nuit du réveillon. Il craignait certainement que je bavarde et que ça lui fasse des ennuis. Mais, bon sang, ce n'était tout de même pas une raison pour me précipiter sous les roues du métro ! Je me demandai encore une fois si je ne ferais pas mieux d'aller avertir la police, et conclus que ça n'en valait pas la peine. Ils ne voudraient jamais me croire, et, après tout, je n'avais aucune preuve que M. Markey avait tenté de se débarrasser de moi. C'est lui qu'ils croiraient et pas moi !

Cette pensée eut le don de me mettre en rage. Si ce type-là s'imaginait en être quitte avec ses trois cents malheureux dollars, il se fourrait le doigt dans l'œil. Il ne se doutait pas de la petite surprise que je lui réservais !

Le lendemain matin, je donnai à deux reprises un coup de fil à son bureau. Sans succès. Les deux fois, la standardiste insista pour savoir mon nom. Je dis simplement que j'étais une amie. Je n'aurais jamais fait la bêtise de donner mon nom !

La journée se passa, puis la nuit, et je peux dire que je me faisais des cheveux. Mon argent n'allait pas durer éternellement. Il fallait m'en procurer d'autre, et je voyais qu'un moyen : faire cracher M. Markey. Peu m'importait que ce soit lui ou non qui m'ait déjà envoyé les trois cents dollars après avoir voulu me tuer.

Je descendis dans le hall. Là, je vis sur un journal que l'enterrement de Mme Andrews aurait lieu le vendredi. C'était la bonne femme qui avait été refroidie la nuit du fameux réveillon. J'en eus des frissons partout.

Aujourd'hui, j'ai encore essayé d'avoir M. Markey au téléphone. Cette fois-ci, quand la standardiste a demandé qui était à l'appareil, une idée lumineuse m'est venue à l'esprit et je lui ai donné le premier nom qui m'est passé par la tête. L'astuce a réussi... En moins d'une minute, j'avais mon bonhomme au bout du fil ! Mais, quand je lui eus dit que j'étais Miss Flannery, il a prétendu ne pas me connaître ; il m'a fallu lui expliquer que c'était moi la jeune employée avec qui il avait fait certains trucs, pendant le réveillon. La mémoire lui est vite revenue.

Sa voix ne ressemblait pas du tout à celle du type qui m'avait

menacée au téléphone. Ça ne signifie lien, bien sûr. Moi aussi, je peux changer ma voix quand je veux.

Lorsque je lui eus annoncé que je désirais le voir, il répondit qu'il était très occupé. Je lui dis alors que je passerais à son bureau le lendemain. Il répliqua qu'il ne serait pas là parce qu'il allait à un enterrement, puis, se radoucissant soudain, il se mit à me parler gentiment et voulut savoir si je ne pouvais pas venir à son bureau le soir même, après dîner.

Non, mais... Est-ce qu'il me prenait donc pour une idiote ? Je ne tenais nullement à me trouver en tête à tête avec lui, dans son bureau ou ailleurs ! Je me contentai donc de répondre :

— Après tout ce que vous m'avez fait dans votre bureau, le soir du réveillon, et la tentative d'assassinat dont j'ai été victime dans le métro, vous n'allez tout de même pas croire que trois cents malheureux dollars pourraient arranger ça !

Il demeura muet si longtemps que je me demandai s'il était toujours là, puis, brusquement, il se mit à hurler :

— Vous êtes dingue, ma fille ! Qu'est-ce que vous voulez dire avec vos trois cents dollars ? Vous êtes complètement folle !

Et il raccrocha.

S'il s'imagine s'en tirer avec ça, il se trompe vachement. Je le verrai, oui, mais pas dans son bureau. Et pas seule. L'enterrement demain sera pour moi l'endroit idéal pour le rencontrer. S'il a l'intention de me faire un mauvais coup, il n'osera pas en plein jour, surtout dans un cimetière. Donc, à demain, monsieur Markey. Vous ferez bien d'avoir un gros paquet sur vous !

En attendant, je ne bouge pas d'ici. Ce n'est pas tout de suite qu'on m'y prendra, à descendre les escaliers du métro ! Ni à rentrer chez moi. Ni à me rendre dans un coin où je risquerais d'être reconnue.

Je suis de plus en plus persuadée que quelqu'un en veut à ma vie. Je ferais peut-être bien d'avertir la police, après tout ? Mais alors, il ne faudrait plus compter recevoir d'argent...

Et si ce n'était pas M. Markey qui a essayé de me tuer ? Si c'en était un autre ?

III

HAROLD MARKEY

Je suis sûr d'une chose : si Bertha a fait venir Manny Gottlieb ce soir, après mon indigestion, c'est uniquement pour me faire peur. Manny Gottlieb est sorti de Cornell le premier de sa promotion, c'est entendu, et à présent il fait partie de l'équipe du Flower, mais c'est tout de même un piètre médecin s'il ne sait pas distinguer un petit embarras gastrique d'une maladie de cœur !⁽¹⁾

Demain après-midi, après l'enterrement, je vais suivre son conseil et vais me faire faire un examen général et un électrocardiogramme, mais ce n'est pas du tout parce que je prends son diagnostic au sérieux. Personne ne me fera croire qu'un homme de mon âge, solide comme je suis, peut voir son cœur le lâcher sans avertissement préalable.

Je ferai ce qu'il m'a dit parce que j'ai payé sa consultation, mais je suis certain qu'il se trompe.

J'ai des brûlures d'estomac et des aigreurs, d'accord. Qui n'en aurait pas après tout ce que je viens de subir ces jours derniers ? Mais le cœur malade ? Laissez-moi rire ! La seule chose qui cloche avec mon cœur, c'est probablement qu'il est trop tendre... Bertha elle-même a dû convenir que fermer nos bureaux demain pour les obsèques de Pat Andrews était complètement déraisonnable et que rien ne m'obligeait à faire un tel sacrifice.

Mais il y a deux types, dans cette maison, qui vont bientôt découvrir que Hal Markey n'a pas le cœur aussi mou qu'ils l'imaginent et qu'il n'est pas si poire que ça, après tout !

Lundi matin, je flanque le jeune Creamer à la porte. Peu m'importent ses qualités professionnelles. Allez, ouste... dehors ! Et Pringle ? Ah ! ah ! Pringle, je le réexpédie dans la prison qu'il n'aurait jamais dû quitter. C'est de là que je l'ai sorti ; c'est là que je le renvoie. Ça lui apprendra à voler l'homme qui l'a tiré de la mélasse et s'est efforcé de lui faire une belle situation.

Oui, quand nous rouvrons lundi matin, il y aura diverses surprises dans la maison. J'ai peut-être de petits ennuis mais j'en connais d'autres qui vont en avoir, et des gros !

Il y a au moins un salopard que je n'aurai pas besoin de sacquer, bien qu'il ait tout fait pour ça : c'est Clayton Andrews. Je ne serais pas

étonné qu'on l'arrête pour le meurtre de sa femme avant la fin de la semaine.

Ce qui me frappe toujours chez les gens, c'est leur stupidité. Creamer, par exemple, s'imaginait-il réellement que j'allais rester dans l'ignorance de ce qu'il a raconté au lieutenant ? Que je ne parviendrais pas à le savoir ? Il passe pour être futé, mais s'il possédait un brin de jugeote, il se serait bien douté que j'avais ma petite idée en proposant mon bureau au lieutenant pour l'interrogatoire des employés. Il aurait bien dû se douter qu'un magnétophone placé par mes soins enregistrerait toutes leurs déclarations !

Mais Creamer est un aigle à côté de Pringle. Croit-il donc, ce minable, que je ne me suis pas aperçu de ses détournements ? Il est d'une stupidité si indécrottable qu'il n'a pas compris que je faisais semblant de ne rien voir. Il aurait dû se contenter d'avoir trouvé ce filon. Mais voilà maintenant qu'il tourne casaque et entreprend de me jouer un tour de cochon en racontant à ma propre femme des choses qui ne la regardent pas. Bon sang de bonsoir !

Ça va lui couper la chique lorsqu'il saura que je suis venu au bureau vérifier ses livres, ce soir. J'ai maintenant recueilli tous les éléments qu'il faut pour l'envoyer en taule jusqu'à un âge avancé !

Et cette souris qui m'a téléphoné ! Quand je lui propose de venir me retrouver ici, elle se met à parler de trois cents dollars ! Non, mais, vous vous rendez compte ? Trois cents dollars ? Il fallait qu'elle soit saoule ou tapée, ce n'est pas possible ! Saoule, plus probablement, car elle m'a marmonné des idioties où il était question de métro...

Trois cents dollars ! Bon Dieu ! Pour qui se prend-elle ? Elle a eu raison de s'en aller avant que je la balance. Si elle téléphone encore, je vais lui proposer trois dollars, moi ! Je parie même qu'elle sautera dessus !

Il y a une chose aussi pour laquelle il me faut rendre hommage à Bertha. Elle a eu l'intelligence de ne pas arroser Pringle. Pas par loyauté à mon égard. Non, simplement parce qu'elle s'imagine en savoir assez long sur mon compte et ne veut pas cracher un *cent* pour en apprendre davantage.

C'est à elle que je réserve la plus grosse surprise. Sa loyauté, quelle dérision ! Je crois précisément que son manque total de loyauté à mon égard me touche encore plus que la duplicité des autres. Je ne comprendrai jamais les femmes. S'imaginant que j'ai une crise cardiaque, elle se donne le mal de téléphoner elle-même au docteur. Puis, dix minutes à peine après le départ du médecin, elle me rappelle que sa parole me sert d'alibi à l'égard de l'assassinat de Pat et me réclame froidement encore un paquet de mille actions de la Markey Publishing Cy !

Lorsque Clayton sera condamné pour le meurtre de sa femme et qu'on ne parlera plus de cette histoire, Bertha l'aura, sa petite surprise. Je lui révélerai que le papier qu'elle m'a signé, le prenant pour une banale paperasse d'assurance, était une procuration en bonne et due forme. Je lui révélerai aussi ce qu'est devenu le paquet de titres qu'elle m'a extorqués au cours des dix dernières années.

Et le plus beau, c'est qu'elle ne pourra rien contre moi. Dans le fond, elle aurait mieux fait, finalement, de s'entendre avec Pringle.

Ce local est vraiment désert, le soir. Les femmes de ménage elles-mêmes sont parties. Je viens d'examiner le contenu du bureau de Pringle, et ce que j'y ai trouvé me donne envie de procéder à une opération analogue avec ceux de certains autres employés. Il est bientôt minuit, mais je ne me trouve pas du tout fatigué. Je souffre seulement de l'estomac une fois de plus et je crois qu'un petit scotch à l'eau de Seltz me fera du bien.

La corvée de demain ne me sourit guère. S'il y a une chose que je déteste, c'est aller aux enterrements. Mais ça la ficherait mal si je n'assistais pas à celui de Pat.

Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ce flic était si sûr que nous avions couché ensemble, elle et moi. Je parierais ce qu'on voudra que Clayton n'a parlé de rien... en admettant qu'il eût soupçonné quelque chose. Bertha avait probablement deviné, mais elle est trop orgueilleuse pour en avoir soufflé mot. A part ces deux-là, je ne vois pas qui encore pourrait être au courant.

Je suis sûr de n'en avoir parlé à personne ça m'étonnerait aussi que Pat s'en soit vantée. A moins, peut-être, qu'elle l'ait dit à Siddel. Seulement, comme les flics n'ont pas encore réussi à le retrouver, je ne vois pas comment il aurait pu le leur répéter. D'ailleurs, ce détail n'a aucune importance. On ne peut pas vous mettre en taule pour avoir baisé une femme, même si la personne en question va faire un petit tour et se fait descendre.

C'est curieux, mais sa mort me touche. Je suis dégueulasse à beaucoup de points de vue, d'accord, mais j'avais vraiment un petit sentiment pour Pat. Au moins, elle était franche. Elle n'a jamais prétendu m'aimer, elle n'a jamais caché que, si elle se laissait sauter, c'était uniquement à cause de Clayton. Une façon à elle de me remercier de donner du travail à son mari !

Dans ce bas monde, il faut toujours payer pour les choses dont on a envie, et je crois qu'en fin de compte elle aimait vraiment Clayton. Et Pat ne regardait pas à payer... de sa personne !

Je ne me suis jamais expliqué la nature de leurs relations. Elle le trompait à pied, à cheval et en voiture, et pourtant elle aurait fait n'importe quoi pour l'aider dans sa carrière. Je le répète, je n'ai jamais

rien compris aux femmes.

Siddel a été l'unique erreur de Pat. Qu'une fille affranchie comme Pat ait pu se toquer d'une pareille gravure de mode, ça me dépasse. Peut-être était-ce justice qu'elle se rende ridicule à son tour, elle pour qui tant de types avaient fait les imbéciles. Mais cette gaffe-là, elle l'a payée cher, il faut en convenir.

J'aurais juré à l'instant que la porte d'entrée venait de s'ouvrir, mais j'ai sûrement rêvé. Qui donc viendrait à la Markey Publishing à cette heure de la nuit ? Bon sang ! J'ai déjà assez de mal à obtenir des cloches à mon service qu'ils se pointent ici pendant la journée !

Ce whisky m'a déjà ravigoté. Contre l'indigestion, ça vaut bien une douzaine de docteurs Gottlieb. Comme dit l'autre : si un verre vous fait du bien, deux vous en feront deux fois plus, aussi je crois que je vais m'en envoyer encore un. Après ça, je retournerai dans le bureau de Pringle vérifier le restant de ses livres. Je veux avoir tout en tête quand j'irai trouver le district attorney. D'après mes comptes, Pringle a dû me soutirer dix à douze mille dollars dans les seules deux dernières années. Je parierais bien d'ailleurs que les books lui en ont raflé la plus grande partie.

En tenant compte du fait qu'il a déjà subi une condamnation, Pringle va écoper de dix à vingt ans de cabane. Il verra ce qu'il en coûte de barboter les dollars du vieux Hal et de trahir ses petits secrets.

C'est sûrement lui qui a dit aux flics la culotte que j'ai prise à la Bourse, car je mettrais ma main à couper qu'ils sont au courant. Pringle doit s'imaginer que je suis dans la mélasse jusqu'au cou, et Bertha le pense certainement aussi. Ils vont être drôlement surpris quand ils découvriront que Hal est toujours solide comme un roc.

J'ai laissé quelques plumes par-ci par-là, évidemment, mais je peux me le permettre. Je vais remonter la pente, comme d'habitude, et m'en sortir le sourire aux lèvres.

Bon Dieu, quelqu'un s'est introduit dans les bureaux. Cette fois, je ne rêve pas, je viens d'entendre une porte claquer. Personne ne me fera croire le contraire.

Qui diable peut bien se balader ici à cette heure-ci ? Il n'y avait pas un chat quand je suis arrivé.

J'avale mon scotch et je vais voir.

IV

JOËL SIDDEL

Il faut que je me décide à faire quelque chose avant de m'évanouir encore. La fièvre monte. Si je lis bien le thermomètre, elle dépasse 39°. A aucun prix il ne faut que je reperde connaissance comme tout à l'heure ; je risquerais de ne plus revenir à moi. Je ne serais plus capable de faire quoi que ce soit, même pas d'atteindre le téléphone pour appeler à l'aide.

D'après la radio, il est une heure trente du matin, le vendredi. Je crois avoir bien entendu ce qu'a dit l'annonceur, mais je n'en suis plus sûr. Je ne suis sûr de rien, sauf d'être au plus mal. La blessure s'infecte et m'empoisonne le sang ; je ne serais pas surpris que la mort soit proche. Quelle stupide façon de mourir, et pour quel motif plus stupide encore !

Mon bras droit est maintenant si enflé et si douloureux que je ne puis même plus fermer la main. La souffrance devient difficilement supportable. J'ai l'impression d'avoir tout mon être en feu ; j'ai une fièvre de cheval et je transpire de partout ; le drap sale sur lequel je suis couché est tout trempé de sueur.

Une seule chose me reste à faire : tâcher d'atteindre le téléphone et appeler l'inspecteur qui enquête sur la mort de Pat. Je lui demanderai de venir avec une ambulance pour me conduire à l'hôpital. Ce n'est peut-être pas encore trop tard si je peux bénéficier des soins médicaux qui s'imposent en pareil cas.

Mais si ce policier vient, il faut que mon histoire soit au point. Il faut que tout soit bien clair dans ma tête et que je me souviene du moindre détail. Inutile de me faire transporter à l'hôpital pour que les médecins me sauvent la vie, si c'est finalement pour avoir à répondre d'une inculpation de meurtre. Je vais donc tout reprendre depuis le commencement. Je vais tâcher de me souvenir exactement de tout ce qui s'est passé depuis l'instant où j'ai quitté le réveillon jusqu'à mon arrivée ici, il y a maintenant une semaine. Il faut que je me rappelle avec une précision particulière ce qui s'est passé dans la chambre du motel.

Si seulement j'avais pu me procurer les journaux, je verrais où en est l'enquête. Bah ! C'est sans importance, après tout. La presse n'en dit guère plus que la radio, et les policiers ne font jamais part au

public de leurs découvertes et de leurs intentions. Impossible donc de savoir ce qu'ils ont appris ; je n'ai aucun moyen de me défendre vraiment. Tout ce que je puis faire, c'est essayer de me souvenir et m'efforcer ensuite de faire cadrer le mieux possible mes paroles avec la vérité.

A la radio, le reporter a déclaré ce soir (A moins que ce soit hier ?) que la police me recherchait. On me considère comme le témoin capital de l'affaire et les policiers estiment qu'après m'avoir entendu ils seront en mesure de dire avec exactitude ce qui a eu lieu.

C'est peut-être vrai, mais j'imagine plutôt que s'ils veulent me trouver, c'est moins pour établir la vérité que pour me coller le meurtre sur le dos et avoir quelqu'un à livrer en pâture au district attorney.

Il y a en tout cas un détail que je n'aurai aucune peine à leur faire avaler : c'est que j'étais dans la chambre du motel quand Pat fut tuée.

Bon sang ! Ce que j'ai soif ! Boire des litres et des litres d'eau, voilà tout ce que je désire en ce moment. Pourquoi n'en ai-je pas apporté un verre la dernière fois que je suis allé à l'évier ? Mes pensées commencent vraiment à se brouiller.

Je ne pourrai jamais quitter ce lit pour retourner dans la cuisine et, si par hasard j'y arrivais, il me serait impossible de revenir. Comme le téléphone est à mon chevet, si je tiens à vivre, il faut que je demeure ici pour appeler l'inspecteur.

Je préfère renoncer au verre d'eau fraîche et utiliser le peu de forces qui me reste à réfléchir à ma version des faits pour la mettre bien d'aplomb. Il faut que je sois capable de répondre vite et sans me troubler quand il m'interrogera, même si j'ai perdu à moitié connaissance.

Ah ! Mon Dieu ! Pourquoi me suis-je rendu à cette soirée ? Je savais que Pat y assisterait et, pour être franc, je dois reconnaître que ce fut la raison de ma présence à cette petite fête. Je voulais avoir une explication avec elle, rompre définitivement ; dire que j'ai eu la bêtise de m'imaginer que ce serait plus facile au milieu de cette foule !

Je suis lâche, je l'avoue, et je redoutais une scène.

Comme il fallait s'y attendre, elle a voulu que nous nous retrouvions en tête à tête un peu plus tard, et je n'ai pas eu assez de caractère pour refuser. Oh ! ce n'est pas la crainte de faiblir lorsque je me trouverais seul avec elle qui me poussait à dire non, mais depuis longtemps cette aventure n'avait plus aucun sel pour moi. Nous ne pouvions plus rien en tirer, ni l'un ni l'autre.

Les femmes sont vraiment des êtres déconcertants. Elles ne peuvent pas comprendre que tout a une fin, qu'il arrive toujours un moment où il faut mettre un terme à toute chose, et qu'une liaison ne

peut pas se prolonger indéfiniment.

J'ai été franc. Dès le début, je l'ai avertie que je n'étais pas de ceux qui épousent, et qu'en aucun cas je ne briserais un ménage. Elle savait parfaitement que son mari et moi étions de vieux amis et, pour commencer, elle accepta de s'en tenir à ce que je lui proposais : une agréable et discrète aventure ne dérangeant personne, ne faisant souffrir personne.

Ah ! ces sacrées femmes ! Il faut toujours qu'elles se tourmentent. Elles ne peuvent jamais se contenter de ce qu'elles ont. Il leur en faut toujours davantage.

Les deux premières années, elle fut une maîtresse adorable. On ne pouvait vraiment souhaiter mieux. Pourquoi a-t-elle tout gâché à la fin ? Combien de maris faut-il donc à une femme, bon Dieu !

Oh ! que je souffre... La douleur augmente de minute en minute. Je voudrais bien prendre encore ma température, mais ma vue est si trouble que je risque de ne pas distinguer les divisions du thermomètre. Et puis cela ne ferait que me tourmenter inutilement.

Je devrais téléphoner sans plus attendre, je le sais bien, mais il faut avant tout que j'aie ma version bien dans la tête. Je ne veux pas faire venir ici l'inspecteur qui va se mettre à m'interroger et, lorsqu'il s'agira de répondre à ses questions, me contenter de lui tenir des propos incohérents sur ce que Pat et moi avons été l'un pour l'autre, pendant ces deux années où tout marchait si bien... Non, il faut que je lui raconte ce qui s'est passé au cours du réveillon... et ce qui a suivi.

Si seulement j'arrivais à bien fixer mon attention, au lieu de laisser mon esprit se livrer à toutes ces divagations !

Au diable, les deux années de bonheur ! Ce qui intéressera le policier, c'est la dernière année... la dernière nuit.

Je lui expliquerai pourquoi j'ai accepté d'aller retrouver Pat au motel. Il comprendra. Les policiers sont des hommes comme les autres, ils savent bien ce qui peut se passer entre deux amants quand l'un d'eux décide de mettre fin à une aventure clandestine. Le mien comprendra sûrement pourquoi je n'ai pas refusé à Pat cette ultime rencontre. Il devinera que je craignais les crises de nerfs et tenais à éviter à tout prix un esclandre.

Eviter un esclandre ! Là, vraiment, j'ai été servi !

Ah ! si je pouvais seulement me réchauffer... Ces couvertures ne servent à rien ; elles me font simplement transpirer encore davantage.

Où en étais-je ? Pat ? Oui, c'est ça, Pat. Nous nous sommes retrouvés à la soirée. Mais il ne faut pas que je dise au policier que Pat m'avait demandé par téléphone de l'y rejoindre. Ce fut tout à fait fortuit, lui dirai-je. Oui, le hasard a voulu que nous fussions tous deux

au même endroit en même temps. Voilà tout.

Nous nous sommes rencontrés par inadvertance et avons commencé à bavarder. Elle m'annonça son intention de prendre une chambre pour la nuit au motel, et me demanda de venir l'y rejoindre après le réveillon.

Rien de plus normal, puisque nous étions amants. Inutile en effet de nier notre aventure. Tant de gens sont au courant que la police la découvrira tôt ou tard. Le mieux sera d'être franc et de reconnaître le fait dès le début.

Mais peut-être ferais-je bien de passer sous silence mon désir de rompre avec Pat ? Mieux vaut ne pas dire que c'était l'unique raison de ma visite au motel. Ils pourraient s'imaginer que j'étais homme à ne reculer devant rien pour mettre fin à notre liaison. Je dirai tout simplement que j'y suis allé pour le motif qui nous avait fait nous rencontrer tant de fois en secret au cours des trois dernières années.

Ce sera mieux ainsi. Il n'y a là rien d'incroyable, et cet inspecteur verra ainsi que je n'hésite pas à être franc et à dire les choses comme elles sont. C'est toujours désagréable de mentir, mais en l'occurrence, je trouve que ce sera indispensable.

Les policiers savent que Pat avait rendez-vous avec quelqu'un. Ils savent qu'un homme était couché avec elle avant ou pendant le meurtre, et ils ont sûrement deviné que cet homme, c'était moi. Je ne me suis pas introduit subrepticement dans ce motel. Le réceptionniste a pu me voir, ou un chasseur, ou n'importe qui. Mieux vaut donc que je dise moi-même que j'étais là. J'expliquerai que je suis allé à « La Résidence » comme convenu entre nous, et qu'après m'être déshabillé, je l'ai rejointe au lit.

Je parlerai franchement, sans avoir l'air de vouloir rien cacher ; ils comprendront que je m'efforce de dire la vérité, bien qu'elle me fasse apparaître sous un jour peu favorable.

Ils me croiront. Les policiers sont enclins à croire le pire. Mais je connais leur façon de travailler, ils exigeront une relation détaillée de mes faits et gestes. Geste par geste. Cela leur permet de voir quand vous mentez. Et c'est pourquoi chaque détail de mon histoire doit tenir debout. Debout sur ses Pat !

Mon Dieu ! Je crois que je déraile un peu. Faire des calembours à un pareil moment ! Et si mauvais encore ! Je n'ai vraiment plus ma tête à moi.

Revenons plutôt aux détails. Les policiers voudront les connaître tous. Comment suis-je entré dans la chambre ? Avais-je une clé ou bien ai-je téléphoné du bureau ? Non, elle m'avait indiqué le numéro de la chambre et j'ai pris l'ascenseur. J'ai frappé à la porte. Elle m'a ouvert. Avait-elle encore ses vêtements ?

Mon Dieu ! Je n'arrive pas à me le rappeler. Mais c'est sans importance. Ce détail-là, seule Pat pourrait s'en souvenir, et elle est morte. Moi aussi, je serai mort bientôt si je ne téléphone pas au plus tôt qu'on m'envoie une ambulance.

Donc, j'ai frappé et elle est venue m'ouvrir. Elle était encore habillée. Je suis entré..., nous nous sommes assis... nous avons bu quelque chose...

Non, autant que je m'en souviens, nous n'avons rien bu. Nous avons tout de suite retiré nos vêtements et nous nous sommes couchés. Je me rappelle parfaitement ce détail, elle voulait me dire ce qu'elle avait sur le cœur ; mais, moi, je savais qu'une fois au lit elle se calmerait. Je savais qu'après avoir fait l'amour, elle se mettrait peut-être à pleurer, mais que sa colère se calmerait. Oui, je me souviens avoir pensé cela.

Donc, nous retirons nos vêtements et nous nous mettons au lit.

Avons-nous éteint ? Impossible de m'en souvenir. Peu importe. Je sais que la lampe de chevet était allumée quand je suis parti ; par conséquent elle a dû le rester durant tout le temps. Voyons, cela suffit-il, ou dois-je corser davantage mon récit ?

Bon Dieu ! Ces foutus policiers ont-ils besoin de tout savoir ? Faut-il leur exposer les plus sordides détails, leur dire quelles étaient nos positions favorites pour...

Tout. Oui. Il faut que j'explique jusqu'au plus infime de mes gestes. Etant donné ma blessure et le fait que l'automatique est toujours en ma possession (Ils le découvriront en venant me chercher.) je ne puis m'attendre à ce qu'on ajoute foi à mes paroles qu'en observant une précision extrême.

Nous voilà donc tout nus... l'électricité allumée... nous nous mettons au lit. Sous les couvertures, pas dessus. Le moindre détail compte.

Nous commençons à faire l'amour. Passionnément. Follement. Sauvagement. Nous étions ensemble pour la dernière fois...

Mais non, bon sang ! J'oubliais. C'est une précision qu'il ne faut pas donner. Je ne dois pas dire que c'était notre dernier rendez-vous. Je reprends : nous faisons l'amour. Follement et sauvagement parce que j'avais bu toute la soirée, et cela dura longtemps, très longtemps...

Attendons, ici. Ne pas craindre d'entrer dans les détails les plus intimes. Il faut que je leur fasse sentir à quel point nous étions absorbés, et ils verront que quelqu'un a pu ouvrir la porte et pénétrer dans la chambre à notre insu. Je crois qu'il est possible, même à un policier de comprendre qu'au comble de leur plaisir sexuel, deux amants peuvent ne plus se rendre compte de quoi que ce soit, sinon de la seule présence de leur partenaire. Là, il faut que j'emploie des

termes assez simples, pour que l'esprit le plus borné puisse me suivre. Donc, nous gisions sur le lit, les yeux clos, tordus dans un spasme voluptueux, sourds à tous les bruits du monde, sauf aux gémissements que le plaisir arrachait à nos lèvres.

Naturellement, nous n'avons pas entendu la porte s'ouvrir, non plus que les pas étouffés de celui qui venait de s'introduire dans la pénombre de la pièce. Ici, il faut que je fasse très attention. Je suis obligé de faire un compte rendu seconde par seconde.

L'homme est dans la chambre. Il a refermé la porte derrière lui si doucement que ni Pat ni moi n'avons rien entendu.

Hé, là !... Pas si vite. Je ne savais pas encore à ce moment-là qu'il avait refermé la porte. Je m'en suis seulement rendu compte lorsqu'il l'a rouverte pour sortir de la pièce. Ce sont de ces petits détails comme ça dont on ne se méfie pas qui paraissent sans importance. Une porte qui se referme, par exemple. Bien entendu, je ne pouvais savoir à ce moment-là qu'elle s'était refermée.

Je n'entendis pas l'homme entrer. Ignorant sa présence, je ne me doutais pas qu'il s'était avancé à pas de loup et assistait à la grande finale de notre numéro érotique.

Ne pas oublier de dire que Pat gardait toujours les yeux clos pendant ce genre d'exercice. Moi, allongé sur elle, le visage enfoui dans la douceur de son cou, les mains agrippées à ses jolies fesses rondes, je ne pouvais évidemment rien voir, rien entendre, tant j'étais comblé, épuisé... jusqu'au moment où, entre mes brefs halètements, je perçus le léger dé clic d'un automatique qu'on armait.

En un bref sursaut, je lâchai les rondeurs de ma partenaire et pris appui sur les mains pour tâcher de me redresser et de me retourner. Sinon, comment expliquer que la balle, tirée en direction du cœur de Pat, m'ait d'abord traversé l'épaule ?

Presque simultanément : le bruit du coup de feu, la balle qui me transperce le bras et pénètre dans la poitrine de Pat ; je dégringole sur le côté et m'affale à moitié par terre. Puis, avant que j'aie le temps de tourner la tête vers l'agresseur, un second dé clic.

Me suis-je rendu compte que l'arme s'enrayait ? Non, ne parlons pas de cela, c'est une chose que j'appris seulement plus tard en examinant le pistolet.

Il faut redoubler de prudence dans ma relation de ces faits, mais, Dieu merci, cette longue estafilade sur le côté de ma boîte crânienne prouve la vérité de ce que je vais dire. Avant donc d'avoir eu le temps de me retourner pour voir l'assassin, celui-ci leva son arme et me l'abattit violemment sur le crâne. Je roule sur le parquet sans toutefois perdre complètement connaissance. J'entendis alors l'homme courir vers la porte, l'ouvrir, puis la claquer derrière lui.

Choc traumatique ? Oui. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que je fusse capable d'appeler à l'aide. Délai trop long pour le faire ensuite avec quelque utilité. Lorsque j'eus réussi à me mettre sur les genoux, la première chose que je vis fut Pat, allongée sur le lit, les yeux grands ouverts, un trou sanguinolent juste au-dessus du sein gauche.

La balle logée dans sa poitrine m'avait d'abord traversé le bras, et cette blessure, ajoutée au rade coup que j'avais pris sur la tête, expliquait l'état semi-comateux dans lequel je me trouvais.

Péniblement, je me traînai vers la salle de bains pour étancher le sang qui coulait de mon bras, puis je me passai de l'eau froide sur le visage afin de dissiper mon engourdissement. Peu à peu, le contact avec le monde se rétablit. Je vivais... je pouvais commander à mon corps.

En regardant la chambre, je compris que Pat était morte.

Attention : comment l'ai-je compris ? Aucun souffle ne soulevait plus sa poitrine et elle ne répondait pas à mes questions angoissées. Je me penchai sur elle, voulus lui tâter le pouls, puis plaçai ma joue tout près de ses lèvres pour constater qu'en effet elle ne respirait plus.

Tout secours humain lui serait inutile. Bien convaincre le policier de ma certitude à ce sujet. Il faudra me montrer très persuasif, ce sera la partie de mon récit la plus difficile à lui faire admettre.

Une jeune femme vient d'être brutalement assassinée. Une jeune femme pour qui je devais éprouver un certain sentiment puisqu'elle avait été ma maîtresse. Seulement, elle n'était plus en état d'être secourue, et moi je venais aussi de recevoir une balle et il me fallait voir un médecin au plus tôt. L'assassin circulait librement. Peut-être était-il encore dans le motel.

Alors, pourquoi n'ai-je pas donné immédiatement l'alarme ?

Il faudra faire admettre deux choses à l'inspecteur : primo, Pat était morte. Toute la science médicale du monde ne pouvait la ramener à la vie ; la capture de son meurtrier non plus.

Secundo, j'étais convaincu que mes blessures n'avaient rien de grave et ne mettaient pas mes jours en danger, bien que le coup à la tête eût pourtant produit une commotion cérébrale. (Insister sur le fait que cette commotion cérébrale m'empêchait de penser avec logique et clarté.)

Enfin, il fallait tenir compte de l'état de panique dans lequel je me trouvais. Pat tuée sous mes yeux et son assassin tentant de m'abattre aussi. Cet homme m'avait vu, sans doute identifié, mais moi je ne l'avais pas aperçu. Il chercherait probablement à me supprimer, ne serait-ce que dans la crainte d'être reconnu plus tard.

Tout cela, le policier pourra le croire. Il faudra qu'il le croie. Mais

il va se demander pourquoi j'ai agi ensuite comme je l'ai fait.

Oui, pourquoi me suis-je méthodiquement rhabillé, pourquoi ai-je ramassé le pistolet tombé à terre et l'ai-je emporté ? Pourquoi, quittant le motel sans avoir rien dit à personne, suis-je venu me réfugier dans cette retraite de Chelsea en continuant à me taire ?

Toutes ces questions n'ont qu'une réponse, une seule : j'ai eu peur.

Je suis un lâche. Un lâche et un débauché.

J'ai reconnu l'arme. C'est un calibre 38 appartenant au jeune Creamer. Je l'ai vue sur son bureau pendant qu'il cuvait son alcool, lors de la soirée offerte par Harold Markey. Quand j'ai ramassé l'automatique pour l'examiner, dans la chambre du motel, j'ai laissé mes empreintes dessus.

Comment convaincre les policiers que je ne l'ai pas pris dans le bureau de Creamer pour tuer Pat après l'avoir suivie à « La Résidence » ? Je prétends qu'un homme est entré dans la chambre. Bon... mais alors où est-il ? Qui est-il ?

Serait-ce Clayton Andrews, le mari trompé ? Si c'est lui, n'avait-il pas le droit, moralement sinon légalement, de tuer celle qui le ridiculisait depuis des années ? Et même de tirer sur l'ami qui le cocufiait ?

Ou bien cet inconnu ne pourrait-il pas être le jeune Creamer à qui appartient l'arme du crime ? Serait-ce possible de faire avaler cela au policier ? Non, si Creamer possède un alibi solide. Et je n'ai aucun moyen de m'en assurer.

Quand j'eus constaté la mort de Pat et que, pris de panique et en proie au sentiment de ma propre responsabilité, j'hésitais sur la conduite à tenir, j'eus soudain l'impression que les policiers refuseraient d'admettre mon innocence. Ce serait tellement plus simple de me coller l'assassinat sur le dos !

Est-ce que je ne me trouvais pas sur le lieu du crime ? N'avais-je pas omis de donner l'alarme ? Le pistolet n'était-il pas là, couvert de mes empreintes... et si je les essuyais, ne serait-ce pas encore plus accablant pour moi ?

J'étais vraiment le coupable rêvé. Le mobile ? Ne m'avait-on pas entendu me disputer avec Pat pendant le réveillon ? Douze personnes au moins seraient prêtes à jurer que j'essayais de rompre. Et par-dessus le marché, je me trouvais être le seul homme dont les policiers puissent dire avec certitude qu'il était dans la chambre à l'instant précis où le meurtre fut commis. Dans le fond, je pouvais très bien avoir abattu Pat, m'être tiré ensuite une balle dans le bras, et avoir remplacé par une autre la cartouche brûlée.

Tout m'accablait, les policiers n'avaient pas à chercher plus loin.

Pris de panique, je résolu de m'enfuir. Pour deux raisons : je craignais d'abord qu'on me mette sur le dos le meurtre de Pat ; je craignais aussi que l'assassin renouvelle sa tentative contre moi. Il me connaissait, et, moi, je ne le connaissais pas, ce qui facilitait singulièrement sa tâche.

J'étanchai d'abord le sang de ma blessure, puis, déchirant ma chemise, je me confectionnai un pansement de fortune. Je nettoyai l'estafilade de ma tête qui, heureusement, ne saignait plus. Je m'habillai, et laissant la pièce dans l'état où elle était au départ de l'assassin, je la quittai à mon tour.

La commotion et la douleur m'avaient affaibli, mais il me restait suffisamment de force pour descendre l'escalier et sortir du motel. Je hélai un taxi qui me déposa au coin de la Trente-quatrième Rue et de la Huitième Avenue. Là, je pris le métro jusqu'à la Vingt-troisième Rue. Je grimpai péniblement les marches et me trouvai enfin dans ce studio que personne ne connaissait, excepté Pat. Or Pat était morte.

Il me fallait du temps pour réfléchir, du temps pour me remettre et combiner un plan d'action. Je ne pouvais pas laisser le terrible événement qui venait de se produire gâcher toute mon existence. La blessure à l'épaule ne m'inquiétait pas outre-mesure. A ce moment-là, elle semblait sans gravité.

Je pensais qu'en leur laissant le temps, les policiers finiraient pas trouver un autre suspect. S'ils réussissaient à établir sa culpabilité, mon nom n'aurait pas à être prononcé, et le public ignorerait toujours que j'avais été le dernier compagnon de plaisir de Pat sur le lit de « La Résidence ». Clayton Andrews n'apprendrait jamais que son épouse et son meilleur ami...

Bon sang ! me voilà encore en train de divaguer. A quoi bon me tracasser à propos de Clayton Andrews ? Pourquoi rester couché ainsi à perdre mon temps ?

Ma blessure est plus grave que je ne croyais. Elle est infectée et j'ai contracté une bonne septicémie. Si je veux vivre, il faut qu'un médecin s'occupe de moi tout de suite. Il ne faut pas tarder davantage. Aurai-je même la force d'atteindre le téléphone placé au chevet de mon lit et de composer le numéro ?

Il me semble qu'à la radio, le type a dit que Pat serait enterrée demain. Plus exactement, aujourd'hui, puisque les obsèques sont fixées au vendredi après-midi et j'aperçois déjà les premières lueurs de l'aube par la lucarne. Nous sommes donc vendredi matin.

J'aurais voulu aller à l'enterrement de Pat. Si je n'éprouvais pas d'amour pour elle, du moins m'inspirait-elle un sentiment particulier... un sentiment très fort. Elle avait le pouvoir de me rendre heureux et elle l'a fait très souvent. Cela n'aurait pas été mauvais

qu'une personne ayant une sincère affection pour elle soit présente à son enterrement, il y aura là tant de gens qui l'exécrèrent !

Ce diable de téléphone a l'air d'être à des kilomètres de mon lit !

Mes yeux se mettent vraiment à me lâcher. Je ne parviendrai jamais à trouver le numéro dans l'annuaire. Je me souviens avoir vu le numéro de la police il y a des années. C'est Spring et quelque chose. Mais peu importe... Je n'ai qu'à demander les renseignements. C'est le dernier trou du cadran.

— Mademoiselle... Vous êtes la téléphoniste ? La police... vite, appelez la police...

V

BERTHA MARKEY

— Je voudrais parler au lieutenant Goodwin. Au lieutenant de police William Goodwin.

— C'est de la part de qui ?

— Mon nom importe peu, je voudrais seulement parler au...

— Il faut que nous sachions comment vous vous appelez, madame, c'est le règlement. Votre nom, s'il vous plaît ?

— Eh bien, puisque vous insistez, je suis Mme Markey. Mme Bertha Markey. Et je voudrais parler au...

— A qui désirez-vous parler, madame ?

— Je vous l'ai déjà dit : au lieutenant William Goodwin.

— Je suis désolé, madame. Le lieutenant Goodwin n'est pas au commissariat en ce moment. Si vous voulez bien me dire à quel sujet...

— Mettez-moi en communication avec le lieutenant Goodwin, c'est tout ce que je demande. Je suis Bertha Markey et ce que j'ai à dire est très important. Je suis sûre que le lieutenant...

— Le lieutenant n'est pas là, madame. Si vous voulez bien me dire...

— Les policiers ne sont jamais là quand on a besoin d'eux. Enfin... c'est au sujet de mon mari.

— Votre mari, madame ?

— Oui, mon mari. Harold Markey, l'éditeur.

— Vous disiez donc, madame, au sujet de M. Markey ?

— Oui. Hier soir encore il n'est pas rentré à la maison, et...

— Je vous passe le service des Recherches dans l'intérêt des familles, madame. Ne quittez pas, je vous prie.

— Je ne veux pas de votre service des Recherches. Je vous ai dit que je voudrais parler au lieutenant Goodwin...

— Je suis désolé, madame ; le lieutenant Goodwin n'est pas ici en ce moment. Si vous voulez bien me dire...

— Mais je vous l'ai déjà dit. Il s'agit de mon mari, Harold Markey, l'éditeur. Il n'est pas rentré hier soir...

— Nous allons transmettre un avis au service des Recherches dans

l'intérêt des familles, madame. Si vous voulez bien me...

— Dites donc, vous faites l'imbécile, non ? Je n'ai pas dit que mon mari avait disparu. Il n'a pas plus disparu que les autres fois où il a passé la nuit dans quelque maison de débauche. Mais aujourd'hui j'en ai soupé. C'est fini. Si ce dégoûtant s' imagine...

— Nous ne pouvons vous aider à retrouver votre mari, madame, que si vous faites une demande au service des Recherches dans...

— Je ne demande pas à le retrouver, sapristi ! Qu'il aille au diable et qu'il y reste ! Mais j'en ai par-dessus la tête de mentir pour le protéger ; cette fois-ci, il a été trop loin. Si vous voulez bien m'appeler le lieutenant Goodwin...

— Si vous voulez que votre mari s'en aille au diable, madame, je crains que ça ne regarde pas la police. Mais...

— Oh ! zut ! Allez au diable, vous et votre lieutenant Goodwin ! Je vais m'adresser directement au district attorney, et vous pouvez tous...

— Si vous désirez le bureau du district attorney, madame, il faut demander Rector...

Vlan !

Mon geste pour raccrocher manqua de douceur, je le reconnais. En tout cas, ce n'est pas étonnant que la police new-yorkaise n'arrive jamais à tirer au clair le moindre crime. Tant qu'on n'a pas eu affaire à eux, on ne croirait jamais que l'administration puisse recruter un tel ramassis d'incapables et d'imbéciles. En ce moment même, je m'efforce de faire leur travail à leur place, je leur apporte sur un plateau le renseignement capital qui leur permettrait d'éclaircir une affaire qui les déroute complètement depuis huit jours, et je ne peux même pas parler à l'inspecteur chargé de l'enquête !

Parfait ! Si la police ne tient pas à se voir attribuer le mérite d'avoir percé le mystère d'un assassinat qu'elle n'arriverait jamais à élucider sans moi, qu'elle aille se faire voir ! Quant à moi, je n'irai pas trouver non plus le district attorney comme je les en ai menacés. Non, je ferai mieux, je vais filer aux bureaux du *Daily News* et je raconterai au rédacteur en chef tout ce que je sais, en l'autorisant à le publier. On verra bien qui s'en mordra les doigts !

Service des Recherches dans l'intérêt des familles ! Laissez-moi rire ! Ils verront où était leur intérêt, à eux, quand j'aurai dit tout ce que j'ai à dire !

J'ai averti Hal. Depuis des années, je lui répète qu'un jour il ira trop loin, qu'un jour la dernière goutte fera déborder le vase. Eh bien, aujourd'hui, il déborde, ce vase !

Dieu sait si j'en ai supporté et si j'étais prête à en supporter davantage encore, mais cette fois-ci il a dépassé les bornes.

Quand je pense que je me suis littéralement précipitée au téléphone pour appeler le docteur Gottlieb, le soir où il a eu une indigestion après s'être empiffré, ce porc ! Je m'efforce d'être bonne épouse, je suis sans cesse aux petits soins pour lui, mais il se met toujours dans des situations impossibles et c'est moi qui me ronge les sangs.

Il rit maintenant, mais il n'en menait pas large ce soir-là et croyait bien avoir une crise cardiaque. J'ai été trop bête de me faire de la bile à son sujet. Aussitôt que les pilules du docteur Gottlieb l'eurent un peu soulagé, il a trouvé une bonne excuse pour filer. Il a eu beau dire qu'il allait à son bureau, je n'en ai rien cru. C'était encore un prétexte pour aller courir le guilledou !

Il s'est sans doute imaginé que je serais trop idiote pour vérifier, mais je n'y ai pas manqué. Dès que j'ai été en état de le faire après le départ de Pringle, dès que j'ai été quelque peu remise du coup qu'avait été pour moi sa révélation, j'ai téléphoné au bureau de Hal. Il était plus de minuit, mais j'ai téléphoné tout de même et je me suis rendu compte qu'il avait menti, comme d'habitude. Il n'y était pas. Il n'y avait personne dans le bureau.

C'est peut-être heureux pour lui, d'ailleurs, car je me préparais à lui dire deux mots !

Décidément, M. Harold Markey ne se doute pas de la très grande surprise qui l'attend à son retour. Cette fois, il l'apprendra par la presse. Il peut bien avoir concocté à mon intention une de ses histoires à dormir debout pour se justifier d'avoir encore découché, mais cette fois ça ne prendra pas. Il ferait mieux de songer à ce qu'il va raconter au lieutenant Goodwin et à la police pour expliquer où il était et ce qu'il faisait il y a huit jours, après avoir quitté le réveillon. Il va s'apercevoir à ses dépens que la police est bougrement plus difficile à rouler qu'une épouse trop confiante.

Et dire que j'étais encore prête à mentir et à me parjurer pour cet homme ! Quand j'y songe, mon sang se met à bouillir.

Malgré tout, je suis heureuse qu'il soit sorti hier soir. S'il était resté à la maison, il est probable que Pringle ne serait pas venu me révéler l'existence de cette procuration que Hal m'a fait signer par des moyens frauduleux. Je n'aurais pas appris non plus que mon époux avait transféré à son propre compte tout mon portefeuille de valeurs. Quand je pense qu'il les a vendues pour régler ses soldes débiteurs chez son agent de change ! A-t-on idée d'être assez stupide pour perdre de l'argent quand tout le monde en gagne à la bourse !

Lorsque Pringle me demanda la forte somme pour me faire des révélations sur mon mari, j'avais d'abord refusé de le croire. Mais il me dit alors que si je ne lui donnais pas d'argent, il me raconterait

tout quand même, afin que je sache le genre d'homme que j'avais épousé. Comment ne pas ajouter foi à ses paroles, après cela ? Ce matin à la banque, devant mon coffre vide, j'ai bien vu qu'il m'avait dit la vérité.

Epouse ou non, ces valeurs étaient à moi, elles m'appartenaient. S'en emparer grâce à ce tour de cochon, j'appelle ça du vol pur et simple. Oh ! mais il ne l'emportera pas en paradis !

Je ne les récupérerai peut-être pas, tous ces titres, mais Hal paiera cher ce geste-là.

D'après la loi, on ne peut pas obliger une femme à témoigner contre son mari, mais il n'est dit nulle part qu'elle ne peut pas le faire si elle le *désire*. Et je suis bien sûre qu'aucune loi ne lui permet de mentir pour le défendre.

Si Hal m'a demandé de dire au lieutenant Goodwin qu'il était rentré à la maison avec moi, après le réveillon, il avait probablement une bonne raison pour m'obliger à mentir ainsi. Il avait besoin de dissimuler quelque chose de louche. Je peux, moi aussi, tirer mes petites conclusions comme n'importe qui, et je crois que les policiers seront joliment intéressés lorsque je leur apprendrai que, non seulement il n'est pas rentré avec moi, mais qu'il n'a reparu que le lendemain matin, au petit jour. Et j'ajouterai une ou deux choses à cette déclaration.

Les policiers seront ravis de savoir que j'avais rapporté à mon mari la conversation de Siddel et de Pat, conversation au cours de laquelle Pat avait donné à son amant le nom du motel où elle comptait passer la nuit et le numéro de sa chambre. Je lui avais répété aussi la phrase de Siddel disant qu'il n'avait pas l'intention de s'y rendre. Tout cela les intéressera certainement.

Oui, Hal aura pas mal d'explications à fournir. Il lui faudra, entre autres choses, dire ce qu'il faisait dans le bureau de Creamer quand celui-ci était ivre mort. Creamer a déjà déclaré à la police que quelqu'un était entré et avait subtilisé son automatique. Sincèrement, je ne crois pas Hal assez stupide pour suivre Pat au motel et la tuer, mais avec cet homme-là, on ne sait jamais ! Peut-être voulait-il reprendre le bracelet qu'elle disait tenir de son mari mais dont Hal lui avait sûrement fait cadeau. Ils peuvent fort bien s'être disputés à propos de ce bijou. Qui sait ?

En tout cas, qu'il l'ait tuée ou non, il lui faudra fournir un certain nombre d'explications, et ce ne sera pas aussi facile que d'abuser par ses mensonges une compagne de vingt années. Avec les policiers, il aura affaire à forte partie.

Pourtant, je regrette une chose. J'aurais dû demander à Pringle de me rédiger une déclaration sous serment, au sujet de cette procuration

mensongère que mon mari m'a fait signer. J'irais bien le trouver au bureau, tout à l'heure, pour tenter d'obtenir ce papier, mais la maison est fermée à cause de l'enterrement.

De toute façon, Pringle en a fini avec les Editions Markey. Quand je lui ai jeté à la figure, hier soir, que j'avais prévenu la police de sa tentative de me vendre des renseignements sur les infidélités de mon mari, il n'a pas semblé inquiet outre-mesure. Pourtant, il doit bien se douter que le lieutenant va informer Hal de sa conduite. Et Hal aura vite deviné aussi que c'est Pringle qui m'a révélé la ruse de mon mari à propos de la procuration et la façon dont il s'est pris pour rafler mon portefeuille de titres.

Mais j'ai assez d'ennuis personnels sans m'appesantir sur ceux de Pringle.

Je voulais aller à l'enterrement de Pat mais je n'en aurai pas le temps. Ça n'a pas d'importance d'ailleurs, j'ai envoyé des fleurs.

Je vais tenter encore une fois de parler au lieutenant Goodwin. Si je n'y réussis pas, je me précipite au *Daily News* !

En voilà au moins qui seront ravis de m'entendre.

VI

JOHNNY CREAMER

— Quel est l'objet de votre visite, Creamer ? me demanda le lieutenant.

Je le regardai un instant, puis je tournai les yeux vers l'agent en train de taper à la machine, près de la fenêtre. Je le désignai d'un signe de tête et répondis :

— Je préférerais vous voir seul.

Le lieutenant me regarda un instant d'une façon bizarre, la tête toujours penchée sur son bureau, mais en levant tellement les yeux qu'une bonne part du blanc apparut sous l'iris.

Il poussa un petit grognement et, se tournant vers son subordonné, il lui fit signe de s'en aller.

L'agent se leva et sortit en refermant soigneusement la porte derrière lui.

— Je suis venu parce que j'ai entendu la nouvelle à la radio.

— La nouvelle ?

— A propos de Joël Siddel. Si j'ai bien compris, il s'est constitué prisonnier ?

Le lieutenant acquiesça.

— A-t-il avoué être l'assassin ?

De nouveau, il m'adressa un coup d'œil bizarre :

— Pourquoi voulez-vous qu'il avoue ?

— J'ai cru comprendre qu'en l'arrêtant on avait trouvé sur lui l'arme du crime. C'est ce que la radio a dit.

— Il ne faut pas croire tout ce que la radio raconte. Nous le gardons seulement à la disposition de la justice, aux fins d'interrogatoire.

— Ma démarche va vous paraître bizarre, dis-je, mais pourriez-vous me rendre un petit service ? J'aimerais beaucoup lui parler.

Cette fois, le lieutenant cessa de tripoter les documents posés sur son bureau et me regarda droit dans les yeux. La tête inclinée de côté, il demanda doucement :

— Pourquoi désirez-vous lui parler ? Vous pensez qu'il est dans une situation fâcheuse et voulez lui offrir votre appui ? Etes-vous si

bons amis ?

Je fis signe que non.

— Nous, ne sommes pas amis du tout. C'est seulement à cause de l'arme. La radio dit qu'on a trouvé sur lui un automatique calibre 38.

— Et alors ?

— Alors je trouve que ce pistolet pourrait bien être le mien.

Le lieutenant hocha la tête, d'un air entendu.

— Je vois, dit-il. Malheureusement, M. Siddel n'est pas visible pour l'instant.

— Pas visible ?

— M. Siddel se trouve à l'hôpital Bellevue sous l'effet d'un puissant sédatif.

— Mais quand il se réveillera, pourra-t-il recevoir des visites ?

— Il est dans une salle spéciale, sous la garde d'un policeman, répondit le lieutenant en surveillant ma réaction.

La radio n'avait parlé ni de maladie ni d'hôpital. Elle disait seulement que Siddel s'était rendu et qu'on l'avait gardé pour l'interroger.

Je me mis debout.

Le lieutenant ne bougea pas. Il attendit que je me tourne en direction de la porte pour demander :

— Pourquoi pensez-vous que ça pourrait être votre automatique ?

Je m'arrêtai, me repentant déjà d'être venu. Cette démarche montre à quel point j'avais la tête à l'envers. Impossible de réfléchir normalement, de me comporter d'une façon sensée.

— Eh bien, répondis-je, comme vous le savez, je possède un 38, et, dans la soirée du réveillon, cette arme a disparu. J'ignore ce qu'elle est devenue. Si je voyais le pistolet trouvé sur Siddel je pourrais peut-être dire si c'est le mien.

Le lieutenant Goodwin hocha la tête. Il se pencha sur les papiers posés sur son bureau, mais je suis certain qu'il n'avait pas besoin de les consulter pour me répondre.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Creamer, finit-il par dire. C'est bien votre pistolet. Celui, dites-vous, qu'on vous a dérobé. Nous avons procédé à des vérifications quand vous avez parlé de cette arme. Vous avez dit l'avoir achetée dans un magasin d'articles de sport du Nevada. La vente figurait dans leur registre. Vous savez, bien entendu, que la loi Sullivan interdit de posséder une arme de ce genre ?

— Je sais. Vous m'avez déjà prévenu, et, de toute façon, je ne l'ignorais pas. Je me demande pourquoi vous ne m'avez pas encore arrêté pour la possession illégale de ce pistolet ?

— Nous n'avions pas l'arme comme pièce à conviction, dit le lieutenant avec un petit sourire en coin. Nous ne pouvions pas agir uniquement sur votre déclaration.

— Allez-vous m'arrêter maintenant ?

Le petit sourire reparut.

— Non, pas pour le moment. Mais attendez-vous à des poursuites un jour ou l'autre. Pourtant, votre franchise en avouant être le propriétaire de cet automatique jouera en votre faveur. Vous vous en tirerez à bon compte... à moins bien sûr que ce ne soit vous qui ayez appuyé sur la détente !

— Vous voulez dire que Pat a été tuée avec mon pistolet ? Alors ça ferait de moi un complice dans la préparation du crime, selon la phrase consacrée ?

Laissant la première partie de ma question sans réponse, le lieutenant expliqua :

— Vous ne pouvez être accusé de complicité dans la préparation d'un crime que si vous avez remis l'arme à quelqu'un en sachant qu'il avait l'intention de s'en servir pour le commettre. Je suppose que ce n'est pas votre cas ?

Je rougis, choqué par sa remarque. Ce n'était pas le moment d'être facétieux.

— Rasseyez-vous, monsieur Creamer.

J'obéis. Lui, au contraire, se leva et se mit à marcher de long en large.

— Voyons donc si je comprends bien votre position en ce qui concerne le pistolet, continua-t-il. Vous avez dit que pendant cette soirée de réveillon, vous sentant abattu et démoralisé, vous aviez bu plus que de raison. Vers vingt-deux heures, un léger malaise vous fit gagner votre bureau. Là vous vous êtes mis à ingurgiter du whisky dont vous gardez une bouteille dans un tiroir. En ouvrant ce tiroir, vous avez aperçu l'automatique que vous avez pris en main. Si je me souviens bien, vous vous sentiez si déprimé que vous avez un instant pensé à vous servir de cette arme contre vous-même. Est-ce exact ?

Je fis oui de la tête sans le regarder.

— Pourquoi étiez-vous donc si déprimé ? demanda-t-il.

— Je crois vous l'avoir dit. Ma femme et moi envisageons de divorcer. Je ne me sentais pas bien, je bois trop depuis quelque temps sans pouvoir m'en empêcher. Et puis je suis aussi mal en point sur le plan financier. Je vous ai déjà raconté tout cela.

— Et il n'y avait pas d'autre raison ?

Cette fois-ci je le regardai bien en face. Je voyais où il voulait en venir.

— Je ne tiens pas à parler de ma vie privée, répondis-je. J'étais déprimé, cela doit vous suffire.

— Et l'êtes-vous encore ?

Je gardai le silence.

— On enterre Mme Andrews cet après-midi, annonça-t-il sèchement.

Je grinçai des dents mais ne dis pas un mot. Il reprit alors, sur un ton plus doux, comme s'il avait oublié cette allusion à l'enterrement :

— Si je me souviens toujours bien, vous m'avez dit qu'au cours de la soirée une ou plusieurs personnes sont entrées dans votre bureau, pendant que l'automatique était sorti du tiroir ; vous vous rappelez vaguement leur avoir parlé ?

— C'est vrai.

— Mais vous ne vous rappelez pas qui étaient ces personnes.

Je secouai la tête.

— Est-ce que Joël Siddel pourrait avoir été du nombre ?

— Je vous ai déjà dit que je ne me souvenais pas. Quand je suis vraiment rétamé, je perds la mémoire.

— L'une de ces personnes pourrait-elle avoir été Mme Andrews ? Je suis sûr que, si elle était venue vous voir, vous vous en souviendriez.

— Je m'en souviendrais probablement, mais je ne crois pas qu'elle soit venue dans mon bureau.

— Pourquoi vous seriez-vous souvenu d'elle et pas des autres ?

J'aurais donné n'importe quoi pour qu'il ne parlât plus de Pat. Fallait-il que ma raison m'eût abandonné pour avoir eu l'idée de venir au commissariat !

Une de mes atroces migraines venait de me prendre et plus rien ne semblait avoir de sens. J'ignore ce qui se passait dans mon cerveau, mais j'avais l'impression de devenir fou.

Je me levai en disant :

— Je ne sais pas pourquoi je suis venu ici. Je ne me sens pas très bien et ferais mieux de me retirer.

— Pourquoi vous êtes venu ici ? Mais tout simplement par curiosité au sujet de M. Siddel.

— C'est juste. Vous m'avez dit qu'il était à l'hôpital sous l'effet d'un puissant sédatif. Est-il malade ?

— Très malade. Il a négligé de faire le nécessaire quand l'infection s'est déclarée.

— L'infection ? Causée par quoi ?

— Mais par sa blessure !

Le lieutenant avait l'air surpris de mon ignorance. Il ajouta : La blessure que lui a faite la balle du calibre 38.

Mes yeux s'agrandirent et je retombai sur mon siège. Ma tête se mit à tourner. L'espace d'une seconde, je me demandai si je n'allais pas perdre connaissance et j'eus du mal à saisir le sens des paroles du lieutenant.

— Ne prenez pas la chose si à cœur, disait-il. Après tout, vous m'avez expliqué qu'il n'était pas de vos amis. A propos, vous vouliez savoir si c'est avec votre pistolet que Mme Andrews a été tuée. J'allais oublier de vous répondre. Oui, c'est avec votre pistolet.

Mais déjà, je ne l'écoutais plus, je ne l'entendais même plus. Je me rendis compte soudain que je n'irai pas à l'enterrement de Pat Andrews cet après-midi. Je n'irais nulle part.

Depuis huit jours, je vivais dans un état voisin de l'hébétude. « Survivais », serait plus exact et mon existence était un véritable enfer. J'essayais vainement de reconstituer ce qui s'était passé, de me souvenir. Sous prétexte que mon amnésie pour la période allant du vendredi soir au samedi matin était due à la cuite carabinée que j'avais prise, je me demandais si je n'arriverais pas à retrouver la mémoire en ramassant encore une biture. Mais je ne retrouvai rien du tout et la boisson me fit plutôt mal. J'eus même beaucoup de peine à me saouler. L'alcool ne m'apportait plus de consolation, même quand, chaque soir, j'entrais dans le cirage. Et le matin, lorsque je reprenais connaissance, tout recommençait et c'était encore plus désastreux que la veille.

Je vivais dans l'attente d'une catastrophe imminente, état tout à fait absurde puisque cette catastrophe était déjà survenue. Elle avait commencé à se manifester lorsque ma femme avait demandé le divorce et avait atteint son comble lorsque j'avais compris que j'étais finalement moins que rien aux yeux de Pat, la seule femme que j'aie jamais aimée. Cette attente cessa d'avoir sa raison d'être lorsque j'eus appris sa mort. Alors, pourquoi cette impression d'une catastrophe imminente persiste-t-elle encore ? Il ne peut plus désormais arriver quoi que ce soit qui puisse m'atteindre le moins du monde.

J'éprouvais aussi du remords, mais un remords beaucoup plus vif que celui qui atteint habituellement les personnes qui se livrent à des excès de boisson.

Mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas eu le courage de poser le canon de l'automatique sur ma tempe, vendredi soir, et d'appuyer sur la détente ? Si je l'avais fait, Pat serait encore vivante, j'en suis sûr.

Jusqu'à tout à l'heure, je n'étais pas vraiment au courant ; j'ignorais ce qui s'était réellement passé ; mais maintenant je le sais. Je suis enfin arrivé à la certitude et je comprends pourquoi ma

mémoire refusait de se souvenir : elle ne l'osait pas.

Je connais mal les récentes acquisitions de la psychologie moderne, mais je comprends tout de même certaines choses. Je sais, à présent, que si j'éprouve ce sentiment de remords c'est parce que je suis réellement coupable. Et si ma mémoire refusait de fonctionner, c'était parce que ma conscience n'avait pas le courage de regarder la réalité en face.

Les faits sont incontestables et, au plus profond de moi-même, j'ai toujours su la vérité. C'est mon pistolet qui a tué Pat, c'est mon pistolet qui a tiré la balle reçue par Siddel. Si jamais un homme a eu envie d'en abattre un autre, c'est bien moi lorsque j'entendis Pat lui donner rendez-vous au motel. Peut-être, dans ma rage jalouse, ai-je eu envie de la tuer aussi. Je sais qu'un jour je lui ai dit que, si elle n'était pas à moi, elle ne serait à personne. Je le pensais sûrement.

Si je n'arrivais pas à me rappeler où j'étais du vendredi soir au samedi matin, c'était pour la bonne raison que j'étais incapable d'envisager ce que je devais avoir commis au cours de ce laps de temps.

Il y a quelques minutes, j'ai dit au lieutenant Goodwin que je ne savais pas pourquoi j'étais venu le voir. Eh bien, je le sais maintenant... Je voulais passer des aveux. Mon inconscient m'avait amené ici pour dire enfin la vérité.

Ma migraine vient de disparaître comme par miracle. Pour la première fois, depuis je ne sais combien de temps, mon cerveau fonctionne normalement. Je me sens...

— Etes-vous sûr de vous trouver tout à fait bien, monsieur Creamer ?

Je levai les yeux et me rendis brusquement compte que j'étais en train de repousser la main du lieutenant et que le verre d'eau venait de se répandre sur mon pantalon.

— Mais oui, lieutenant, tout à fait bien.

— Voulez-vous que j'aille vous chercher quelque-chose ?

— Allez me chercher un sténographe. Je voudrais faire une déclaration. J'avoue avoir tué Pat Andrews.

VII

HUBERT PRINGLE

C'est vraiment curieux à quel point vingt années d'habitudes peuvent vous coller à la peau. En pénétrant dans le bureau, lorsque je vis les ampoules allumées, je pensai immédiatement au savon que j'allais passer au concierge, lundi matin. C'est à lui qu'il incombe d'éteindre, quand les femmes de ménage oublient de le faire après leur travail.

Décidément, j'ai bien une âme de comptable. Quatre-vingt-neuf ampoules de cent watts chacune – je les ai comptées un jour – allumées de sept heures du soir à neuf heures du matin sept fois par semaine et trois cent soixante-cinq fois par an, à six *cents* et demi le kilowatt-heure, cela ferait...

Qu'est-ce que ça peut bien me fiche, je vous le demande ? Je ne pus m'empêcher de rire en m'apercevant soudain du tour que prenaient mes pensées. Je suis probablement le seul être au monde à me faire du souci parce que Hal Markey perd quelques dollars par l'étourderie d'une femme de ménage.

Je traversai donc le hall d'entrée et gagnai mon bureau pour la dernière fois. Je voulais mettre de l'ordre dans mes tiroirs avant de partir.

Je pensais en avoir tout le temps, mais je viens de m'apercevoir qu'un policier me filait. Je crois que je ferais bien de me hâter. D'abord je n'étais pas très sûr d'être suivi et je croyais que c'était peut-être une illusion de mes sens. Mais, en sortant de chez Bertha Markey, j'ai vu, planté sur le trottoir, l'homme dont le visage commençait à m'être familier depuis quelques heures. Un des subordonnés du lieutenant Goodwin, bien sûr !

Il faut absolument que je le sème lorsque je m'en irai. Je ne tiens pas à l'avoir à mes trousses quand je retrouverai Marty, demain midi, aux lavabos de ce morne petit bar de la Huitième Avenue. Ici, je me trouve en sécurité pour le restant de la nuit.

Je le serai même encore demain matin, car les bureaux resteront fermés à cause de l'enterrement, mais s'éterniser ici serait une erreur. Si le lieutenant Goodwin me fait suivre, c'est qu'il se propose de m'arrêter, or je ne veux pas courir de risques inutiles. Quand il s'y décidera, j'ai l'intention d'être bien loin, grâce au billet d'avion et à

l'argent que Marty doit me remettre.

Je n'aurais jamais cru mon beau-frère, Marty Feathers, capable de me venir en aide dans un moment difficile. Martha avait peut-être raison, après tout. Peut-être que son frère a une certaine dose de générosité et de loyauté dans sa nature. Peut-être le diable s'est-il fait ermite...

D'un autre côté, il se pourrait que ce ne soit pas par pur altruisme qu'il me fait cadeau du billet et de l'argent. Rester seul maître à la maison lui paraît sans doute valoir ce petit sacrifice. Ce qui me surprend le plus, c'est qu'il ait pu se procurer si facilement la somme voulue. Il devait avoir un petit magot dont nous ne savions rien.

Pour être juste, il faut reconnaître que Marty a toujours adoré sa sœur. Il est possible qu'il pense seulement à lui épargner la honte de me voir arrêté et jugé, ce qui serait un rude coup pour la pauvre femme.

Malgré tout, je suis surpris qu'il se donne tant de mal pour me sortir du pétrin. Enfin... comme on dit : à cheval donné on ne regarde pas à la bride. L'important c'est qu'il m'apporte son aide. Assez ratiociné, vérifions plutôt le contenu de mon bureau et réfléchissons à la meilleure manière de semer le flic qui m'attend en bas. Je ne tiens pas à l'avoir pendu à mes basques quand je rejoindrai Marty.

*

Il ne doit pas être loin de minuit maintenant. J'ai mis moins de temps que je ne le supposais. Cela fait une drôle d'impression de se dire qu'on peut occuper un emploi pendant vingt ans, et, en une demi-heure, faire place nette et être prêt à quitter un endroit où l'on a passé une si grande partie de sa vie sans laisser la moindre trace derrière soi.

A présent que tout est fini, vais-je avoir des regrets à la pensée que jamais plus je ne franchirai le seuil de ce bureau... que jamais plus je ne prendrai place dans ce fauteuil ?

Oh ! ça ne va pas être commode de refaire ma vie.

L'Amérique du Sud ! Je ne connais même pas la langue qu'on parle là-bas. Mes ressources sont presque inexistantes. Je n'aurai pas de papiers en règle et je n'y connaîtrai personne. Je ne sais pas trop comment je vais m'y prendre, mais tout vaudra mieux que de finir mes jours derrière les barreaux d'une prison. Il faudra bien que j'arrive à me débrouiller de façon ou d'autre, mais ça ne sera pas chose facile.

Si seulement j'avais un peu plus de temps... un peu plus d'argent... Je ne me suis pas donné assez de mal pour faire cracher Bertha ou son mari. Hélas ! même comme canaille je ne suis pas bon à grand-chose !

Marty m'a promis de m'envoyer de l'argent lorsque je serai casé en Amérique du Sud, mais je ne me fais pas trop d'illusions.

La seule personne sur laquelle je puisse compter, c'est moi-même. Alors, je ferais bien de ne pas perdre de temps et d'aller forcer le tiroir du bureau où Markey garde toujours une centaine de dollars. C'est le tiroir d'en haut, à droite ; il ne sera pas difficile à fracturer.

Si l'on m'avait dit que je m'abaisserais à me livrer à un vulgaire cambriolage... Mais je n'ai pas le choix, il faut que je rafle jusqu'au dernier *cent*.

Allons-y donc ! Si j'attends encore, je n'aurais plus assez de courage. Mais je ne comprends vraiment pas pourquoi tous les bureaux sont éclairés. Un jeudi, à minuit !

*

La petite aiguille de mon bracelet-montre est sur le chiffre trois, la grande sur le chiffre douze. Il y a maintenant près de trois heures que je me trouve dans mon propre bureau. J'essaie de me ressaisir, de décider ce que je vais faire, de comprendre ce qui s'est passé... comment c'est arrivé...

Malheureusement, je ne parviens à penser qu'à ce qui se trouve là-bas, au bout du couloir, dans le bureau que j'ai quitté juste après minuit. Je ne peux penser qu'au cadavre bien en chair de Hal Markey, étendu sur le parquet. Le sang qui sort de sa blessure au front dégouline sur son visage inerte et forme une grande tache rouge sur la chemise et le veston.

Le téléphone retentit encore. Je ne vais pas plus répondre maintenant que la première fois, il y a presque exactement trois heures. Je venais juste d'entrer dans le bureau de Markey et d'apercevoir le directeur de la maison d'édition installé à la grande table de travail un verre de whisky à la main.

J'avais ouvert la porte tout doucement, et je ne sais lequel de nous deux fut le plus surpris quand nous nous sommes trouvés face à face. Je crois qu'il s'apprêtait à se lever du grand bureau d'acajou. Un bref instant, je demeurai cloué sur place, les pieds collés à l'épaisse moquette qui couvrait tout le plancher entre nous.

Son bureau est une grande pièce rectangulaire meublée d'un vaste divan de cuir rouge, de fauteuils également garnis de cuir rouge, d'un bar roulant et de sa table de travail. La cheminée est factice, et un éclairage indirect baigne cet ensemble qui évoque plus le fumoir d'un riche oisif que le bureau d'un homme d'affaires.

La table de travail qui fait face à la porte d'entrée se trouve au fond, entre deux hautes fenêtres masquées par de lourds rideaux de

velours. Une petite porte latérale mène aux W.C. privés ; celle par laquelle j'étais entré est munie d'un appareil automatique qui la referma doucement derrière moi, tandis que je demeurai immobile et très pâle, les yeux ronds, la bouche entrouverte.

Oui, il devait certainement se lever car, pendant une fraction de seconde, il ne me vit pas et ne s'aperçut de ma présence que lorsque j'avancai dans la pièce.

D'une main, il tenait son verre vide, de l'autre il s'appuyait sur le bord de la table pour se mettre debout. C'est à ce moment-là que son regard rencontra le mien.

Nous restâmes ainsi une longue minute, puis il se laissa retomber au fond de son fauteuil en disant d'un ton mielleux :

— Mais entrez donc, Pringle !

Depuis vingt ans, je l'ai toujours appelé M. Markey et lui ne m'a jamais dit que Pringle tout court. Jamais : « M. Pringle » ni mon petit nom : « Hubert ». Ce détail m'a ulcéré plus que tout le reste. C'est probablement de la mesquinerie de ma part, mais cette subtile distinction faite entre nos deux personnes, ce coup d'épingle à ma dignité, m'a fait plus souffrir que toute autre chose dans nos relations.

Tant qu'il n'avait pas ouvert la bouche, j'avais été en proie à un sentiment de honte et de gêne, mais dès qu'il eut dit : « Pringle », je me ressaisis et la moutarde me monta au nez.

Je fis alors une chose à laquelle je ne m'étais jamais risqué au cours de mes centaines ou de mes milliers de précédentes visites à ce bureau. J'allai droit à l'un des fauteuils de cuir rouge et m'y installai sans y avoir été invité.

Markey fronça les sourcils, mais bien vite le sourire reparut sur son visage et il adopta un air amical qui ne me trompa pas une seconde. Visiblement, il allait jouer à son jeu favori, celui du chat et de la souris. Je n'avais pas le droit d'entrer dans son bureau de ma propre initiative. Je le savais et il savait que je le savais !

De sa voix la plus douceuse, il commença :

— Drôle d'heure pour une visite, Pringle, mais je suis toujours ravi de vous voir. Peut-être aurez-vous l'obligeance de me dire ce qui vous amène ? En fidèle et loyal employé, vous estimez sans doute que le travail doit être exécuté à toute heure du jour et de la nuit ? Mais non, il y a certainement autre chose, votre travail ne vous appelle pas dans mon bureau, que je sache ?

Que répondre ? Je gardai le silence. Ce mutisme ne le découragea pas ; au contraire. Ravi de s'écouter parler et nullement las de jouer au chat et à la souris, il ne tenait pas à ce que je prenne la parole. C'était là un de ses procédés favoris : poser des questions auxquelles il savait

bien qu'on ne pouvait pas donner de réponse pertinente.

Il se carra dans son fauteuil. Joignant l'extrémité de ses gros doigts boudinés, il dodelina de la tête et, toujours souriant, reprit :

— D'un autre côté, ce n'est peut-être pas en fidèle et loyal employé que vous faisiez cette visite nocturne. Des bureaux déserts et l'obscurité de la nuit conviennent mieux à votre genre d'activité, sans doute. Reprenez-moi si je me trompe, mais je crois comprendre que les voleurs aiment se livrer à leur petite besogne quand le soleil est couché. Est-ce vrai ? Oui, je vois que je suis dans la vérité ! Serait-ce pour cette raison que vous voilà ici, Pringle ? Parce que vous êtes un voleur et que cette heure est la plus favorable à vos occupations... spéciales ?

Je sentis le rouge me monter au visage et, lorsque je lui répondis, je m'aperçus que ma voix tremblait. Ce détail eut le don de m'exaspérer presque autant que ce qu'il venait de me dire.

— Est-ce aussi la raison de votre présence, monsieur Markey ? demandai-je. Seriez-vous ici parce que, tout comme moi, vous êtes un voleur et préférez le travail nocturne ?

J'avais compté lui faire perdre ainsi son sang-froid, mais tout ce que j'obtins fut un léger froncement de sourcils. Il se rasséréna aussitôt et je vis bien que ç'avait été de ma part une remarque puérile et tout à fait faiblarde. En réalité, je ne faisais que jouer son propre jeu.

Il se renversa dans son fauteuil et partit soudain d'un éclat de rire tonitruant.

— Tiens, tiens... fit-il. Je suis donc aussi un voleur. Elle n'est pas mauvaise, celle-là Pringle, elle est même bien bonne ! Et à qui ai-je dérobé quelque chose ?

— A tous ceux qui ont travaillé pour vous, répondis-je. Vous les avez dépouillés de leur dignité, de leur fierté...

Son rire éclata de nouveau et m'interrompit aussitôt.

— Il faudra trouver mieux, Pringle, reprit-il. Des hommes comme vous n'ont ni dignité ni fierté. Ce sont des voleurs et de vulgaires mouchards. Je suis d'une autre classe, j'espère. On n'emprisonne pas un homme pour avoir ravi aux autres leur dignité et leur fierté, comme vous dites. D'ailleurs, je vois mal comment je pourrais vous prendre ce qui vous manque totalement. Mais ce que vous dérobez, vous, ce sont des dollars. Les dollars de votre patron et bienfaiteur !

Il cessa alors de sourire et me dévisagea d'un œil implacable, de ce regard glacé avec lequel il savait si bien terroriser ceux qui travaillaient sous ses ordres, ceux dont le pain quotidien dépendait de son bon vouloir.

— Vous, monsieur Markey, lançai-je alors, vous avez bien escroqué

la femme que vous avez épousée. Pour moi, ça revient au même !

Il s'accouda pesamment sur son bureau, ses petits yeux injectés de sang à demi clos et aspira une longue goulée d'air. Cette fois, il n'y avait plus la moindre trace de sourire sur son visage congestionné.

— Qu'est-ce que vous voulez dire exactement ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Vous le savez fort bien. Je parle de la procuration que vous avez extorquée frauduleusement à votre femme. Je parle de son portefeuille de valeurs que vous avez transféré à votre compte et vendu pour régler vos pertes en bourse.

Il se leva et me fusilla des yeux, tout en se cramponnant au rebord de son bureau.

— Prenez garde, Pringle, je ne me mets pas souvent en colère, mais...

Je ne sais trop pourquoi, mais je n'eus pas peur. Je connaissais pourtant sa violence et je le savais capable de se précipiter sauvagement sur moi qui ne pourrais certainement pas lui opposer grande résistance.

Je me levai à mon tour.

— Depuis vingt ans, m'écriai-je, je subis vos insultes et vos remarques blessantes... depuis vingt ans, j'ai envie de vous dire quel salaud vous êtes. Ce moment est arrivé...

Il fit le tour de la table. Je voyais ses lèvres remuer tandis que les mots qui l'étouffaient essayaient de sortir. Son visage était cramoisi ; il avait tout du bonhomme qui va avoir une attaque d'apoplexie.

Je reculai jusqu'à la fausse cheminée. Ma main se posa alors sur le pique-feu au rôle purement décoratif.

— Espèce... espèce de sale petit avorton ! hurla-t-il enfin. Je vais t'écrabouiller, sale petit voleur !

Le voyant venir vers moi, je soulevai le tisonnier :

— N'approchez pas ! m'écriai-je.

J'ai honte de l'avouer, mais j'avais pris une voix de fausset pour lui balancer cette injonction. Je reculai alors d'un pas, mais il continua d'avancer en disant :

— Si tu oses lever ce tisonnier sur moi...

Les paroles s'étranglèrent dans sa gorge ; en même temps ses mains s'apprêtaient à saisir le revers de mon veston.

Je lui décochai alors un coup de tisonnier qui l'atteignit en plein front. Il s'arrêta net, en plein élan.

Pendant un temps qui me parut interminable, il demeura les mains en avant, les yeux absolument incrédules, puis une tache rouge

apparut à l'endroit où le pique-feu l'avait atteint.

Pétrifié, j'attendais dans un état de paralysie totale, que ses énormes mains achèvent leur geste et m'empoignent quand tout à coup son regard devint vitreux et sa bouche s'ouvrit. Je suppose qu'il tentait de dire quelque chose ; de la salive se mit à lui dégouliner de la commissure des lèvres et il s'avança en titubant.

Mes yeux, à moi, se fermèrent aussitôt et mes jambes commencèrent à se dérober.

Soudain, patatras ! Il venait de dégringoler sur le flanc... Quand je rouvris les yeux, il gisait à mes pieds, les mains étalées devant lui. Je vis alors un frisson parcourir son énorme carcasse ; de sa bouche s'échappa un curieux bruit de crécelle et il ne bougea plus.

Deux bonnes minutes s'écoulèrent avant que je me sentisse capable d'aller jusqu'au bar où j'avais vu la bouteille de scotch.

Je m'en versai une bonne rasade, l'avalai d'un trait et faillis m'étouffer. J'en remplis encore le verre à moitié et retournai près de Markey, étendu de tout son long sur le parquet. Je m'accroupis et glissai la main sous sa tête pour la soulever et pouvoir lui verser l'alcool dans la bouche.

Je vis alors du sang sur ma main et me mis à dire je ne sais quoi. Il me fallut plusieurs secondes pour me rendre compte qu'il était sans connaissance et ne pouvait m'entendre. J'éprouvai une certaine surprise car je ne pensais pas avoir frappé si fort. Mon bras n'était qu'à demi levé quand je lui avais asséné le coup, et l'extrémité du pique-feu n'avait pas dû parcourir plus d'une dizaine de centimètres.

Plusieurs secondes m'avaient été nécessaires pour m'apercevoir qu'il était inanimé ; il me fallut encore plusieurs minutes pour comprendre qu'il était mort.

Ce fut lorsque je me relevai, après avoir vainement cherché les battements de son cœur, que le téléphone sonna. Terrifié, je regardai l'appareil, puis reculai lentement jusqu'à la porte et, pirouettant sur moi-même, je tournai la poignée.

A présent, il est trois heures du matin, et depuis je ne sais combien de temps, assis à mon bureau, je tâche de me faire à l'idée que je suis un assassin.

J'essaie de rassembler assez de courage pour retourner dans le bureau de Markey et faire main basse sur l'argent de son tiroir. Plus que jamais je vais avoir besoin de dollars. Mais je me sens incapable d'y aller. Pour l'instant, aucune force au monde ne pourrait me faire reprendre le chemin de ce bureau ni regarder le visage d'un mort que, vivant, j'ai haï pendant de si nombreuses années.

J'ai été tenté d'appeler la police et d'expliquer exactement ce qui

vient de se passer. De dire qu'en somme il s'agit d'un accident qui tient du cauchemar. J'ai seulement levé le pique-feu pour me défendre, et la vue de Markey mort à mes pieds m'a complètement surpris, car je n'avais nulle intention de le tuer.

Mais qui ajouterait foi à mes paroles ?

Je n'essuierai même pas les empreintes que j'ai dû laisser sur le pique-feu. Ce serait seulement une perte de temps. Le policier qui m'a suivi toute la soirée sait que je suis ici ; il ne me servirait à rien de prendre la fuite en espérant que personne ne découvrira ce qui s'est passé.

Hal Markey vient de me jouer son dernier tour. Son plus sale tour. Il ne me reste plus qu'à passer à l'exécution de mon projet initial. D'abord sortir de l'immeuble et me débarrasser d'une façon ou d'une autre de l'inspecteur qui m'attend en bas. Ensuite, éviter d'être aperçu jusqu'à midi, heure à laquelle j'ai rendez-vous avec Marty qui doit me remettre le billet d'avion et l'argent. Si j'ai beaucoup, beaucoup de chance, quand on découvrira le cadavre je serai en avion, bien loin d'ici...

*

Il me fut plus facile de semer le détective que je ne l'avais imaginé. Assis dans l'obscurité protectrice de ce cinéma de la Quarante-deuxième Rue, je reste confondu, à la fois par mon audace et par le succès de ma ruse. Ne posséderais-je pas, après tout, les talents dont s'enorgueillit le criminel de profession ?

Quatre heures venaient de sonner quand je trouvai enfin le courage de quitter les Editions Markey. J'avais soigneusement établi mon plan. Un plan très simple.

Au lieu d'emprunter l'ascenseur pour descendre et de traverser le grand vestibule, il me vint d'abord l'idée de prendre l'escalier et, au rez-de-chaussée, de poursuivre jusqu'au sous-sol. Le veilleur de nuit ne m'inquiétait pas, car j'étais au courant de ses habitudes. Il faisait une ronde toutes les heures et prenait l'ascenseur pour aller, d'étage en étage, procéder à son contrôle périodique. Je n'avais donc qu'à guetter le bruit de l'ascenseur pour connaître le moment où commençait sa ronde, ensuite je pouvais descendre en toute tranquillité.

Le derrière de l'immeuble donne sur un étroit passage auquel on accède du sous-sol par une rampe. Je le sais, car c'est par là que gros meubles et matériel encombrant sont livrés aux locataires. Ce serait simple comme bonjour de descendre jusqu'au sous-sol, gravir la rampe, et sortir par le passage.

Je fus à deux doigts d'adopter ce plan, mais je me ravisai à temps

et ne commis pas une erreur aussi fatale. Je descendis simplement par l'ascenseur, traversai le vestibule, et sortis par la grande porte.

J'avais deviné juste. Comme je me dirigeais vers la Cinquième Avenue, je repérai mon suiveur du coin de l'œil. Il quittait l'ombre d'une encoignure, de l'autre côté de la rue, et se préparait à m'emboîter le pas.

Je poussai un soupir de soulagement.

Un raisonnement tout ce qu'il y a de plus simple, m'avait fait modifier mon plan à la dernière seconde. Si je réussissais à partir sans être vu, il viendrait un moment où le policier monterait me chercher aux Editions Markey. Il ne me trouverait pas, mais découvrirait le cadavre de Markey... et l'alarme serait immédiatement donnée.

Il était cinq heures du matin bien passé quand je pris une chambre dans un petit hôtel de la Quarante-quatrième Rue Ouest. J'avais choisi cet hôtel avec grand soin. Je voulais qu'il fût de deuxième ou troisième catégorie mais parfaitement respectable, qu'il ne possédât pas trop de chambres et reçût peu de clients de passage. Enfin, dernière condition, il me fallait un hôtel où je sois obligé de faire usage de la sonnette pour réveiller le garçon de service, ce qui indiquerait que celui-ci n'était pas habitué à recevoir de voyageurs à une heure aussi tardive.

Après avoir sonné plusieurs fois, je vis un jeune homme endormi et boutonueux sortir de derrière sa cloison et m'accueillir au comptoir de la réception.

Je pris une chambre avec salle de bains au deuxième étage et payai d'avance. Je lui demandai de me réveiller à midi. J'insistai bien sur l'heure, expliquant que j'étais très fatigué et que, même lorsque ce n'était pas le cas, j'avais le sommeil lourd et qu'il faudrait sonner jusqu'à ce que je réponde, à cause d'un rendez-vous important que je ne voulais pas manquer au moment du déjeuner.

Je montai dans ma chambre, et, après avoir accroché au bouton de porte la pancarte *Prière de ne pas déranger*, je tournai la clé dans la serrure, puis m'étendis tout habillé sur le lit.

Au bout d'une heure, je me relevai. Sortant silencieusement de ma chambre, je me glissai jusqu'à l'escalier qui se trouvait derrière une porte métallique sur laquelle le mot *Sortie* se détachait en rouge.

Le hall d'entrée était désert lorsque je le traversai pour gagner la rue. Dehors, je ne vis personne, preuve que mon idée était juste. Mon ange gardien avait dû interroger le garçon et, assuré que je ne bougeais pas avant six ou sept heures d'ici, il avait téléphoné au commissariat pour demander des instructions. On lui avait probablement répondu de rentrer chez lui prendre à son tour un peu de repos.

A présent, me voici dans ce minable cinéma permanent, me préparant à regarder pour la seconde fois (ou bien est-ce la troisième ?) le même sinistre western. Je viens de frotter une allumette pour voir le cadran de ma montre.

Dans une heure vingt exactement j'ai rendez-vous avec Marty dans les lavabos d'une brasserie que je lui ai indiquée.

Ce sera dur de ne pas lui dire ce qui m'est arrivé au cours des huit ou dix dernières heures. Il m'a toujours accusé de n'avoir ni cran ni imagination. Devant Martha, il m'appelle « cette nouille d'Hubert ». Je me demande ce qu'il penserait si je lui racontais avec quelle astuce je me suis débarrassé de mon suiveur.

Et quelle mine il ferait en apprenant qu'un certain mien patron gît dans son propre sang sur le plancher de son propre bureau parce que je l'ai tué !

Marty Feathers, ce pauvre petit filou vantard qui s'amuse à s'habiller en père Noël, je me demande bien ce qu'il dirait si je lui révélais aussi que son beau-frère est capable de tuer de sang-froid ceux qui ont l'inconscience de s'attaquer à lui ?

Je vais le retrouver dans un peu plus d'une heure, mais je ne lui dirai rien. Qu'il continue à vivre dans son petit univers d'illusions !

*

Je suis arrivé à la brasserie dix minutes avant l'heure prévue ; heureusement, d'ailleurs, pour deux raisons. Primo : j'avais vraiment besoin du double bourbon and soda que j'ai avalé au bar. Je suis très nerveux. Je ne peux pas dire que j'ai peur puisque je ne vois pas ce que je pourrais craindre et que tout se passe comme prévu. Mais l'alcool m'a fait du bien en me calmant les nerfs.

Secundo : cela m'a donné l'occasion de parler au barman. J'avais le sentiment que Marty serait en retard. C'est son habitude. Je profitai donc de ma conversation avec le barman pour lui expliquer que, depuis quelques mois, je souffrais de constipation opiniâtre. Comme ça, il ne trouvera pas bizarre ma station prolongée dans les lavabos.

Dieu soit loué, je viens d'entendre la porte des W.C. s'ouvrir. Quelqu'un est entré. Ce local ne sent pas la rose et je commence à avoir des nausées.

De mon siège de porcelaine je distingue une partie des lavabos, entre les lames de la porte va-et-vient. Les deux cuvettes et le miroir fêlé sont en face de moi. Plus loin, contre le mur, se trouve l'urinoir. Je ne peux l'apercevoir d'où je suis, mais l'homme qui vient d'entrer l'utilise.

Il a fini maintenant et se dirige vers l'une des cuvettes.

Merde ! Ce n'est pas Marty ! Que diable peut-il faire ?

Le dos de l'homme me semble familier. Il lève son visage à présent pour se regarder dans la glace.

Bon Dieu ! ce que cet animal peut ressembler à l'inspecteur qui m'a suivi hier soir ! Mais c'est impossible que ce soit lui, je suis certain de l'avoir semé. C'est un tour que me jouent mes nerfs. L'homme se peigne, maintenant.

Il m'est complètement inconnu.

La porte vient de s'ouvrir de nouveau et quelqu'un entre. Je n'aurais jamais dû choisir ce local comme lieu de rendez-vous ; mais je ne le croyais pas si fréquenté.

L'homme qui ressemble à mon policier s'est éloigné. Je crois qu'il est en train de glisser une pièce de monnaie dans la fente d'un appareil qui lui enverra en échange un jet de parfum.

C'est Marty maintenant qui se plante devant le miroir. Il se lave les mains. L'autre homme va-t-il se décider à partir ?

Encore la porte qui claque. Marty lève la tête. Je me rends compte qu'il a deviné ma présence. Il attend que nous soyons seuls.

Il s'est retourné. Regardant la porte des cabinets où je me trouve, il murmure mon nom.

Je réponds tout bas :

— Oui, c'est bien moi, Hubert.

Il sourit et j'éprouve une énorme sensation de soulagement.

Sa main disparaît alors dans la poche intérieure de son veston. Il cherche sans doute le billet d'avion et les dollars qui représentent pour moi la liberté.

Je savais bien que ce vieux Marty ne me laisserait pas tomber.

Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que compte faire Marty de ce couteau qu'il tient dans sa main ?

Pourquoi...

Non, non ! N... non !

VIII

CLAYTON ANDREWS

A présent, je vais téléphoner au lieutenant Goodwin.

Tout au long de cette enquête il m'a fait l'impression d'un homme plein de délicatesse et de compréhension. Je lui expliquerai les choses, et il comprendra pourquoi j'ai dû la tuer.

Il faut bien que quelqu'un remplisse la tâche de ce Dieu qui n'existe pas.

Quand je me suis éveillé, très tôt ce matin et que je me suis aperçu que nous étions vendredi, j'ai su que ce serait une terrible journée pour moi. La plus terrible de ma vie.

Les trois comprimés de tranquillisant que j'ai avalés hier, très tard, m'ont fait dormir d'un sommeil de plomb. En tournant un peu la tête sur l'oreiller j'aperçois le réveil sur la table de chevet. Il est presque onze heures.

Il faut que je me dépêche de me lever pour prendre ma douche, me raser et m'habiller. Complet sombre, chaussettes et chaussures noires. Chemise blanche. La cravate marron foncé, parce que je n'en possède pas de noire. Je vais soigner ma tenue. Il s'agit de l'enterrement de Pat et je lui dois de faire la meilleure impression possible.

Je vais mettre le café dans le percolateur pendant que je m'habille, mais je n'ai pas grand appétit. Je crois que l'appétit est une chose qui ne me viendra jamais.

Il faut que je sois un peu plus attentif. C'est une vilaine coupure que je viens de me faire au menton avec le rasoir. Mes mains n'arrêtent pas de trembler, et le sommeil de mort que j'ai eu cette nuit ne paraît pas avoir diminué la tension nerveuse dont j'ai souffert toute la semaine.

Je ne sais pas comment je vais pouvoir tenir jusqu'à la fin des obsèques, mais il faut que je fasse l'effort nécessaire. Dieu merci, personne n'est venu déranger mes plans, tout se passera simplement et rapidement. J'ai demandé une cérémonie très brève dans la chapelle privée du cimetière. J'ai choisi la salle la plus petite pour qu'il y ait le moins de monde possible. Pas un vrai service, juste quelques minutes de silence et puis la mise en terre.

Le moment le plus pénible sera lorsqu'ils descendront le cercueil dans la tombe.

Il semble faire très froid. Le ciel est bouché. J'espère que nous n'aurons pas de neige. Il faut que je prenne ma voiture pour me rendre au cimetière de Woodlawn et par temps de neige ce serait très difficile de rouler. D'un autre côté, elle aurait peut-être l'avantage d'empêcher les curieux de venir.

J'espère bien qu'il n'y aura personne. Quand j'ai appris que Hal Markey avait fermé ses bureaux pour que le personnel puisse assister aux obsèques, je l'aurais tué. Comme si ces gens-là s'étaient jamais souciés de Pat ! La nature humaine est vraiment friande de sensations macabres.

L'atmosphère de cet atelier me donne un cafard terrible ; je crois que je vais descendre au drugstore du coin pour prendre une tasse de café. Je suis en avance ; ça me permettra de penser à autre chose qu'à ce que j'aurai à faire cet après-midi.

Je vais acheter un journal. Je le lirai en buvant mon café, ça me calmera peut-être les nerfs.

Cette grosse serveuse m'a jeté un regard étrange. Elle m'a reconnu, ça fait des années que je viens ici. Evidemment, elle est au courant de ce qui s'est passé, mais, malgré tout, je me demande pourquoi elle m'a dévisagé de cette façon-là.

Je crois que j'ai eu raison de prendre cette seconde tasse de café. Il ne faut pas que mon visage me trahisse. Je ne veux pas que tous ces indifférents qui m'épient puissent connaître mes sentiments réels. Je regrette maintenant d'avoir acheté ce journal.

L'article annonçant que Joël Siddel s'est constitué prisonnier m'a porté un rude coup. Il ne m'a pourtant pas appris grand-chose, simplement qu'on le garde à la disposition de la justice pendant l'enquête. Il est sous surveillance policière à l'hôpital Bellevue. Je me demande de quoi il peut bien souffrir.

Je vois que les policiers ont trouvé le pistolet. A quoi cela les avance-t-il ? S'ils croient Siddel coupable, ils sont plus bêtes que je ne l'imaginais. C'est une bonne chose qu'il soit gardé à vue ; au moins il n'assistera pas aux obsèques cet après-midi.

Et Hal Markey trouvé mort dans son bureau, ce matin ! Voilà une coïncidence presque incroyable ! Qui aurait deviné que son cœur le lâcherait ?

Je ne comprends pas pourquoi les journaux sont incapables de mieux nous renseigner. Ils disent simplement que le concierge remarqua les lampes allumées, et, sachant que les bureaux ne devaient pas ouvrir aujourd'hui, il monta éteindre et trouva Markey mort sur le plancher. Les policiers ont découvert qu'il avait eu, la veille, chez lui, un malaise cardiaque assez bénin qu'il avait pris à tort pour une indigestion.

D'après ce journal, il était retourné à son bureau mettre à jour un travail en retard. Au cours de la nuit, il but pas mal d'alcool et, quand une défaillance cardiaque le fit s'écrouler, sa tête heurta un pique-feu placé devant la cheminée. Ce détail me fait croire qu'il traversait la pièce à ce moment pour aller remplir son verre.

Cet homme a toujours été un véritable porc, aussi bien sur le plan de la mangeaille et de la boisson que pour tout le reste. C'est un juste retour des choses que la mort l'ait saisi à l'instant où il se gorgeait d'alcool.

Dieu merci, en voilà encore un qui ne viendra pas à l'enterrement.

Markey mort... Siddel dans un état critique et sous surveillance policière. Et cela leur arrive à tous deux le jour des obsèques de Pat ! Si je croyais en Dieu, j'irais presque jusqu'à admettre qu'il y a un peu de justice en ce monde.

A présent, il est temps que je songe à sortir ma voiture du garage. Il ne faut pas que je sois en retard. Quand tout sera fini, je vendrai l'auto. Je n'en aurai plus besoin car je me débarrasserai aussi de la maison de campagne. Je manquerais de courage pour y revenir sans elle. Il me serait trop pénible de voir ou de toucher les objets qui nous ont appartenu en commun. La pensée de retourner au bureau m'est également insupportable, car c'est de là qu'elle partit, il y a huit jours, pour aller à la mort...

J'ignore ce que je vais faire du reste de ma vie, et cela m'importe peu. Tout ce que je sais, c'est que je ne reviendrai pas sur mes pas. Où pourrais-je retourner, d'ailleurs ?

Merde ! un peu plus j'accrochais la voiture qui a débouché de cette petite rue. Il faut que je fasse attention. Il faut que je veille à ce qu'il ne m'arrive rien tant que tout n'est pas terminé, tant que je n'ai pas vu descendre dans sa dernière demeure la dépouille mortelle de la femme que j'ai tant aimée autrefois.

Il y a seulement une semaine que Pat est morte. Il me semble incroyable que si peu de temps se soit écoulé depuis l'instant où je la vis pour la dernière fois, lorsque je quittai le réveillon le vendredi 24 décembre.

Ces policiers qui rôdent autour de moi et ont fureté dans tous les petits secrets de son existence ne perceront jamais le mystère de sa mort. Pas plus que je n'ai été capable de résoudre l'énigme de sa vie pendant qu'elle était encore de ce monde.

Ils feraient mieux d'y renoncer.

Ce trajet pour aller au cimetière de Woodlawn est interminable. Je commence à regretter de ne pas avoir loué une voiture particulière ou pris un taxi. J'éprouve beaucoup de peine à porter mon attention sur le volant et sur la route. Peut-être que si je branchais la radio...

Bon sang de bonsoir ! m'évaderai-je jamais de cette histoire ? On jurerait que toute une armée de démons se sont donné le mot pour me tourmenter. Tout à l'heure, j'ouvre un journal et on y parle de Siddel et de Markey. A présent, je tourne le bouton de ma radio et c'est pour entendre une information concernant le jeune Creamer.

Je trouvais depuis longtemps déjà qu'il avait le cerveau un peu fêlé, mais qui aurait pu deviner qu'il perdrait complètement la raison ? Quelle folie l'a pris de se rendre au commissariat pour dire que c'était son propre doigt qui avait appuyé sur la détente qui a expédié la balle meurtrière dans le cœur de Pat ?

Pour une fois, pourtant, les policiers semblent avoir fait preuve d'un soupçon d'intelligence. D'après la radio, Creamer va être examiné par un psychiatre. Tant mieux !

J'ai vu citer le cas de névropathes qui avouent avoir commis tel ou tel crime sensationnel, afin de faire parler d'eux dans les journaux ou pour satisfaire d'obscures tendances mégalomanes, mais je n'aurais jamais cru Creamer capable de ça ! Je sais depuis longtemps que c'est un esprit instable et pas très intelligent, mais quelle singulière idée a-t-il eue là. S'imaginer-t-il vraiment qu'on va le croire ?

On risque toujours de se tromper en portant un jugement sur le caractère des autres, même si l'on est bien certain de les connaître. Témoin mon erreur au sujet de Siddel. Je donnerais cependant ma tête à couper que ce romanesque jeune idiot de Creamer est tout aussi incapable de commettre un meurtre que je le suis moi... de voler comme un oiseau !

Dieu merci, me voilà arrivé. Je me demandais si cet imbécile à la porte se déciderait à me dire où je dois garer ma voiture.

Je suis en avance, mais c'est tout de même surprenant qu'il n'y ait pas plus de monde dans cette chapelle. Le cercueil est placé sur une petite estrade, à deux au trois mètres de moi ; plusieurs personnes se sont arrêtées devant, après une légère hésitation, puis sont allées s'asseoir.

J'ai bien fait de dire à l'entrepreneur des pompes funèbres de visser le couvercle. J'ai bien fait aussi de le prévenir que je ne voulais absolument pas de fleurs.

Je n'ai encore vu aucun employé du bureau, ce qui est un peu bizarre. Différentes personnes sont venues me dire quelques mots, mais je serais bien embarrassé de les nommer. Il y a vraiment très peu de gens de ma connaissance.

Le pasteur unitarien qui doit diriger la brève cérémonie vient d'arriver. Il m'a salué en passant. Bientôt, il va nous demander d'incliner la tête pendant quelques minutes de recueillement et de prière silencieuse. C'est mon unique concession en fait de service

religieux.

Qui donc est cette jeune fille qui ne cesse de regarder autour d'elle comme si elle cherchait quelqu'un ? Il me semble connaître son visage, et, lorsque nos yeux se sont rencontrés, elle m'a fait un léger salut. Quelle curieuse idée de mettre un sweater et une jupe plissée aussi courte pour assister à un enterrement !

Je suis certain qu'elle ne porte pas de soutien-gorge sous ce hideux lainage.

L'absence de Bertha Markey ne me surprend pas. Elle a à s'occuper de son mort aujourd'hui !

Hubert Pringle devrait être ici. C'est un de mes amis. De toutes les personnes en rapport avec les Editions Markey, Pat et moi étions les seules à lui témoigner de la sympathie. Il aurait tout de même pu venir lui rendre ses derniers devoirs.

A présent, le pasteur est debout sur l'estrade à côté du cercueil. Le service va bientôt commencer ; certains inclinent déjà la tête.

Le visage de cette jeune fille me fascine. Je suis sûr de l'avoir vu quelque part. J'aimerais le peindre. Il est d'une criante vulgarité, ce qui est curieux, car si l'on analyse ses traits, ce sont ceux de la jolie paysanne classique.

Son absurde accoutrement met en valeur sa plastique ; je m'aperçois qu'elle doit avoir un corps admirable.

J'aurais plaisir à faire un nu d'après elle.

Mais je déraile, je suis venu ici pour donner à Pat une dernière pensée, et me voici qui songe à peindre une fille commune, sans intérêt pour moi. Ce doit être l'effet de l'atmosphère fétide et surchauffée de cette salle trop petite.

Je me sens mal à l'aise. J'ai hâte qu'on en finisse avec cette cérémonie.

Que dit le pasteur maintenant ? « Des voitures attendent dehors pour conduire ceux d'entre vous qui souhaiteraient accompagner le corps au cimetière. »

C'est donc enfin fini. Tout ne s'est pas déroulé aussi simplement que je le souhaitais ; après la minute de recueillement, le pasteur a prononcé quelques mots et récité une prière à voix haute. Mais au moins, cette partie de la cérémonie est terminée. Je suis heureux que tant de mes amis et connaissances aient répondu à mon désir en ne venant pas. Leur absence a permis de conserver à la cérémonie un caractère tout à fait intime.

Cette fille a l'air d'éprouver les mêmes sentiments que moi. Elle semble désorientée, ahurie, et paraît se demander ce qu'elle doit faire. C'est très curieux.

Je suis sûr de l'avoir déjà vue. Je crois qu'elle se dirige vers moi avec l'intention de me parler.

Je jurerais qu'elle est sur le point de pleurer. Pourquoi les larmes versées par une personne stupide ont-elles toujours je ne sais quoi de désespérément tragique ? Son visage n'exprime vraiment que niaiserie et vide intérieur...

Ah ! ça me revient. Je sais où je l'ai vue : elle a travaillé pendant une semaine ou deux aux Editions Markey. Je ne lui ai parlé qu'une seule fois, il me semble. Pendant la soirée du réveillon.

C'est très gentil à elle d'être venue. Je ne savais pas qu'elle eût jamais rencontré Pat.

Elle essaie de me dire quelque chose, mais les mots n'ont pas l'air de lui venir facilement.

Aidons-la puisqu'elle a eu la gentillesse de se déranger. Elle est d'ailleurs la seule personne du bureau à l'avoir fait.

— Voulez-vous que je vous emmène au cimetière dans ma voiture, mademoiselle ?

*

Tout est fini, terminé. Pat n'existe plus, sauf dans mon esprit où elle demeure à jamais.

La dernière motte de terre a été lancée, et ces hommes dont la tâche est de parachever la triste cérémonie vont ramener soigneusement l'humus sur le léger monticule. Les petites graines qu'ils y sèmeront ensuite vont passer l'hiver sous la neige, avant de devenir un verdoyant gazon qui recouvrira la tombe où Pat va pourrir lentement.

Je suis revenu en ville. Me voici dans mon atelier de Greenwich Village. Je ne suis pas seul. En face de moi se trouve la jeune fille au sweater. Elle s'appelle Susan et m'a accompagné en voiture, muette et le regard morose.

Elle m'a raconté qu'au cours de la soirée fatale ma femme lui a parlé, lui a témoigné de la bienveillance, et c'est pourquoi elle est venue à son enterrement.

Elle m'a déclaré aussi qu'elle avait bien deviné que j'étais esseulé, amer, désespéré, malheureux en somme... et que j'avais besoin de compagnie. Peut-être a-t-elle raison. Il m'est difficile de le savoir car en elle, je suspecte également une âme esseulée, désespérée, malheureuse...

Nous n'avons pas échangé beaucoup de paroles, mais quand je lui ai offert de la ramener, elle a accepté de bonne grâce.

Je me suis arrêté en route pour acheter deux bouteilles de whisky au magasin de spiritueux, et il lui parut tout naturel de monter avec moi à l'atelier.

En ce moment, elle est assise sur le divan, un verre à la main.

Elle a ôté le foulard qui lui couvrait la tête, déposé sa jaquette sur un fauteuil, et s'est débarrassée de ses escarpins d'un coup de pied. Les fines chaussures étaient complètement trempées par la neige qui avait fini par se mettre à tomber. De temps à autre, elle me jette des regards furtifs, moitié curiosité, semble-t-il, moitié vague sympathie.

Elle m'a répété deux fois que ma femme avait été gentille pour elle et que c'était « une vraie dame ». Elle m'a dit aussi qu'à son idée on ne devait pas laisser à sa solitude une personne qui avait « le cœur brisé ».

Elle me fait l'effet d'être incroyablement vulgaire et sentimentale. Mais je suis tout aussi convaincu qu'elle est tout à fait sincère.

Je vais aller lui chercher un autre whisky. Elle commence à être un brin pompette et l'alcool agit aussi sur moi. Je suis heureux que cette fille soit là, et qu'elle n'ait pas envie de bavarder.

— Puis-je faire quelque chose pour vous, monsieur Andrews ? demanda-t-elle soudain.

— Quelque chose ?

— Quand on est malheureux, c'est parfois bon de tout oublier. N'est-ce pas pour ça que vous buvez ?

Je me levai et, traversant l'atelier, allai me planter devant un chevalet. La toile posée dessus représentait un nu. C'était une simple étude d'après Pat, commencée il y a longtemps et jamais terminée. Je l'examinai un moment sans rien dire, puis la retournai.

Je vins ensuite prendre la bouteille et versai une bonne dose de whisky dans le verre de mon invitée et une autre dans le mien.

J'éprouvais une sorte de gratitude à son égard. J'avais envie de la remercier, de manifester une compréhension dont je ne l'aurais pas crue capable. Au lieu de la remercier, je lui dis :

— Eh bien oui, vous pouvez faire quelque chose pour moi.

Elle avala une gorgée d'alcool en esquissant une petite grimace et demanda :

— Quoi donc ?

— Retirer votre sweater, votre jupe, et tout ce que vous pouvez avoir dessous. J'aimerais voir si votre corps est aussi bien fait que je l'imagine.

Pendant deux ou trois secondes elle me regarda en ouvrant de grands yeux puis, sans dire un mot, elle commença d'ôter ses vêtements.

J'avais presque oublié à quel point un beau corps féminin pouvait être désirable.

*

Me voici de retour dans l'atelier où j'achève la première bouteille de whisky.

Je suis seul. Elle est encore dans la chambre à coucher, étendue sur le lit, lasse et brisée après nos folles étreintes. Tout s'est passé sans un mot, et ce fut seulement quand ce fut fini qu'elle se mit à parler.

Son histoire est presque incroyable. Par moments, j'avais de la peine à la suivre à cause de son épouvantable accent de Brooklyn, et aussi parce qu'elle saute brusquement d'un sujet à un autre d'une façon qui lui est particulière. Mais ça ne m'a pas empêché de la croire.

Sans aucun doute, elle exagère par-ci par-là et n'est pas capable de replacer les divers incidents dont elle parle dans leur véritable contexte. Mais sa frayeur est bien réelle et je suis convaincu que quelqu'un a voulu se débarrasser d'elle.

Pour je ne sais quelle mystérieuse raison, elle est persuadée que ses mésaventures ont un lien avec Pat et la soirée offerte vendredi dernier par les Editions Markey.

L'alcool me coupe les jambes, mais mon esprit demeure parfaitement clair et lucide.

Je n'ai pas encore interrogé ma compagne ; je me suis borné jusqu'ici à l'écouter. Dans un petit moment, quand je serai de nouveau capable de tenir debout, je vais regagner la chambre. Je recommence à avoir envie d'elle. Je voudrais sentir son joli corps souple se tendre farouchement sous l'effet du plaisir. Je voudrais écraser mes lèvres sur sa petite bouche rouge et vulgaire, entrouverte pour m'accueillir, sentir les ongles de ses mains sur mon échine. Je voudrais éprouver la force de ses jeunes membres quand ses jambes enlacent les miennes, l'entendre respirer par brefs halètements précipités...

Et je voudrais aussi lui poser des tas de questions.

Je vais déboucher la seconde bouteille et lui verser un autre whisky. L'alcool la fera parler. J'ai l'impression qu'elle dit vrai : ses diverses mésaventures sont liées de façon ou d'autre à Pat et à la mort de Pat.

Elle connaît tous les faits essentiels, j'en suis convaincu, mais je suis certain aussi qu'elle est trop stupide pour les assembler en un tout cohérent.

Chose curieuse, lorsque je suis avec elle et que nous nous livrons tous deux à nos acrobaties érotiques, j'ai tendance à oublier qui elle est et à croire que je suis de nouveau dans les bras de celle qui fut ma

femme et que j'ai enterrée cet après-midi.

*

Cette fois-ci, au moment psychologique, j'étais tellement sûr que c'était Pat que je l'ai appelée de ce nom-là. Elle a protesté à grands cris et je me suis aperçu soudain que je l'avais mécontentée.

Je suis allé lui chercher un autre whisky. A présent, elle est allongée toute nue sur le lit. Assis près d'elle, je me mets à l'interroger :

— Tu me dis que ma femme s'est montrée gentille envers toi. Mais où ? Quand ? De quelle façon ?

— Quand nous sommes descendues aux lavabos.

Cette réponse ne me paraît rimer à rien. A moins que j'aie trop bu et que j'entende tout de travers.

— Aux lavabos ?

— Oui. Quand j'ai eu si peur.

Je n'étais pas plus avancé.

— A cause du père Noël, précisa-t-elle.

— Je ne comprends rien à tes histoires. De quoi, diable, parles-tu ?

Elle me regarda d'un air dépité et s'écria :

— C'est pourtant simple, voyons ! Après que M. Markey m'eut fait toutes ces choses ignobles, pendant le réveillon, j'ai éprouvé comme une envie de vomir. Alors je suis descendue aux waters des dames, et c'est là que je l'ai vu.

— Mais vu qui ?

— Eh bien, l'homme qui était dans les waters : L'homme habillé en père Noël. Il se trouvait dans les cabinets des dames !

— C'est pas possible ! Tu dois avoir vu ça en rêve, dis-je. Qu'est-ce qu'il serait venu faire dans les toilettes des dames, voyons ? Celles des hommes sont en haut, et...

Vexée de voir que je doutais de ses paroles, elle fit la moue.

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'il était là... dans les waters des dames. Il semblait se cacher... ou faire je ne sais quoi. Si tu ne le crois pas, eh bien, ta femme l'a vu aussi... J'ai dû pousser un cri, parce qu'il a filé comme un lapin. Il est passé à côté de ta femme... C'est à ce moment-là qu'elle a été si gentille avec moi.

— Et tu n'as jamais raconté ça à personne ? Que tu avais vu un père Noël, à l'étage au-dessous, dans les toilettes des dames ?

— Non, je n'en ai pas parlé parce que ça me gênait. Se trouver dans les waters avec un homme, oh ! là, là !

Tout en contemplant sa nudité sur le lit, je me souvins des détails qu'elle m'avait donnés sur l'épisode Hal Markey et je songeai : Dire que ça la gênait ! Et pourtant...

Je me levai pour aller me servir un autre whisky dans l'atelier. Entre-temps, j'étais redevenu complètement lucide. Il me revint à l'esprit qu'un vol de diamants avait eu lieu chez le joaillier, à l'étage au-dessous du nôtre, le soir du réveillon.

Je pensai aussi à un autre incident de cette soirée. Un chauffard avait délibérément écrasé un agent de police en civil. Je me rappelai avoir lu dans le journal le témoignage du clochard qui cuvait sa boisson devant la porte de notre immeuble ; il avait le vague souvenir d'un homme traversant la rue pour interpeller un individu assis au volant d'une voiture.

Pour quelle raison un homme déguisé en père Noël se cacherait-il dans les toilettes des dames, à deux portes d'une bijouterie en gros, aux alentours du moment où elle fut cambriolée ?

Si j'étais policier, un policier vigilant, que je voie un homme vêtu en père Noël se glisser au volant d'une voiture en stationnement, est-il possible que je traverse la chaussée pour l'interpeller ?

Deux femmes avaient aperçu ce père Noël bidon dans un local où il n'aurait pas dû se trouver. L'une était morte, l'autre avait été victime de graves menaces.

Le policier était mort, lui aussi.

Les pensées tourbillonnaient dans ma tête. J'emplis de nouveau mon verre, en notant que la seconde bouteille était aux trois quarts vide.

Les faits s'embrouillaient un peu. J'avais envie de retourner dans la chambre. La fille, dont le corps me rappelait si fort celui de ma femme, m'y attendait. Toute nue sur le lit.

Cette fois, je vais emporter la bouteille, me dis-je. Au point où j'en suis, je ne sais plus trop si l'alcool m'aide à penser plus clairement ou si, au contraire, il ne fait qu'ajouter à la confusion de mes idées. J'ai de plus en plus envie de cette fille dont le corps ressemble tellement à celui de Pat. A tel point qu'un phénomène étrange se produit, chaque fois que je la prends. Oui, chaque fois que je possède cette créature, ma raison s'égare pendant un bref instant et je crois posséder Pat. C'est à ce moment-là que je l'ai tellement vexée.

Le téléphone est juste en face de moi ; mon devoir serait d'appeler immédiatement le lieutenant Goodwin et de lui révéler ce que je viens de comprendre.

Je vais téléphoner dès mon retour de la chambre. Je veux d'abord aller voir Pat...

Qu'est-ce que je dis là ? Je voudrais retourner dans la chambre pour retrouver cette fille plutôt vulgaire douée d'un corps tendre et complaisant. Je termine d'abord la bouteille et je recommence avec cette fille...

IX

LIEUTENANT DÉTECTIVE WILLIAM GOODWIN

Cette journée-là, j'ai l'impression qu'elle ne finira jamais.

A vrai dire, elle est déjà terminée et une autre a commencé, puisque dans quelques minutes il sera six heures. Nous sommes samedi matin, six heures.

Bientôt, les premiers rayons de l'aube vont illuminer les vitres de l'atelier de Clayton Andrews où je me tiens depuis une heure. Je m'y suis précipité dès réception de son coup de téléphone... quelques minutes seulement après que Creamer eut signé ses aveux et fut écroué. J'étais en train de me dire : « Enfin, c'est fini, je peux rentrer chez moi prendre un repos bien gagné. »

Mais le téléphone sonna, et au lieu d'être à la maison je suis encore ici.

Andrews est assis en face de moi, en robe de chambre. Il a toujours le même air ahuri. Bien qu'il soit abominablement ivre, il a de temps à autre des moments de lucidité. Quand c'est lui qui raconte son histoire, par exemple, il s'exprime d'une façon parfaitement cohérente et prononce les mots très distinctement. Mais lorsque j'essaie de lui parler, il semble perdre ses esprits et je suis certain qu'aucune de mes paroles ne touche son entendement.

J'aimerais pourtant qu'il comprenne ce que je lui dis ; lorsqu'il reprendra connaissance dans le courant de la journée, il aura sûrement envie de savoir ce qui s'est passé.

Je crois qu'il sera curieux d'apprendre le sort de Pringle. Nous avons découvert le comptable inanimé dans les lavabos d'une brasserie, affalé sur le siège des cabinets. Son beau-frère l'avait poignardé quelques minutes auparavant.

C'est dommage que notre inspecteur ne soit pas retourné à temps dans les lavabos. Mais comment deviner que Marty Feathers, devenu tueur implacable, s'était donné pour tâche de liquider tous les témoins de son mauvais coup ?

Pourtant, à quelque chose malheur est bon ; nous avons eu de la chance de pouvoir le prendre sur le fait. Quand il s'est vu arrêté pour meurtre, il a compris qu'il n'avait plus de raison de se taire. Comme il l'a dit lui-même ; on ne peut pas être pendu deux fois.

Il ne sera pas pendu, évidemment, mais il écopera d'au moins trois

condamnations à perpétuité. Et il n'y aura pas confusion de peines, croyez-moi.

C'est vraiment une curieuse ironie du sort de voir Pringle, qui protégeait son beau-frère en toute innocence ou non, mourir de la main de Feathers. Ce qui m'a vraiment surpris, par ailleurs, c'est que Feathers ait pieusement conservé sa tenue de père Noël. Cet imbécile l'avait cachée – avec les diamants de la bijouterie Coster – dans le propre logis de sa sœur. Il aurait tout de même pu prévoir, qu'un jour ou l'autre, nous serions venus y faire une perquisition ! Peut-être espérait-il être loin à ce moment-là, comme le donne à penser le billet d'avion que nous avons trouvé sur lui.

Si seulement Andrews sortait un instant de sa torpeur alcoolique, je lui expliquerais à quel point son hypothèse correspond à la réalité. Les aveux de Feathers confirment point par point ses suppositions.

La petite Flannery l'ayant aperçu dans les lavabos, Feathers comprit aussitôt quelle menace elle représentait pour lui. Il devenait donc nécessaire de la tuer ou, tout au moins, de l'éloigner de New York, jusqu'au moment où lui-même pourrait passer en Amérique du Sud.

La gamine ne dut son salut qu'au fait que Mme Andrews avait vu Feathers sortir de l'immeuble juste avant l'incident Swendson. La jeune femme ne se rendit pas compte du danger. Naturellement, dès l'instant où il mit sa voiture en marche pour la suivre, il ne pouvait plus s'arrêter. Il ne pouvait pas attendre que l'agent Swendson se mette à l'interroger. Il l'écrasa donc de sang-froid et suivit la voiture de Pat Andrews jusqu'au motel.

Siddel eut beaucoup de chance, ou de malchance ; cela dépend du point de vue. Si Feathers était monté tout de suite à la chambre, sur les talons de Pat, Siddel n'aurait pas reçu sa balle dans l'épaule. Mais Feathers avait entendu la jeune femme indiquer à son amant le numéro de la chambre. Il se dit qu'il avait le temps de se débarrasser de sa trop voyante défroque avant de monter à son tour.

Siddel ne saura jamais quelle veine il eut quand l'automatique s'enraya au second coup de feu. J'entends s'il a aussi la chance de se rétablir de cette blessure.

Le petite Flannery, elle aussi, a été vernie à ce moment-là : dans le métro, pour commencer, et par la suite, en prenant la décision de se cacher.

Ah ! Clayton vient de fermer les yeux. Je crois qu'il est définitivement dans le cirage. Tant mieux, en un sens.

Lorsque l'ambulance arrivera, j'aime autant qu'il ne voie pas la civière sortir de la chambre avec le cadavre. Je suis bien sûr qu'il ne se doute absolument pas qu'il a tué la petite Flannery... Il s'est mis à

serrer le cou de la malheureuse avec le drap qu'il tordait, jusqu'au moment où le dernier souffle de vie s'est échappé de sa pauvre gorge.

Je me demande s'il comprendra jamais la raison de son geste. Il semblait savoir tellement gré à cette fille des indications qu'elle lui avait données.

J'ai bien échafaudé une hypothèse à ce propos, mais elle est si paradoxale et si tirée par les cheveux que les avocats d'Andrews ne pourront pas l'utiliser pour le défendre au procès.

Selon moi, tout au fond de son subconscient, Clayton Andrews a toujours eu envie de tuer sa femme. Et il y a quelques heures à peine, en proie à des troubles émotifs profonds aggravés par les effets de l'alcool pris à haute dose, il a commis une erreur d'identité et a confondu la fille allongée près de lui avec l'épouse assassinée huit jours auparavant par Feathers.

L'ambulance va maintenant arriver d'une minute à l'autre.

Je suis au supplice à la perspective d'avoir à réveiller Clayton Andrews. Pour la première fois depuis que j'ai affaire à lui, je le vois tout à fait détendu. Son visage n'a plus l'expression torturée qui le marquait. Il semble désormais en paix avec sa conscience.

Ah ! Voilà que j'entends une sirène dans le lointain.

La semaine m'a paru longue... longue, et cette dernière nuit interminable.

Dieu merci, voici enfin l'an neuf !

{1} Cornell est une célèbre « University » américaine et Flower un grand hôpital de la Cinquième Avenue, à New York. (*N. du T.*)

LIONEL WHITE



1169

Fin de soirée

Qui a tué Patricia Andrews dans la chambre du motel où elle s'était rendue après le réveillon ? Son amant en titre, son ex-amant, son amoureux transi ou son mari jaloux ?

L'assassin pouvait être un de ces quatre-là et tout aussi bien l'un des cent autres suspects, car comme le lieutenant Goodwin allait vite s'en apercevoir, des tas de gens à New York avaient d'excellentes raisons de tracter Patricia Andrews.